

Vida

CINQ ANS
DE SILENCE :
*Les dernières
années de*

CORRIE
TEN BOOM



**PAMELA
ROSEWELL**

ISBN 0-8297-1247-X

Ce livre est paru sous le titre original : *The Five Silent Years of Corrie ten Boom*.

Traduit de l'anglais par Lydie Benquet-Mallet.

Copyright de l'édition américaine en 1986 par Zondervan, Grand Rapids, Michigan.

Copyright de l'édition française en 1988 par les Editions VIDA, Miami, Floride.

Toutes les citations bibliques proviennent de la Bible Louis Segond, édition révisée de 1910.

Tous droits réservés.

Remerciements

Les pages qui suivent retracent les dernières années de la vie de Corrie ten Boom et évoquent certains mystères de la vie et de la mort que j'ai pu entrevoir.

Corrie et tous ceux qui ont eu le privilège de vivre à ses côtés pendant les cinq années de sa maladie ont été les bénéficiaires de nombreuses marques d'affection et de multiples services bénévoles. Tant de personnes les ont assistés qu'il n'est pas possible de les mentionner toutes.

A toutes ces personnes et à John Sherrill, à David Hazard et à Jane Campbell qui m'ont aidée à coucher sur papier les leçons de ces années de silence, je voudrais exprimer ici ma profonde gratitude.

1

Un temps pour planter

Mon travail auprès de Tante Corrie commence

« Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux... »

Ecclésiaste 3:1

Au début du printemps de 1976, je faisais route vers l'ouest de la Hollande, au volant de ma petite voiture française. Je me dirigeais vers Haarlem, avec, à mes côtés, un gros bouquet de tulipes jaunes qui occupaient le siège autrement vide du passager. Le vent soufflait, comme toujours d'ailleurs sur les basses terres, et agitait les rangées rectilignes de peupliers aux jeunes feuilles vert tendre qui interrompaient la monotonie du paysage. J'admirais cette luminosité extraordinaire, très particulière à la Hollande, due sans doute à l'immensité du ciel qui domine une campagne où l'on ne découvre pas la moindre colline. Cette clarté aurait, à ce que l'on dit, été source d'inspiration pour les peintres hollandais qui se distinguèrent dans l'art d'utiliser la lumière. J'entrouvris la vitre de la portière

6 Cinq ans de silence

et une bouffée d'air frais tout chargé des senteurs printanières envahit le véhicule. L'atmosphère semblait porteuse de nouveaux commencements, et depuis le surprenant coup de fil que j'avais reçu quelques jours auparavant, je me demandai s'il y aurait pour moi aussi un nouveau commencement.

La circulation était légère, ce qui me permit de méditer tout à loisir. Depuis le jour où, venant d'Angleterre, j'avais posé le pied sur le sol des Pays-Bas, il y a sept ans, les habitants de ce pays ne cessaient de me fasciner. Il m'avait fallu apprendre leur langue, ce qui relevait purement et simplement du défi. Alors que les Britanniques sont plutôt enclins à ménager la sensibilité des étrangers aux prises avec les difficultés d'apprentissage de leur langue, les Hollandais eux, au cours de ma première année dans leur pays, avaient souvent salué mes efforts pour prononcer leurs sons gutturaux et retenir leurs expressions idiomatiques, avec des éclats de rire francs. Je savais toujours à quoi m'en tenir avec eux.

Pour se caractériser eux-mêmes, ils employaient invariablement le terme *eigenwijs* (entêté) qu'ils prononçaient avec une fierté non déguisée. Je les appréciais beaucoup et j'aimais mon travail passionnant auprès d'une organisation missionnaire, dont le principal objectif consistait à faire passer des bibles derrière le rideau de fer. Jusqu'à ce jour en question, la vie en Hollande n'avait cessé d'être pour moi un défi et une aventure.

Et voilà qu'au terme de sept ans et demi d'activité au sein de ladite mission, j'étais en route pour une entrevue qui allait déboucher sur un tout autre genre de travail. Corrie ten Boom, à présent âgée de 83 ans, m'avait demandé de lui rendre visite dans sa maison des faubourgs de Haarlem et de m'entretenir avec elle. Elle était à la recherche d'une autre dame de compa-

Un temps pour planter 7

gnie, car Ellen de Kroon qui avait passé près de neuf ans à ses côtés, était sur le point de se marier. Un certain laps de temps s'était écoulé depuis la dernière fois où j'avais vu Tante Corrie (prononcé *tantou* en hollandais), mais nous n'étions pas des étrangères l'une pour l'autre. En effet, elle était au nombre des premières personnes dont j'avais fait la connaissance à mon arrivée en Hollande. « Mon enfant, avait-elle déclaré, ma maison est la vôtre. Vous y serez toujours la bienvenue. » Je l'avais prise au mot et lui avais souvent rendu visite lors des brefs séjours qu'elle effectuait aux Pays-Bas. Elle passait le plus clair de son temps à l'étranger, comme « un vagabond pour l'Eternel », pour reprendre son expression. Ces courtes rencontres m'avaient amenée à l'aimer et à la respecter, à l'aider même de temps à autre.

Les rangées droites de peupliers défilaient devant les fenêtres, tels de longs panaches. La campagne s'évanouissait pour faire place à la ville. Je ne tarderais pas à entrer à Haarlem. J'étais, il faut bien l'avouer, agitée de sentiments partagés. D'un côté, j'avais l'impression qu'une nouvelle aventure se profilait à l'horizon, mais de l'autre, je me demandais si j'étais une personne faite pour jouer le rôle d'une dame de compagnie.

Corrie ten Boom, est-ce que je la connaissais vraiment bien ? C'était un personnage universellement connu qui avait caché des Juifs sous l'occupation de la Hollande par les Nazis. C'est ce qui l'avait conduite en prison puis dans un camp de concentration. Cet acte de bravoure avait-il fait d'elle ce qu'elle était à présent ? Qu'est-ce qui l'avait formée ? Quelles avaient été ses jeunes années ?

A mesure que j'approchais d'Haarlem, je pouvais voir la silhouette de la cathédrale se détacher sur le ciel et poser un regard tranquille sur la petite ville active

et plusieurs fois centenaire couchée à ses pieds. C'est là que Corrie avait grandi, dans la chaleur du foyer de Casper ten Boom, l'horloger, et de son épouse Cor, en compagnie de ses deux sœurs Betsie et Nollie et d'un frère, Willem. Elle était née à Amsterdam, le 15 avril 1892. Son arbre généalogique remontait à au moins huit générations jusqu'en 1647, époque où Jan ten Boom vivait à Ruurlo. En 1844, un événement fort inhabituel pour l'époque avait eu lieu : le grand-père de Corrie, Willem ten Boom, se mit à organiser des réunions de prière pour les Juifs. En y faisant allusion, Tante Corrie parlait maintes et maintes fois de « réponse paradoxale aux prières de ma famille pour les Juifs, car cent ans plus tard, Dieu permit l'arrestation de toute la maisonnée qui s'était attachée à sauver des Juifs au cours de la Seconde Guerre mondiale ».

Dès son jeune âge, elle avait appris à connaître le Dieu de ses ancêtres. Je l'avais souvent entendu dire : « A l'âge de cinq ans, j'ai demandé au Seigneur Jésus de venir dans mon cœur. Il y est entré et Il ne m'a jamais abandonnée. »

Je venais de franchir les limites de la ville et la circulation se faisait plus dense. Il me fallait donc faire plus attention en parcourant les rues de la cité active. Juste à quelques mètres de la rue où je me trouvais s'allongeait la *Barteljorisstraat*, mais on ne pouvait pas la voir. C'était là que, tout près de la cathédrale, la famille ten Boom avait emménagé en venant d'Amsterdam. Leur maison s'appelait la *Beje*, nom formé à partir des initiales de Bartel Joris qui avait vécu à Haarlem au quatorzième siècle.

La *Beje* était une petite maison, largement occupée tout au long de l'enfance de Corrie : y habitaient les six membres de la famille et trois tantes, les sœurs de sa mère Cor. Selon la description qu'en faisait Tante Corrie, l'atmosphère était chargée de couleur, de cha-

leur, de musique et de rires, et Maman ten Boom avait toujours une place à sa table pour des invités. Ce foyer reposait sur un solide fondement spirituel. On y lisait la Bible chaque jour. L'un des passe-temps favoris des Hollandais est la conversation. La famille de la *Beje* était étroitement unie et ses membres communiquaient bien et connaissaient une unité profonde. Corrie était sans cesse en quête d'occasions pour partager l'amour qu'elle avait connu dans son enfance. Jeune fille, elle avait mis sur pied plusieurs mouvements de jeunes, entre autres un club pour jeunes filles handicapées mentales.

Corrie ten Boom était-elle devenue la femme qu'elle était grâce à ce contexte familial extraordinaire et aux nombreuses générations de chrétiens solides parmi ses ancêtres ? La mère de Corrie mourut alors que cette dernière avait passé la vingtaine. Son frère Willem et sa sœur Nollie s'étaient mariés et après le décès des trois tantes, Casper, Betsie et Corrie Ten Boom furent les seuls à occuper la *Beje*. C'est alors que l'Allemagne déclara la guerre aux Pays-Bas. Les deux sœurs, déjà d'un certain âge et leur père âgé n'avaient sans doute pas craint d'assumer le prix de leurs convictions pendant les hostilités. Le 28 février 1944, tous les ten Boom, trahis par un compatriote au courant du fait qu'ils cachaient des Juifs dans la *Beje*, furent emmenés au commissariat de police de Haarlem.

Alors commença pour cette famille un cauchemar épouvantable. Ils furent transférés à la prison de Scheveningen, toujours en Hollande. C'est là que Corrie vit son père pour la dernière fois, car il y mourut au bout de dix jours de détention. La plupart des membres de la famille furent relâchés, mais Kik, le fils de Willem, mourut dans un camp de concentration en Allemagne. En 1946, Willem décéda à l'âge de 60 ans des suites

d'une maladie contractée en prison. Quant à Corrie et à Betsie, elles furent dans un premier temps dirigées sur un camp de concentration en Hollande, à Vught, puis sur le funeste camp de Ravensbrück en Allemagne. Corrie l'a appelé : « l'enfer le plus abominable que l'être humain puisse imaginer ». Betsie y perdit la vie, le jour de Noël de 1944, à l'âge de 59 ans.

À Ravensbrück, Corrie et Betsie ne laissaient passer aucune occasion de parler de l'amour de Dieu aux autres prisonnières. Elles avaient réussi à apporter en cachette une bible dans le camp et ainsi, elles pouvaient organiser des études bibliques quotidiennes. J'avais entendu Corrie raconter qu'elle gardait, gravée dans sa mémoire, l'image de sa sœur Betsie, assise dans les baraquements infâmes, entourée de prisonnières à qui elle lisait des textes bibliques. Pendant la lecture, un rayon de lumière tombait de la fenêtre sur Betsie, et aux dires de Corrie, cette scène lui avait rappelé un tableau de Rembrandt. Elle était de constitution frêle et de sept ans l'aînée de Corrie. Dieu s'était servi d'elle au sein d'une saleté immonde et de circonstances dégradantes. Puis, elle était tombée malade, mais sa foi était restée aussi forte que son corps était faible. Elle dit à sa sœur : « Corrie, à l'aube de la nouvelle année, nous serons toutes deux libres. Dieu m'a accordé une vision. Il nous faut parcourir le monde et dire à quiconque voudra l'entendre la vérité que nous avons découverte ici : il n'est pas d'abîme qui soit plus profond que l'amour de Dieu. »

Au début de l'année suivante, elles furent effectivement libérées : Betsie mourut pour s'en aller auprès du Seigneur. Corrie, elle, quitta Ravensbrück « par une erreur d'écritures et un miracle de la part de Dieu », et regagna les Pays-Bas. Dès lors, elle s'engagea dans un ministère qui devait conduire ses pas dans soixante-quatre pays et durer trente-trois ans.

Je traversai le centre de la ville alors qu'une petite pluie fine tombait et je me dirigeai vers Overveen, un faubourg de Haarlem où vivait Tante Corrie. Je me demandais comment l'Anglaise indépendante d'une trentaine d'années que j'étais, pourrait vivre avec une Hollandaise déterminée, de plus de cinquante ans mon aînée. Lui servir de dame de compagnie, était-ce bien ce à quoi j'étais destinée ? Je ne parvenais pas à m'imaginer dans la peau d'un tel personnage.

Il me revint furtivement à l'esprit une remarque que j'avais entendue quelques jours auparavant. Tante Corrie venait de m'écrire pour me demander de venir lui rendre visite. Je me rendis chez une chère amie hollandaise sur le point de se fiancer, qui connaissait très bien Tante Corrie. Nous priions ensemble presque toutes les semaines. Ce soir-là, nous avons prié en néerlandais, demandant à Dieu de me montrer s'il était bien dans Son plan que je devienne la compagne de Corrie ten Boom.

Après notre moment de prière, mon amie me déclara à peu près ceci : « Pam, ces paroles viennent de me traverser l'esprit : Jusqu'à ce que la mort nous sépare. » Certes, cette formule fait partie de la liturgie du mariage. Surprise, je pensai : Cela ne pouvait nullement s'appliquer à la demande que Tante Corrie m'avait adressée. Je pensais ne pas pouvoir m'engager pendant plus de quelques mois. Nul doute que mon amie avait ces paroles en tête parce qu'elle allait fêter ses fiançailles.

La longue rue Juliana s'allongeait devant moi, bordée de chaque côté d'une piste cyclable. Les cyclistes balayaient la tête pour lutter contre la pluie et le vent de la mer du Nord qui les fouettaient de face.

Je garai la voiture le long du trottoir et marchai dans la rue bordée d'arbres et de maisons bien entretenues et fraîchement peintes devant lesquelles s'étaient des

jardins, tous conçus sur le même modèle typiquement néerlandais, propres, accueillants et arrangés avec goût. J'arrivai au numéro 32, demeure de trois étages où Tante Corrie vivait depuis l'année dernière. Je remontai l'allée gravillonnée jusqu'à la porte d'entrée. A ma droite se trouvait un carré de gazon planté d'un cytise qui allait, plus tard dans la saison, fleurir à profusion.

Je sonnai et quelques secondes plus tard, une grande jeune fille blonde, Ellen de Kroon, me fit entrer dans la chaude atmosphère accueillante de la « Maison Agape ». Tante Corrie avait choisi pour sa demeure l'un des mots grecs qui se traduit par « amour ».

« Donnez-moi votre manteau », me dit Ellen tout en m'indiquant d'un signe de tête l'escalier. « Allez voir Tante Corrie. Elle se repose au lit aujourd'hui. J'ai fait du thé, et je vais vous l'apporter dans un instant. » Sur quoi, elle disparut dans la cuisine.

L'escalier était raide et je pensai qu'il était curieux qu'une femme de 83 ans ait pu choisir une maison sans aucune chambre au rez-de-chaussée. J'eus l'impression de me hisser plutôt que de monter jusqu'à l'étage supérieur. Or, moi, je n'avais que 32 ans ! C'était, à mon avis, un trait tout à fait caractéristique de l'énergie de Tante Corrie que de vouloir s'attaquer au moins une fois par jour à cet obstacle ! En gravissant les marches, le bouquet de tulipes jaunes à la main, toutes les questions qui s'étaient accumulées dans mon esprit, surgirent brusquement en pleine lumière. Qui étais-je donc pour oser envisager le travail proposé, ne serait-ce que pour une période limitée ? Être une dame de compagnie signifiait une présence quasi totale vingt-quatre heures sur vingt-quatre. J'éprouvais un grand respect pour Corrie ten Boom ; il n'en restait pas moins vrai que cette perspective avait

un côté quelque peu décourageant.

Mais, après tout, me dis-je, je n'étais venue que pour avoir une entrevue. Il me resterait encore assez de temps pour prier et demander le conseil de Dieu avant de prendre une décision.

Je frappai à la porte de la chambre et une voix claire et chaude me répondit d'entrer. Confortablement installée dans des coussins, Tante Corrie était assise sur son grand lit bas, vêtue d'un pyjama jaune pastel. Ses longs cheveux gris argentés retombaient sur les épaules et une multitude de papiers recouvraient le lit. Je lui tendis le bouquet de tulipes et elle m'invita à m'asseoir.

Ellen me suivit de peu avec son plateau qui contenait tout le nécessaire pour le thé. J'appréciai ces quelques instants de détente qui me permettaient de rassembler mes idées avant notre entrevue. Je ne pus m'empêcher de remarquer combien cette chambre était claire et gaie.

C'était une grande pièce, avec de grandes portes-fenêtres qui donnaient sur un balcon. De toute évidence, Tante Corrie aimait les tableaux. Il y en avait autant que la surface murale le permettait. Certains étaient des originaux à l'huile ou des aquarelles. D'autres étaient des reproductions, certains des photographies. Parmi eux se trouvait une reproduction d'un tableau de Rembrandt représentant le Seigneur Jésus en compagnie des deux disciples sur la route d'Emmaüs. Un autre montrait une femme puisant de l'eau d'un puits. Celui qui retint le plus mon attention était une plaque de bronze rectangulaire sur laquelle étaient gravées ces paroles en hollandais : « Mes destinées sont dans ta main. »

Tante Corrie profita de la présence d'Ellen pour sortir de son lit et rassembler en hâte un paquet de lettres prêtes à être expédiées. Son énergie et son

agilité avaient quelque chose de surprenant. Il était impossible de déceler la moindre raideur dans ses mouvements. Je n'eus pas l'impression qu'il s'agissait pour elle d'une journée de réel repos au lit, mais plutôt qu'elle occupait chaque minute au maximum.

Ellen sortit, et, tout en se réinstallant dans ses cousins, Tante Corrie me regarda de ses yeux d'un bleu pénétrant, puis déclara, sans préambule :

« Eh bien, mon enfant, que vous a dit le Seigneur ? »

— Je suis prête à vous aider, Tante Corrie, me hasardai-je à répondre, comme une sorte d'entrée en matière.

— Gloire au Seigneur, alors la question est réglée. »

J'étais quelque peu abasourdie ; pas la moindre allusion aux heures de travail, au salaire, aux jours de congé, aux vacances qui me permettraient de revoir ma famille en Grande-Bretagne. Pour Tante Corrie, le problème était résolu.

« J'approche de mes 84 ans », poursuivit-elle avec un grand enthousiasme, « et je me trouve à un carrefour dans ma vie. J'ai demandé au Seigneur de me confier un nouveau ministère et je suis persuadée qu'il va m'exaucer. J'ignore encore en quoi il consistera, mais Il saura bien me le montrer. »

J'avais envie de l'interrompre pour clarifier mes sentiments, mais j'étais fascinée par son dynamisme pétillant. Je tins mon esprit en bride.

« Quand une personne atteint l'âge de 83 ans, ajouta-t-elle, rayonnante, et qu'elle ne peut effectuer qu'une petite partie du travail qu'elle aime faire, c'est déjà un grand privilège. Mais je peux encore accomplir beaucoup de choses. » Elle se tut un court instant, me fixa et reprit d'un ton amical, mais ferme : « Mon enfant, je suis très heureuse que vous soyez ma nouvelle compagne de vagabondage, mais sachez ceci : vous

n'aurez toujours que la seconde place ; le travail passe en premier. »

Quel programme ! me dis-je, fortement impressionnée par cette honnêteté inhabituelle. Je ne pourrai jamais dire que je n'avais pas été prévenue ! Je me rendis compte qu'elle n'était pas disposée à me donner le change, mais une certaine circonspection me faisait du coude. J'aurais à n'en pas douter à traverser des circonstances peu agréables si le travail passe toujours en premier.

« Nous partirons en voyage au début avril, déclara-t-elle. Des mois passionnants nous attendent. » Elle m'expliqua qu'on avait retrouvé un vieux coffre considéré comme perdu pendant de nombreuses années. Il contenait de vieux papiers de famille ainsi que des lettres écrites par ses arrière-grand-père, grand-père et père. Elle se servirait de ces documents pour la rédaction d'un ouvrage sur Papa ten Boom, auquel elle travaillerait avec un neveu en Suisse. Après quoi, nous nous rendrions aux Etats-Unis où Corrie prendrait la parole dans de nombreuses localités. Pour conclure, elle ajouta sur un ton prosaïque : « Nous serons en route quelque sept mois. »

Sept mois ! pensai-je. Comment une personne de son âge pourrait-elle résister aux fatigues d'un périple de sept mois ? En outre, comment pourrais-je mener à bien pareille tâche ? J'opinai de la tête poliment.

Sans se laisser intimider, elle continua : « Je suis sûre que les Etats-Unis vous plairont. En Allemagne, où j'ai travaillé après la guerre, j'ai appris à penser. Aux Etats-Unis, j'ai appris à vivre. Mais, ce qui est bien plus important, les Américains ont besoin du Seigneur Jésus. »

Je savais que son livre *Victoire à Ravensbrück* et le film qui en avait été tiré lui avaient valu un grand nombre d'invitations. « Tante Corrie » était aimée d'un

grand nombre de personnes qui la considéraient presque comme leur propre tante ou grand-mère. Je ne voyais toujours pas comment je pourrais faire face à pareille responsabilité.

Notre entrevue se termina sur un moment de prière et un repas en commun. Je me dirigeai vers ma voiture tout en boutonnant mon manteau pour mieux me protéger du vent. Je repris le chemin du retour et, dans la mesure où la circulation du soir m'en laissait le loisir, je réfléchissais aux heures que je venais de vivre. Tante Corrie avait décidé que je pouvais remplacer Ellen. J'éprouvai une sorte de paix intérieure, mais qui n'équivalait en rien à son assurance. Je la connaissais toutefois assez pour savoir que son attitude n'avait jamais rien de présomptueux et qu'elle ne m'obligerait jamais à accepter sa décision.

Cependant, le comportement de Tante Corrie semblait lui être dicté par la certitude absolue que le programme de ses jours était déjà arrêté, qu'il lui suffisait d'écouter les directives du Seigneur et de les suivre. Elle faisait des expériences merveilleuses alors qu'elle menait cette vie faite de simplicité et d'obéissance. Cela semblait prouver la présence du Seigneur à ses côtés. Comment pourrais-je apprendre à vivre de la sorte ?

Comme cette personne aime son travail ! me dis-je. Elle va m'user au travail ; je peux déjà l'entrevoir !

Tout ce que j'espérais, c'était d'être en mesure de l'aider comme elle le désirait pendant les quelques mois qui s'annonçaient chargés.

Corrie ten Boom semblait posséder une énorme capacité de travail, le don reçu de Dieu d'appréhender une vision et de traduire cette dernière dans la réalité. Je commençai à anticiper tout ce que je pourrais apprendre d'elle. Je me mis à revivre les instants passés dans sa chambre. Les mouvements vigoureux et agiles

de Tante Corrie pour sortir de son lit bas restaient gravés dans mon esprit. Je ne manquerais pas de les revivre plus tard, dans un autre pays, une autre chambre et dans des circonstances fort différentes.

Mais dès maintenant, son âge et sa santé étaient pour moi un sujet de préoccupation. J'avais entendu dire que son médecin suivait de très près l'état de son cœur, mais elle ne semblait pas avoir la moindre intention de ralentir son rythme de vie.

Je réfléchis : laissons les choses comme elles sont pour le moment. Ce voyage de sept mois sera à mes yeux une sorte de période d'essai. Je pourrai mettre fin à mon engagement s'il se présente une personne plus capable de remplir ce rôle de dame de compagnie.

J'étais loin d'imaginer, ce soir de mars où je rentrais chez moi à travers la campagne néerlandaise dont la clarté miraculeuse s'était transformée en obscurité, que je serais le témoin d'une période vraiment unique du ministère de Corrie. En vérité, cela ne ressemblerait pas à ce qu'on a coutume de considérer comme un ministère.

Comment aurais-je pu deviner à cette époque que j'aurais l'occasion d'entrevoir un coin de l'éternité derrière les vitres opaques du temps ?

Je poursuivis ma route, trouvant une sorte de réconfort dans le fait que Dieu paraissait toujours honorer les décisions de Tante Corrie. Je me pris à considérer cette période comme une sorte de printemps, un temps pour « planter » de nouvelles expériences. Quoi que nous réserve l'avenir, à elle comme à moi, j'étais convaincue que la moisson était dans les mains de Dieu.

2

Problème de soumission

Quelques semaines après cette entrevue, je me trouvais une fois encore sur le seuil de la « Maison Agape », mais avec mes valises à la main. Persuadée que les sept mois à venir ne seraient qu'une période d'essai, je n'avais pas résilié la location de mon appartement dans le centre de la Hollande, car il était toujours très difficile de trouver un logement dans ce pays très peuplé. J'avais pris mes dispositions pour qu'une collègue de travail occupe mon petit appartement en mon absence, au cas où ...

Pour dire la vérité, pendant que j'attendais que la porte s'ouvre, j'hésitai encore plus quant à ma nouvelle fonction que le jour où Tante Corrie avait déclaré le problème résolu. Tout en faisant mes valises et en réglant différentes questions, j'avais eu le loisir de réfléchir, et la réalité ne me permettait pas de faire la même conclusion que Corrie.

Aucune des expériences qui avaient jusqu'à ce moment jalonné le cours de ma vie ne me permettait de conclure que j'étais la personne appelée à devenir la

dame de compagnie d'une personne âgée. J'avais grandi à Hastings, dans le Sussex, ville située sur la côte méridionale de l'Angleterre, au sein d'une famille profondément unie, avec à mes côtés une sœur et un frère plus jeunes. Mon père occupait un poste de fonctionnaire et ma mère était infirmière. Je n'avais que des contacts normaux avec des grands-parents âgés.

J'avais par contre beaucoup travaillé parmi les jeunes. Après avoir quitté l'Angleterre au début de la vingtaine, je m'étais engagée comme volontaire dans une mission chrétienne au Kenya où j'étais restée un an, après quoi, je passai les huit années suivantes aux côtés de jeunes actifs et énergiques de maintes nationalités. C'était bien là le genre de travail qui me plaisait. Lorsque s'ouvrit la porte de la maison de Corrie, j'étais arrivée à la conclusion que si j'allais vivre avec elle, mes expériences passées ne me serviraient à rien.

Ellen m'accueillit une fois de plus et me fit entrer avec toute la chaleur qui lui était propre. Elle avait le don de mettre les gens à l'aise, et son assistance me serait sans aucun doute très précieuse car elle avait été la dame de compagnie de Tante Corrie tout au long des neuf dernières années. Il me faudrait absorber le maximum de sa part avant son départ et mon entrée officielle en fonction une semaine plus tard. Ce laps de temps paraissait si bref et la somme des informations à retenir tellement énorme ! Je ne parvenais pas à imaginer, pendant qu'Ellen m'aidait à monter mes bagages dans l'escalier raide jusqu'à ma chambre située au deuxième étage, près de la sienne et d'un petit bureau, comment je pourrais tout faire.

Une fois que j'avais déposé provisoirement mes valises sur le lit, nous sommes redescendues. Je me calmait en décidant que je ne ferais qu'un pas à la fois. C'était une sage résolution car Tante Corrie vint à ma rencontre au rez-de-chaussée pour m'annoncer une

nouvelle quelque peu accablante. Après m'avoir chaleureusement accueillie, elle ne perdit pas de temps et alla droit au but. Elle esquissa rapidement notre itinéraire. Nous ferions un premier arrêt en Suisse, à Genève, car il lui fallait travailler avec son neveu au livre qu'elle voulait écrire sur son père ; après quoi, nous partirions pour New York où elle avait un rendez-vous d'affaires avec son éditeur, puis pour Miami où elle devait tenir la première réunion de ce long périple. « Nous nous rendrons dans dix-huit villes en tout », déclara-t-elle avec fierté.

Je savais, bien sûr, qu'elle avait l'intention de faire un long voyage, mais dix-huit villes ! J'étais plutôt découragée. Je regardai Ellen, en caressant l'espoir que pendant les quelques jours qui nous restaient à passer ensemble, je recevrais une formation approfondie.

Avec la logique prudente qui me caractérisait, j'ai décidé de considérer la situation en examinant les éléments un par un. Pour commencer, j'allais observer comment se déroulerait chaque journée afin d'en connaître la routine.

Dès le lendemain matin, j'appris qu'une tasse de thé inaugurerait la journée. Tante Corrie, Ellen et moi avons lu la Bible ensemble et prié. Nous avons concentré notre prière sur les projets qui intéressaient le plus Tante Corrie, le livre et le culte matinal de Pâque à Miami, ainsi que la situation mondiale et des sujets personnels. Ce qui me fit la plus grande impression, ce fut sa façon toute simple de prier, comme si elle tenait conversation avec une personne présente. La tête levée, les yeux clos, elle ouvrait les mains comme si le Seigneur allait déposer Sa réponse sur ses paumes.

Observer était une chose, mais prendre une part active à la vie de la maison en était une autre. Le matin arriva où, après avoir plusieurs fois regardé comment

Ellen coiffait les fins cheveux argentés de Tante Corrie dont elle faisait une sorte de rouleau autour de la tête, ce fut à mon tour de passer à l'action.

Je me sentais bien maladroite. Toutes les femmes ont tendance à se montrer tatillonnes pour leur coiffure, et je n'avais aucun talent de coiffeuse. Elle inclina la tête et je me mis craintivement à l'ouvrage. De près, je ne pus m'empêcher de faire une comparaison entre nous deux. Elle semblait en bonne santé et son teint légèrement olive était celui d'une personne qui se portait bien. J'avais, moi, une peau claire très peu colorée, comme beaucoup de Britanniques. Corrie était assise, mais il était facile d'imaginer qu'elle avait dû être grande étant jeune, sans doute de la même taille que moi. A présent, elle avait les épaules quelque peu voûtées. Pendant que je mettais les dernières épingles et que j'arrangeais le filet, je me demandai si ses cheveux fins avaient autrefois été aussi longs, aussi épais et aussi foncés que les miens.

Elle mit ses lunettes à monture dorée, jeta un bref coup d'œil dans le miroir et déclara avec gentillesse : « Merci beaucoup, c'est très bien. » Puis elle se leva et se dirigea vers son bureau. Ce fut pour moi un grand encouragement et un réconfort à la fois.

Ces premières journées me permirent d'être le témoin d'un paradoxe surprenant chez Corrie. Elle travaillait avec une grande attention, mais de manière très détendue. Le travail passait toujours en premier — organisation de réunions à venir, recherches pour le livre, conseils dispensés à une personne au téléphone, par lettre, entrevues télévisées ou radiodiffusées — mais elle s'en acquittait sans la moindre tension. J'étais stupéfaite devant la somme d'activités qu'elle déployait et le nombre de gens qui franchirent le seuil de la « Maison Agape » cette semaine.

Il y avait cependant toujours un temps pour rire.

Comme tous bons Européens, nous prenions quelques minutes au milieu de la matinée pour boire une tasse de café et au milieu de l'après-midi pour boire une tasse de thé. « Préparons-nous quelque chose à boire », disait Tante Corrie sur un ton qui aurait laissé croire que c'était chose défendue. Nous délaissions alors nos montagnes de papiers pour une tasse de café ou de thé avec laquelle nous savourions un morceau de chocolat suisse ou hollandais. Il existe en néerlandais un mot, *gezellig*, qui caractérise l'atmosphère intime d'une réunion au cours de laquelle plusieurs personnes se retrouvent autour d'une cheminée où crépite un bon feu, et boivent du café, tout ceci sur un fond musical. Ces premiers jours passés aux côtés de Corrie m'apprirent à apprécier ces heures *gezellig*.

Malgré cela, la vie communautaire ne manqua pas de mettre en lumière, comme je l'avais craint, quelques côtés difficiles. Corrie, par exemple, semblait n'avoir aucun secret, parlait toujours ouvertement de tous les aspects de son travail et de sa vie privée, et elle attendait la même franchise de ma part. Je fus bien sûr frappée de ses questions, d'un intérêt d'ailleurs sincère, à propos de ma famille en Angleterre, de mes amis, mais faire preuve d'une telle transparence m'était assez difficile. Corrie aimait ouvrir le courrier elle-même, puis me tendait les lettres pour que je les lui lise. Je faisais de même en ce qui concernait mon courrier personnel. Si nous étions appelées à travailler et à vivre ensemble de façon si intense, il était bien évident qu'il nous fallait commencer à prier à propos des nouvelles, bonnes ou mauvaises, que nous réserverait le courrier quotidien.

Nos journées se terminaient aussi par la prière. Avant de se coucher, Tante Corrie incluait toujours ces mots dans sa requête : « Père, garde-nous tout

près de ton cœur afin que nos rêves mêmes soient paisibles et que nous considérions toutes choses de plus en plus de ton point de vue. »

Peu de temps avant la date prévue du départ, Tante Corrie se mit à faire les bagages pour le long voyage. C'est alors que je pus me rendre compte du côté très pragmatique de sa personnalité. Nous nous trouvions dans sa chambre, et les valises étaient sur son grand lit bas. Je bénéficiai dès le début des leçons que de longues années passées à voyager à travers le monde lui avaient enseignées. Il était, à son avis, de la plus grande importance que tout soit prêt un certain temps à l'avance, et ce, afin d'éviter toute précipitation de dernière minute. A nous deux, nous avions sept valises, des petites et des grandes. Elle me demanda de les compter toutes avant l'embarquement à l'aéroport et à notre arrivée à destination.

Les préparatifs débutèrent par ses bagages et je remarquai qu'elle agissait avec méthode, ne s'arrêtait jamais pour réfléchir ou s'inquiéter du fait qu'elle pourrait oublier quelque chose d'important. C'était un vétéran de la route, dans tous les sens du terme, une grande voyageuse. Pour finir, elle emballa un exemplaire du Nouveau Testament qu'elle mit sur le dessus d'un petit sac d'où il lui serait très aisé de le sortir. A en juger d'après sa couverture noire plutôt usée, ce Nouveau Testament avait dû l'accompagner lors de ses nombreux voyages.

Puis, Tante Corrie empaqueta un morceau de tissu d'un bleu brillant d'où pendaient des fils jaunes. Je lui demandai si elle emportait cette broderie pour meubler ses moments de loisir.

« Non, mon enfant », répondit-elle, les yeux pétillants de l'éclat que peut conférer au regard le fait d'avoir un secret, « c'est ce que j'appelle la couronne. Vous verrez plus tard l'usage que j'en fais. » Elle ne

m'en dit pas plus et le glissa dans un sac en tissu.

Après cela, nous nous sommes rendues dans ma chambre et je sortis mes valises. Tante Corrie regarda d'un air pensif les quelques affaires que j'avais disposées sur le lit et que j'avais l'intention d'emporter. « Avez-vous des robes de couleurs claires ? demanda-t-elle. Elles vous iraient bien.

— Je n'ai que celle-ci, Tante Corrie, fut ma réponse tandis que je lui désignai une robe rouge bordée de bleu. Tous mes autres vêtements étaient plutôt sombres.

— Lorsque nous en aurons le temps, dit-elle avec un sourire, il faudra acheter d'autres vêtements qui seront un complément à votre nouvelle vie. Ce sera amusant. »

Ce qui m'intriguait le plus était que Tante Corrie refusait purement et simplement de vivre dans la précipitation ou l'inquiétude. Nous ne nous trouvions plus qu'à quelques jours d'un très long voyage ! Il y avait encore tant à faire, et voilà qu'un jour, Ellen et elle m'annoncèrent qu'elles s'étaient réservées toute une soirée pour recevoir plusieurs membres du « club des filles », à savoir des membres de plusieurs organisations de jeunes dont Tante Corrie s'était occupée dans les premières décennies du siècle. J'avais hâte de terminer tous les préparatifs, mais il me fallut m'incliner. Tout devait s'arrêter ce soir-là. Je me réjouissais néanmoins de faire la connaissance de ces dames d'une autre époque.

La soirée fut tout empreinte de gaieté, remplie de rires et d'échanges de souvenirs dépourvus de la moindre nostalgie morbide. Nous étions réunies dans le salon du rez-de-chaussée, un bon feu brûlait dans la cheminée et sa douce lueur éclairait le portrait de Casper ten Boom. L'une des invitées rappela les quatre règles qui constituaient le fondement de ces organi-

sations tandis qu'une autre tentait de se les remettre en mémoire. Sans la moindre hésitation, Corrie les récita : « Puisez votre force dans la prière ; soyez franches et dignes de confiance ; supportez vos difficultés dans la joie ; et cultivez les dons que Dieu vous a donnés. » Ces quatre règles étaient encore toutes fraîches dans son esprit. Elle n'avait non plus oublié certains détails de la vie de ses invitées. Rayonnante de joie, elle parla longuement de ses projets d'avenir. Elle mit un terme à la réunion par la prière et, pour la première fois ce soir-là j'entendis une requête qu'elle allait désormais formuler presque tous les jours : « Père, hâte la venue du grand jour où ton Fils apparaîtra sur les nuées du ciel. »

« Le jour du retour du Seigneur Jésus ne saurait tarder, dit-elle. Je voudrais être encore ici pour cet événement, mais avant, il y a encore tant de travail à accomplir. »

Tout en montant l'escalier qui conduisait à ma chambre, je me dis, ce soir-là, que la personnalité de Tante Corrie ne semblait pas avoir été altérée par la notoriété et la grande influence qui étaient siennes. Elle avait toujours du temps à consacrer à quelqu'un. Elle était animée de l'ardent désir de parler à tous de l'amour de Dieu et mettait à profit toutes les occasions possibles qui se présentaient à elles.

Par ailleurs, je sentais s'accroître la tension entre l'attitude détendue de Corrie et mon sentiment urgent que le temps pressait. Tous les matins, avant de me mettre à l'ouvrage, je notais sur un calepin « toutes les choses à faire » et dressais ainsi une liste d'une vingtaine d'activités qui semblaient rivaliser pour occuper la première place. Corrie paraissait faire preuve d'indulgence à l'égard de ces listes, ou tout simplement ne semblait pas toujours en faire grand cas.

Un après-midi, deux jours avant la date du départ,

ma liste était deux fois plus longue que d'ordinaire. Je me demandais comment je parviendrais à tout terminer en temps voulu. Il restait encore des papiers à mettre au point ; les passeports, les visas et les billets devaient faire l'objet d'une ultime vérification, il fallait boucler les valises et rassembler les notes pour les allocutions que Tante Corrie devrait prononcer. Nous étions sur le point de nous occuper de tout cela après une matinée pleine d'interruptions, lorsqu'une fois de plus, le téléphone se mit à sonner.

Je décrochai et fus moi-même frappée par la froideur de ma voix. A l'autre bout du fil, un jeune homme souhaitait avoir l'avis de Corrie sur son avenir. Il avait besoin de la voir tout de suite. Je mis la main sur le récepteur pour amortir le son de ma voix et transmis le court message, tout en supposant ou en espérant que la réponse serait négative.

Sans hésiter, elle répondit : « Dites-lui qu'il peut venir un instant ce soir. »

Après avoir communiqué l'invitation et raccroché, je protestai auprès de Tante Corrie. « Nous n'avons plus le temps de recevoir qui que ce soit. Il nous reste encore des points à régler, et de plus, nous avons besoin d'un peu de tranquillité et de repos. »

Avec une fermeté patiente, elle me regarda. « Dieu nous envoie ce jeune homme et nous le recevrons. Mon enfant, il vous faut apprendre à considérer les choses avec une bonne perspective. Examinez-les du point de vue de l'éternité. »

« Lorsque vous vous trouverez devant la porte de l'éternité, comme ce fut mon cas dans le camp de concentration, vous jetterez sur la vie un regard tout autre que si vous croyez vivre une longue existence. Toutes les fois où je voyais les cheminées du four crématoire cracher leurs volutes de fumée, je me demandais : Quand sera-ce mon tour ? Et lorsque

chaque journée se passe ainsi, à l'ombre d'un four crématoire, très peu de choses ont une réelle importance, ou plutôt une seule, dire à tous ceux qui sont disposés à écouter que le Seigneur Jésus-Christ est prêt à accueillir quiconque veut venir à lui. »

Et sans perdre de temps, elle se mit à prier : « Seigneur, je te demande d'aider Pam à voir les choses comme tu les vois, afin qu'elle soit moins tendue et qu'un plus grand nombre de personnes puissent te connaître, Seigneur. Alléluia ! Amen. »

Je me demandai si je réussirais un jour à voir les circonstances sous le même angle qu'elle. Je poursuivis ma tâche, ne m'arrêtant ce soir-là que pour recevoir notre jeune visiteur. Et force me fut de reconnaître que, malgré un flot incessant de personnes qui franchirent le seuil de la maison, toutes les questions importantes furent réglées. Il était fort curieux que moi, personne jeune, aie eu à apprendre à me montrer aussi souple que cette femme de cinquante ans mon aînée.

Il me restait bien sûr encore beaucoup à découvrir sur Corrie, des plus petits détails aux plus importants. Sans le travail d'Ellen dans les coulisses et ses conseils, j'aurais eu l'impression de ne pas être qualifiée du tout pour cette nouvelle situation. Ellen me mit par exemple au courant de tout ce qui pouvait faciliter la vie laborieuse de Tante Corrie : ses mets favoris, notre agence de voyages, la façon dont je pourrais la protéger contre un flot ininterrompu de visiteurs, et pour son anniversaire qu'elle fêterait dans quelques semaines, une biscotte recouverte de sucre, à ne pas oublier de lui servir le thé du matin. Je savais que les anniversaires occupent une place très importante dans la culture néerlandaise et que cette sorte de biscotte faisait partie de la tradition pour la circonstance.

Il restait toutefois un détail dont j'aurais souhaité ne

pas avoir connaissance. Un soir, après que Tante Corrie s'était retirée dans sa chambre, Ellen et moi travaillions dans le petit bureau situé au troisième étage. Je profitai de l'occasion pour faire part à Ellen de mes impressions sur ma nouvelle vie et pour lui demander de m'indiquer quelles étaient les difficultés de cette sorte d'engagement.

Elle parut réfléchir, puis répondit : « Pam, la Bible déclare qu'à moins de tomber dans le sol et d'y mourir, le grain de blé ne peut porter de fruit, il reste seul. Mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Ceci illustre bien ce qu'a été ma vie avec Tante Corrie. Lorsque j'étais prête à abandonner ma vie et à mourir à mes propres désirs, tout marchait bien. Mais lorsque tel n'était pas le cas, c'était l'échec.

— Ellen, dis-je, Tante Corrie semble être en très bonne santé, mais elle est très âgée. Comment peut-elle résister à la fatigue de si longs voyages et à cette vie épuisante ?

— Elle aime son travail, et c'est ce qui la rajeunit. De plus, elle possède une faculté extraordinaire de récupérer des forces après quelques instants de repos. Elle a bien quelques petits ennuis du côté du cœur, mais ceci est tout à fait normal pour une personne de son âge. »

Cette dernière remarque m'inquiéta.

Cette nuit-là, j'étais dans mon lit, heureuse d'être à l'abri des murs épais de la « Maison Agape », qui nous protégeaient de la pluie drue, froide et pénétrante en ce début d'avril. Des scènes qui avaient marqué ces dernières semaines, si différentes de ce que j'avais connu, l'incroyable entrevue avec Corrie, les préparatifs en vue d'un voyage long et éprouvant, ainsi que la prière de mon amie qui avait prononcé ces paroles : « jusqu'à ce que la mort nous sépare ». Était-ce une référence exacte à la situation de Tante Corrie et à la

mienne ? A en juger par sa vitalité, il lui restait encore longtemps à vivre, des années peut-être, ce qui serait synonyme d'un engagement à vie, mais d'une toute autre nature.

Bon, pensai-je, tandis que bien au chaud dans mon lit, j'écoutais tomber la pluie, les mois à venir seraient un très bon test. Je la verrais écrire et parler, régler ses affaires et voyager. J'apprendrais à la connaître dès la première heure du jour jusqu'à la dernière, le soir, dans les moments de fatigue physique et au cours des batailles spirituelles. Après cela, je pourrais, si besoin était, considérer la question d'un engagement à vie. Entre-temps, je prendrais chaque jour tel qu'il se présenterait.

Avant de m'endormir, je me remémorai la conversation que j'avais eue avec Ellen une heure plus tôt. Je réfléchis à ses paroles. Tante Corrie aimait son travail et avait besoin du soutien total de sa dame de compagnie. Dans ces circonstances, il me faudrait « mourir à moi-même ». Cette expression devait avoir une profonde influence dans les sept années suivantes de ma vie.

3

Un temps pour décider

La veille même du jour fixé pour le départ, Tante Corrie se réveilla avec un vilain rhume. Tout en résistant à la tentation de lui dire : « Je savais que tous ces visiteurs vous fatigueraient beaucoup trop », j'appelai son médecin. Il vint immédiatement l'examiner et fit quelques recommandations : il lui faudrait garder le lit toute la journée. Je le raccompagnai jusqu'à la porte, ce qui me permit d'en savoir un peu plus sur l'état général de Tante Corrie.

« C'est une femme forte, commença-t-il par dire, et en bonne santé pour son âge. Elle a une faculté surprenante de récupération. Il vous faut cependant savoir, puis il s'arrêta et son regard me fut une sorte d'avertissement, que son cœur n'est pas très fort. Je lui ai conseillé de rester au lit, un jour par semaine, pour se reposer. » Puis il poursuivit en me conseillant de lui éviter toute marche dans les aéroports et de toujours lui procurer un fauteuil roulant. Il était aussi très important de veiller à ce qu'elle ait chaque fois deux jours de repos pour s'acclimater à un nouvel

environnement avant de se mettre à parler.

Après son départ, je décidai de procéder à quelques recherches. N'étant pas infirmière, il me serait difficile de reconnaître les symptômes de graves désordres cardiaques éventuels dont elle pourrait être victime pendant le voyage. Que faire alors ? Je résolus de consulter un ouvrage médical quand j'aurais le temps et l'occasion m'en fut donnée le jour même. Le sujet qui m'intéressait se trouvait sous la rubrique « maladies cardiovasculaires ». Ce que j'ai lu était trop technique pour que je puisse tout bien comprendre, mais si je remarquais une teinte grisâtre sur son visage, bleutée sur ses lèvres, un essoufflement, il me faudrait être très vigilante. Telles étaient les notions élémentaires que j'avais retenues de la lecture dudit ouvrage. De même en cas de durcissement des artères ou d'attaques, je pourrais constater des symptômes tels que confusion, oubli, dépression et asthénie des muscles.

Le refroidissement de Tante Corrie persista toute la journée et j'avais dans ma tête pris toutes les dispositions nécessaires pour annuler le voyage. Le lendemain matin lorsque j'entrai dans sa chambre, je la vis qui s'occupait activement à mettre la dernière main à sa valise.

« Tante Corrie, comment vous sentez-vous ? Avez-vous l'intention de partir aujourd'hui ? »

— Bien sûr, mon enfant, dit-elle en levant la tête. Le Seigneur m'a accordé une si bonne nuit ! Il a touché mon corps et je vais mieux. Lorsque le Seigneur entreprend quelque chose, Il ne le fait pas à moitié. »

Certes, elle allait beaucoup mieux. Avant de me laisser le temps de lui dire quoi que ce soit, elle demanda : « Avez-vous empaqueté les livres *Victoire à Ravensbrück* ? »

— Que voulez-vous dire, Tante Corrie ?

— Il nous faut emporter autant d'exemplaires du livre

que possible. Vous savez, un jour, il y a bien longtemps de cela, alors que Betsie et moi sortions de la gare de Haarlem, la vue de centaines de personnes affluant à la gare pour attraper le train nous a profondément émues. Elle et moi, nous nous sommes dit : Ne serait-ce pas merveilleux si nous pouvions apporter l'Évangile à tous ces gens ? Aujourd'hui, je le peux. Je suis en mesure d'atteindre beaucoup de gens avec l'Évangile. Je veux donner un exemplaire de ce livre à toute personne que nous rencontrerons, que Dieu mettra sur notre chemin. »

Corrie semblait saisir toutes les occasions possibles, toutes les réunions pour parler de l'amour de Dieu. J'étais émerveillée de sa hardiesse.

Nous devons nous envoler de l'aéroport international d'Amsterdam où Ellen nous accompagna. L'une des premières choses fut de trouver un fauteuil roulant pour Tante Corrie. « Autrement, expliqua-t-elle, Tante Corrie devrait marcher beaucoup trop dans tous les aéroports où vous passerez. N'oubliez jamais d'en retenir un à l'avance pour lui épargner un effort physique supplémentaire. Au début, Tante Corrie a eu du mal à s'y habituer, mais à présent, je pense qu'elle l'apprécie. »

Nous avons aidé Tante Corrie à y prendre place. Elle mit son manteau sur les genoux et écarta les pieds pour nous permettre de disposer les bagages à main sur le repose-pieds. Puis elle nous regarda avec une étincelle dans le regard qui semblait dire : « Et maintenant, en route. » Je ne pus m'empêcher de penser que se faire véhiculer ainsi dut d'abord être très dur pour Tante Corrie, mais j'admire le fait que, pour la bonne marche du travail en cours, elle qui était si énergique, était disposée à se laisser pousser dans les couloirs d'aéroport.

Nous avons pris congé d'Ellen et de la Hollande,

avons franchi les bureaux de contrôle et nous sommes dirigées vers l'avion qui nous attendait à une bonne distance sur la piste. Je fus remplacée par un employé de la compagnie en uniforme. Une fois arrivés au bas de l'avion, le pauvre homme fut ébahi de voir avec quelle dextérité sa passagère très âgée se leva et se dirigea vers sa place, avec une énergie, une détermination et une rapidité qui ne sont pas coutumières chez une personne de cet âge.

Nous nous sommes installées à notre place puis, songeant aux remarques du médecin sur l'état de son cœur, inquiète à son sujet et ne la connaissant pas encore très bien, je crus pouvoir m'aventurer à lui poser une question.

« Tante Corrie, était-il bien nécessaire de marcher si vite ? J'imagine que l'employé de la KLM qui vous a poussée dans le fauteuil a dû se demander si vous en aviez réellement besoin en vous voyant monter si prestement dans l'avion.

— Très bien, mon enfant », dit-elle. La question fut rapidement écartée, pendant que nous nous préparions au décollage.

Si j'avais imaginé que le vol nous permettrait de nous détendre, je m'étais fait des illusions. Avant que j'aie eu le temps de caser nos bagages à main dans les filets au-dessus de nos têtes, elle me demanda de sortir d'un sac quelques exemplaires de son livre *Victoire à Ravensbrück*. Sur la page de garde du premier, elle écrivit : « Pour notre pilote, merci d'un aussi agréable voyage, Corrie ten Boom, Psaume 91:1 ». Elle le remit à l'hôtesse en lui demandant de le donner au commandant de bord, puis donna à la jeune fille un exemplaire personnel signé lui aussi.

Tout au long du vol, elle ne cessa de travailler et de converser gaiement, une partie du dialogue ayant trait à moi et à ma vie personnelle. Je me rendis compte

que Corrie ten Boom portait un grand intérêt aux personnes qui travaillaient avec elle. Elle attachait une grande importance à mon bien-être. J'eus l'impression d'être accueillie dans son univers, d'être indispensable et aimée.

À notre arrivée à l'aéroport, Pierre, le neveu de Tante Corrie vint à notre rencontre et nous conduisit dans un hôtel de Genève. Nous avions une chambre simple et confortable, mais ce qui frappa en premier, c'est qu'il n'y avait qu'un seul grand lit. De toute évidence, la journée était finie pour Tante Corrie. Elle se prépara pour la nuit, se mit au lit, tout à fait décontractée, et s'endormit très rapidement. Il ne me fut pas facile de trouver le sommeil car j'essayai de ne pas bouger de peur de la réveiller.

Le lendemain matin, je découvris que la demande de son médecin, à savoir deux jours de repos avant de faire des efforts, ne s'appliquait apparemment pas à l'écriture. Tante Corrie se réveilla et s'habilla de bonne heure. Après le petit déjeuner pris dans la chambre, elle se mit à l'ouvrage. Profitant du grand lit et de la table comme surfaces de travail, elle sortit de l'un des sacs tout ce qui avait trait à son livre : notes, pages dactylographiées et calepins. Son neveu arriva pour découvrir Tante Corrie prête à effectuer un travail de plusieurs heures. Le voyage n'avait pas le moins du monde ralenti son ardeur, et elle mit à profit tous les moments disponibles pour faire des recherches et des projets. J'étais abasourdie par tant d'énergie.

Le deuxième jour, il était prévu que Tante Corrie s'adresse à un groupe de dames. Elle s'y prépara avec autant de soin qu'elle avait travaillé avec ardeur la veille. Avec sincérité, elle prononça cette prière : « Seigneur, permets que toutes mes paroles viennent de toi. Permets que je dise ce que tu veux et empêche-

moi de dire quoi que ce soit qui ne serait pas conforme à ta volonté. »

Au travers de ses convictions et de son rythme de travail, je commençai à me rendre compte d'une chose : non seulement elle faisait passer le travail en premier, mais encore le temps était essentiel.

Puis, elle m'adressa une requête surprenante.

« Pam, mon message comporte quatre parties principales. Aidez-moi à faire en sorte qu'elles y soient bien toutes les quatre chaque fois que j'aurai à parler. — Quelles sont-elles ?

— Il me faut dire à mes auditeurs qu'ils peuvent s'approcher du Seigneur Jésus tels qu'ils sont. Il leur faut encore savoir qu'ils doivent pardonner à leurs ennemis. Je veux aussi ajouter que le Seigneur Jésus revient bientôt et qu'entre-temps, il leur faut vivre une vie abondante en lui. »

Tante Corrie avait résumé les quatre points essentiels de son message, mais je ne pus m'empêcher de lui donner mon opinion. « C'est beaucoup pour un message d'une demi-heure, Tante Corrie. »

Elle se contenta de sourire et poursuivit : « Dites-moi si les gens ont les yeux trop fixés sur ma personne. Corrie ten Boom doit disparaître derrière la croix. »

Ses dernières demandes me surprisent et me ravirent : « J'aimerais que vous mettiez votre robe rouge, dit-elle. Je veux être fière de ma fille. Pourriez-vous vous asseoir au premier rang pour que je puisse vous voir ? S'il vous plaît, priez tandis que je parlerai. »

Nous avons fini de nous préparer, et son neveu vint nous chercher. Pendant le trajet qui devait nous mener à un hôtel élégant sur les bords du magnifique lac Léman, je remarquai que Tante Corrie ne paraissait pas au mieux de sa forme ! Son visage avait la couleur grise du ciel capricieux de printemps.

Le salon, grand et agréable, était rempli de dames

que Tante Corrie salua avec un enthousiasme plein d'amour. Elles étaient pour la plupart épouses de diplomates étrangers en poste à Genève, élégamment vêtues. Certaines avaient de longs ongles vernis et des coiffures à la mode. L'atmosphère semblait quelque peu artificielle et n'augurait rien de bon. Bien plus, elle paraissait menaçante. Ma robe rouge était d'une simplicité évidente.

Avec une certaine maladresse, je pris place au premier rang et la réunion commença. Je ne tardai pas à remarquer qu'une dame, assise elle aussi au premier rang, élégamment habillée de rose, considérait avec un certain amusement l'orateur âgé. J'éprouvai aussitôt un sentiment d'indignation. Si seulement elle pouvait imaginer ce qu'il en coûte à une personne d'un si grand âge de rester debout une heure à parler !

« Lorsque la tragédie frappe la vie d'un enfant de Dieu, et elle n'a pas manqué de le faire, le meilleur reste, et le meilleur de tout est encore à venir », furent les paroles d'introduction de Tante Corrie. Elle sortit de son sac un morceau de tissu. Je reconnus le carré d'un bleu brillant que j'avais pris pour de la broderie. Elle le tenait de façon à nous faire voir l'envers avec tous les fils jaunes mêlés et pleins de nœuds.

La dame en rose qui était assise tout près de Tante Corrie se pencha en avant et se fit un devoir de le tourner du côté qu'elle jugeait être le bon. Tante Corrie lui adressa un sourire et leva un peu plus haut le morceau de tissu pour le tenir hors de portée de sa main et dit :

« Ce tissage est à l'image de ma vie. Dieu choisit les couleurs et les dessins, Il y travaille sans arrêt, y ajoute parfois des douleurs. Dans mon orgueil, j'oublie que Dieu voit l'endroit

tandis que moi, je considère l'envers de l'ouvrage.

Lorsque le métier se taira et que nous pourrions interroger le maître tisserand, nous saurons alors que les fils noirs ont autant d'utilité que les fils d'or et d'argent, car ils sont partie intégrante du modèle qu'il a choisi. »

Puis Tante Corrie retourna le morceau et alors, les fils entremêlés firent place à une couronne d'or.

Elle enchaîna immédiatement son message. « Connaissez-vous Jésus-Christ ? Je ne vous demande pas si vous avez entendu parler de lui, mais si vous Le connaissez. J'avais cinq ans lorsque j'ai demandé au Seigneur Jésus de venir dans mon cœur. Il y est entré et Il ne m'a jamais abandonnée. Il y a presque quatre-vingts ans que je parle de lui, dans les soixante-quatre pays où j'ai voyagé, et je n'ai pas rencontré une seule personne qui ait regretté de L'avoir reçu dans son cœur. »

« J'ai ce livre dans la main », poursuivit-elle en brandissant son petit Nouveau Testament noir. « Il faut que ce livre soit quelque part — dans ma main, dans mon sac, sur la table, il doit avoir une place — et il en va de même pour votre péché. Si vous ne connaissez pas Jésus-Christ, vous portez votre péché, et c'est juste parce que c'est vous qui l'avez commis. Mais à un certain moment dans l'histoire du monde, Dieu a pris votre péché et le mien et en a chargé Jésus-Christ. Il a porté votre péché. Voulez-vous L'accepter comme votre Sauveur et Seigneur ? Peut-être vous considérez-vous trop mauvaise pour vous approcher de Jésus ? La seule personne qui ne puisse pas venir à lui, c'est celle qui se trouve trop bonne pour cela. Je vous invite à vous approcher de lui. »

Les chaises étaient disposées en demi-cercle, il

m'était donc facile d'observer de ma place l'ensemble de l'auditoire. Je pouvais lire l'émotion sur le visage de ces femmes influentes et privilégiées, le désenchantement, l'envie, je pouvais voir les yeux se remplir de larmes tandis que Tante Corrie parlait de l'amour de Dieu et de Son pardon. Même la dame en rose était très attentive. J'avais ressenti une certaine critique, mais je me rendis brusquement compte que Corrie avait découvert ces sentiments dès notre entrée dans la salle.

Tandis que Tante Corrie développait le dernier point de son message, à savoir celui de la vie abondante en Jésus-Christ, il y eut un instant pénible. Brusquement, les mots lui manquèrent. Dans le salon, il se fit un silence lourd pendant que Corrie essayait désespérément de trouver la fin d'une phrase qui se faisait attendre. Je priai de tout mon cœur. Je jetai un coup d'œil furtif tout autour de moi, mais personne ne semblait s'en inquiéter. Puis Tante Corrie retrouva le fil de son message.

C'est alors que surgirent dans mon esprit les observations que j'avais lues dans le livre de médecine : confusion et oubli... durcissement des artères. « Peut-être es-tu trop pessimiste, » me dis-je pour me gronder.

La réunion prit fin et plusieurs dames présentes s'avancèrent vers l'estrade pour parler avec Tante Corrie. La première à s'approcher fut la dame en rose. En silence, je me repentis des remarques critiques que j'avais faites à son endroit.

Une fois rentrée à l'hôtel, Tante Corrie se mit tout de suite au lit. Son être spirituel était revigoré, mais il était clair que son être physique était épuisé.

Deux jours après cette allocution prononcée à Genève, nous avons pris l'avion à destination des États-Unis. Nous devons atterrir à New York et prendre une

correspondance pour Miami le même jour. Je n'avais pas oublié de faire retenir un fauteuil roulant qui nous attendait près du guichet des billets. Tante Corrie y installa sa personne imposante et, une fois réglées les différentes formalités, un employé de la Swissair la véhicula jusqu'à l'appareil qui devait nous emmener à New York. Je jetai un coup d'œil furtif à Tante Corrie et la trouvai fatiguée. Son visage présentait toujours une nuance grisâtre. Arrivée au bas de la passerelle, au lieu de la monter avec la vigueur dont elle avait fait preuve à l'aéroport d'Amsterdam, quelques jours auparavant, elle se leva lentement du fauteuil roulant et gravit à pas mesurés les marches jusqu'à l'entrée de l'avion, tout en s'appuyant fortement sur le bras robuste de son aide.

C'est probablement le cœur, pensai-je, tandis que nous quitions le sol européen. Je me demande ce qui va se passer maintenant.

Nous nous sommes installées à nos places, et Tante Corrie rejeta la tête en arrière, ce qui me poussa à lui poser cette question : « Tante Corrie, vous sentez-vous bien ? »

Avec un regard malin, elle rétorqua : « Bien sûr, n'ai-je pas bien rempli mon rôle ? »

Je fus obligée de rire tout en bouclant ma ceinture de sécurité. Je lui avais demandé de marcher un peu moins vite, et voilà qu'elle s'amusait de moi. Je me détendis et résolus de ne pas la harceler de questions.

Tandis que nous survolions les Alpes en direction de l'Amérique, Corrie se mit à me parler de la période qui suivit l'histoire relatée dans son livre *Victoire à Ravensbrück*. Je compris que peu de gens étaient au courant de cette époque de sa vie.

Elle me raconta que les Américains avaient été très gentils avec elle après la guerre. Elle était arrivée à New York. Comme elle ne connaissait personne dans

cette ville, elle se sentait très solitaire. Il lui arrivait de prendre une rue et de la parcourir dans toute sa longueur. Lorsqu'elle apercevait une église, elle frappait à la porte et demandait si elle pouvait donner son témoignage. Au début, peu de gens furent disposés à l'écouter, ce qui était très décourageant. Bien souvent, elle ne mangeait dans toute la journée qu'un petit déjeuner pas très nourrissant.

« Un jour, je fis la connaissance de deux jeunes filles qui m'invitèrent à déjeuner avec elles. J'hésitai car je n'avais que peu d'argent, mais elles me dirent : Nous voulons vous offrir le repas. Nous savons que vous, les Européens, avez beaucoup souffert de la guerre. Nous avons mangé du poulet. Je n'en oublierai jamais le goût ! »

La conversation se poursuivit pour arriver aux questions financières. Corrie était fermement convaincue que Dieu allait pourvoir à tous nos besoins et pourtant, et c'est là un trait caractéristique de la mentalité hollandaise, elle surveillait ses dépenses de près. La Tante Corrie que j'avais connue jusqu'à présent n'avait aucun souci de l'argent.

Elle me parla ensuite du jour où le Seigneur lui montra clairement qu'elle ne devait jamais demander d'argent à personne. C'est une leçon qu'elle apprit dès le début de son ministère itinérant.

Un jour, elle avait, au cours d'une réunion en Angleterre, donné son témoignage et parlé d'un ancien camp de concentration qui avait été transformé en lieu d'accueil et en centre de réadaptation pour ceux qui avaient eu besoin d'aide après la guerre. Au cours de son allocution, elle avait mentionné les besoins matériels de cette institution et après la réunion, une dame était venue lui remettre un chèque d'un montant considérable. En s'entretenant avec cette dame, Tante Corrie se rendit compte que cette personne n'avait

pas répondu au message qu'elle avait délivré ce soir-là. Tante Corrie lui dit que donner de l'argent pour l'évangélisation était une bonne chose, mais que le Seigneur désirait beaucoup plus que son argent, Il désirait qu'elle lui remette toute sa vie. Puis Tante Corrie lui déclara qu'en toute honnêteté, elle ne pouvait pas accepter le chèque. En le lui tendant, elle vit le visage de cette personne prendre une expression hautaine et elle prit la porte sans rien répondre.

Plus tard dans la journée, Dieu fit nettement comprendre à Tante Corrie alors qu'elle priait que désormais, elle ne devrait plus parler d'argent. Elle promit au Seigneur de lui obéir. A dater de ce jour, elle n'avait plus jamais rien demandé, et pourtant, les besoins se faisaient plus pressants que jamais.

Le même jour, elle reçut deux lettres. L'une venait d'une dame en Suisse : Dieu lui avait mis à cœur d'écrire à Tante Corrie pour lui dire que désormais, elle ne devrait jamais demander d'argent. La seconde venait de sa sœur Nollie restée aux Pays-Bas. Elle écrivait : « Tandis que je priais pour toi, ce matin, Dieu m'a fait très clairement comprendre que tu ne dois pas demander de soutien financier à qui que ce soit. Il pourvoira à tout. » Tante Corrie m'avoua qu'au cours de toutes ces années de voyages, ce principe avait à maintes reprises été mis à rude épreuve, mais que le Seigneur avait toujours pourvu à tous ses besoins.

Elle m'entretint encore de l'organisation qu'elle avait mis sur pied. Le bureau du conseil d'administration se trouvait en Californie. Elle avait fondé ce dernier au moment où l'œuvre avait commencé à s'agrandir et c'est ce conseil qui s'occupait des détails matériels et de l'organisation des réunions. Comme je connaissais un certain nombre d'organisations chrétiennes, je m'étonnai que Corrie jouisse d'une telle influence sans être gênée par une organisation importante. Elle

n'avait pas changé, elle était toujours le même pèlerin qu'au temps où, dans le milieu des années quarante, elle avait commencé son ministère international. Nul doute que tant de voyages l'avaient bien aidée, mais c'était aussi son mode de vie.

Deux heures après l'atterrissage à New York, nous nous sommes retrouvées avec trois représentants de sa maison d'édition. Le président de la compagnie, Bill Barbour, avait une épaisse chevelure gris argenté et une affection profonde et évidente pour sa cliente âgée. Tante Corrie sortit de son sac un petit bloc-notes contenant une longue liste de questions préparées avec soin qui couvraient un large domaine. Il s'agissait non seulement du livre traitant de la vie de son père, mais encore de nombreux autres ouvrages. C'était la première fois que je voyais Tante Corrie plongée dans le monde des affaires. En harmonie avec ce que j'avais déjà appris sur sa personnalité, je constatai que la question financière ne fut même pas abordée. Elle était réellement libre à cet égard.

Après une escale de quatre heures, nous nous sommes mises en route pour la Floride. Il s'était passé tant d'événements que j'avais peine à croire que notre départ de Hollande ne remontait qu'à la semaine précédente. A Miami, on nous conduisit dans un hôtel où, enfin, nous avons pu nous reposer. C'est dans cette ville que, le 15 avril, elle fêta son quatre-vingt-quatrième anniversaire. J'ai même pu trouver des biscottes hollandaises recouvertes de sucre en poudre, me souvenant des conseils d'Ellen pour la circonstance.

Une fois encore, pour Corrie, le repos était synonyme de travail presque constant sur des notes pour les allocutions qu'elle devait prononcer. A présent, je comprenais parfaitement ce qu'elle entendait lorsqu'elle m'avait déclaré : « Le travail passe en premier. »

Quelques jours plus tard, le matin de Pâques, Tante Corrie se leva à 3 heures 30, prête à commencer la journée. Une bonne apporta du thé dans notre chambre. Le culte matinal devait débiter au stade à 5 heures du matin. Lorsque vint son tour de parler, elle délivra un puissant message.

Les sept mois qui suivirent se passèrent en voyages incessants : Boston, Toronto, San Jose, Los Angeles, San Diego, etc. ... En Californie, nous avons passé un certain temps avec les membres de son conseil d'administration, présidé par le très capable Bill Butler et son épouse Bettie. On mit au point un système qui permettrait aux organisateurs de grands rassemblements de connaître à l'avance les besoins de leur orateur âgé. Malgré son enthousiasme, j'étais inquiète, car ses forces déclinaient. Cependant, elle ne manquait pas une réunion et son enthousiasme ne diminuait pas.

Knoxville, Charlotte, Williamsburg ... Tout au long de ces mois de l'année 1976, Corrie, les bagages et moi avons parcouru des milliers de kilomètres. Elle était souvent fatiguée, mais toujours fidèle à sa vocation. Un jour, par exemple, il fallut modifier le plan de vol à Atlanta, une des nombreuses fois où cela se produisit.

Tout en prenant place dans le fauteuil roulant, Corrie me demanda : « Pam, avez-vous un exemplaire de *Victoire à Ravensbrück* à portée de la main ? » Je fouillai le sac et lui en tendis un.

Lorsque arriva le fonctionnaire chargé de la véhiculer, elle lui adressa la parole avec sa chaleur habituelle. « Je suppose que vous savez parfaitement vous retrouver dans cet aéroport, n'est-ce pas ?

— Oui, Madame, répliqua-t-il, il y a vingt ans que je travaille ici.

— « Connaissez-vous aussi le chemin qui mène au ciel ? »

Et le dialogue se poursuivit.

Vers le milieu de ce marathon qui devait durer sept mois, Tante Corrie avait veillé à ce que je sois mieux équipée pour remplir le rôle de vagabonde pour l'Éternel que je ne l'avais été au début du voyage. J'étais maintenant la fière propriétaire de plusieurs nouveaux ensembles, y compris des vêtements de couleur claire. Mes longs cheveux raides avaient été coupés pour en rendre l'entretien plus facile, de l'avis de Tante Corrie. Ils m'arrivaient désormais aux épaules, roulés vers l'intérieur. J'avais permis une autre transformation.

D'un côté, j'appréciais beaucoup ce nouveau genre de vie. Chaque jour avait son lot de hâte, d'urgences, de défis, de nouvelles leçons de foi ; chaque jour, nous faisons la connaissance de nouveaux sites, de personnes différentes. Il fallait penser à une multitude de détails et j'aimais la responsabilité qui m'incombait de résoudre les problèmes. J'écrivis à mes parents dans le sud de l'Angleterre : « C'est une telle aventure. Cela me plaît plus que tout ce que j'ai pu faire dans le passé. » Cet aspect de ma vie répondait de façon parfaite à ma soif d'aventure.

De l'autre côté, ce n'était pas toujours très facile. Une fois, la personne qui devait venir nous accueillir à l'aéroport national de Washington était en retard. Nous étions très fatiguées, et il faisait un temps humide et lourd. Je m'étais retrouvée au bas d'un escalier avec Tante Corrie dans son fauteuil roulant, sans porteur pour prendre en charge tous les bagages dont j'étais entourée. J'avais brusquement été envahie par l'affolement. Par bonheur, la personne en question arriva quelques minutes plus tard, mais l'incident m'avait bouleversée et je me demandais comment je pourrais m'accommoder de ce genre de vie.

Ce même soir, après le coucher de Tante Corrie, je pris place dans la petite chambre d'hôtes où l'on m'avait installée et décidai de discuter de la situation avec le Seigneur. J'éteignis la lumière et me mis à lui exposer tous les sentiments auxquels j'avais à peine prêté attention au milieu de notre vie trépidante.

Je lui dis tout net que ce genre d'existence était trop dur pour moi. La grande consécration de Tante Corrie voulait qu'envers et contre tout, le ministère ait la première place. De plus, sa forte personnalité éclipsait souvent la mienne. Sa capacité peu ordinaire de prévoir l'avenir exigeait presque quotidiennement l'élaboration de nouveaux projets qu'il fallait absolument « caser » dans un emploi du temps déjà surchargé. Ma « liste des choses à faire » était d'une longueur inimaginable. A tout cela s'ajoutait le flot incessant des visiteurs. La nature ouverte de Tante Corrie et sa longue expérience les supportaient beaucoup mieux que la mienne. Je soupirais après un lieu où je pourrais me retirer, mais ceci ne m'était que très rarement accordé.

« Je ne suis pas faite pour être servante, poursuivis-je. Mon attitude cet après-midi à l'aéroport le prouve. »

« Père, il y a trois mois, j'ai dit à Tante Corrie que j'étais disposée à l'aider, et en même temps, c'est à toi que je me suis consacrée. Mais maintenant, je n'ai plus envie de continuer. Pardonne mon égoïsme et viens à mon secours. »

Il me revint à l'esprit le verset qu'Ellen m'avait cité à Haarlem : « Si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jean 12:24).

Je poussai un profond soupir. Apprendre à mourir à mes propres aspirations afin de connaître une vie meilleure me prendrait un certain temps, c'est évident, pensai-je.

Même si Tante Corrie remarquait ces moments de recul, elle n'y faisait jamais allusion.

Et le voyage se poursuivit... Des Moines, Knoxville, Chicago, Tulsa ; trois, quatre mois. Encore un autre hôtel près d'un aéroport, un autre panneau d'aéroport, encore un avion, et toujours du poulet et des carottes servis sur un plateau en plastique, la fumée de cigarettes, la fatigue.

Au bout de cinq mois de cette existence vint le moment où je savais ne plus pouvoir continuer. Dans deux mois, nous serions de retour en Hollande. Allais-je rester auprès de Tante Corrie, quelle que soit la nouvelle phase de sa vie ? Elle ne paraissait jamais douter du fait que nous travaillerions ensemble, mais je ne lui avais jamais fait une telle promesse. A présent, il me fallait prendre une décision à ce sujet.

Nous étions de nouveau en Californie et l'été était très avancé. Nous étions logées dans une grande chambre d'hôtel à deux grands lits, meublée de quelques chaises très confortables et d'une table. Une vieille odeur de cigarette imprégnait l'atmosphère. Toutes nos chambres étaient devenues un brouillard pour moi.

Un après-midi, une personne venue rendre visite à Tante Corrie parut tout heureuse de pouvoir être seule avec elle. Je saisis l'occasion pour aller faire une promenade. J'attrapais souvent des crampes à rester assise dans les avions et je marchais aussi souvent que possible. Mais l'environnement ne semblait pas vraiment être fait pour le plaisir des piétons. Tout n'était que béton, les trottoirs dégageaient une grande chaleur et dans la rue, il y avait un défilé ininterrompu de grosses voitures.

Je déambulais ainsi d'un pas tranquille, sans but précis. Puis je décidai d'emprunter les rues conduisant à

l'ouest de la ville. Je me rappelai ce que je m'étais dit avant d'entreprendre ce long périple : je déciderais de prendre un engagement définitif lorsque j'aurais vu vivre cette personne. Eh bien, je l'avis vue vivre. J'étais fortement impressionnée par tout ce que j'avais vu : son labeur acharné, son attitude dans les affaires, sa sollicitude à mon égard. Le fait de penser à ce dernier point m'amena à considérer en toute honnêteté une question que j'avais essayé d'éluider. Si je devais m'engager à vivre pour toujours à ses côtés, je connaîtrais une amitié à laquelle la mort viendrait mettre un terme, dans peu de temps peut-être. Cette éventualité m'était trop pénible. Je préférerais ne pas passer par cette expérience. L'esprit préoccupé de toutes ces questions, je continuai à marcher sur ce trottoir dur et brûlant. Je voulais bien être prête à affronter tous ces problèmes, mais je ne l'étais pas.

Je ne saurais expliquer comment, ou plus exactement pourquoi, au moment où je posai le pied sur un joint unissant deux dalles du trottoir, j'eus l'impression de recevoir une force extérieure à moi-même, comme si quelqu'un m'avait aidée à franchir une ligne que ma propre volonté avait tracée. A ce moment précis, la situation se clarifia et ma décision fut prise : à dater de ce jour, nous continuerions à vivre ensemble.

Tante Corrie attendait mon retour dans la chambre d'hôtel avec une tasse de thé et des sablés. Son hôte partit peu après mon retour. Ce fut l'un des très rares instants où nous étions seules. Le thé et les biscuits étaient délicieux. Je ne remarquai plus l'odeur de renfermé des lieux, mais j'eus l'impression que cette chambre d'hôtel avait quelque chose d'intime. Nous apprécions une fois de plus cette atmosphère que les Hollandais qualifient de *gezellig*.

« Tante Corrie, remarquai-je, la prochaine fois que nous reviendrons aux Etats-Unis, je ferai en sorte

d'avoir de bonnes chaussures de marche. »

Je pouvais me tromper, mais tandis que Tante Corrie me regardait de son regard pénétrant, ses yeux me semblèrent plus bleus et plus rayonnants que de coutume.

La conversation se poursuivit et malgré sa fatigue, Tante Corrie se remit à échafauder des projets.

« Ne serait-ce pas merveilleux si mes messages pouvaient passer sur films, de cette manière, des milliers de gens pourraient les voir ? C'est en Californie que se font les films. Peut-être le Seigneur nous donnera-t-il une résidence dans cet Etat ? Je peux déjà envisager le jour où nous n'aurons plus à voyager. »

Je me contentai de sourire. Quel plaisir elle éprouvait à élaborer des projets !

Peu de temps avant notre retour en Hollande, il se produisit un incident curieux.

Un matin, j'entrai dans la chambre pour apporter, comme d'ordinaire, le thé à Tante Corrie. Elle était réveillée, elle semblait tranquille et pensive.

« J'ai de nouveau fait le même rêve.

— Quel rêve, Tante Corrie ?

— Dans mon rêve, je me trouvais dans une pièce d'où je ne pouvais pas sortir. J'y restais en permanence, et elle ressemblait à une prison. Mais pendant que je m'y trouvais, mon message continuait à atteindre les multitudes par le moyen de films, de livres et par la télévision. » Je m'arrêtai. Ce n'était pas la première fois qu'elle avait eu ce rêve au cours du voyage.

Les rêves avaient joué un rôle important dans la façon dont Dieu avait conduit la famille ten Boom. Mais ceci me parut étrange. Rien dans les circonstances actuelles ne la limitait. Elle débordait d'idées dans l'élaboration de nouveaux projets.

Nous n'avions guère le temps de nous attarder sur la signification possible de ce rêve.

Dans quelques jours, nous serions sur le chemin du retour vers la Hollande.

Ce ne fut que bien plus tard que ce rêve me revint en mémoire.

4

Un temps pour jouir de son propre foyer

Quelques semaines après notre retour en Hollande, l'hiver fit son apparition. Il régnait un froid pénétrant. Tante Corrie continuait à travailler comme de coutume et un flot de visiteurs nous arrivait comme par le passé. Ce qui, par contre, n'était pas habituel, c'est qu'elle ne cessait de parler d'une maison à elle en Californie. Elle était persuadée que ce projet se réaliserait bientôt, et le temps lui parut soudain propice. J'étais émerveillée de la sensibilité extraordinaire qu'elle manifestait lorsqu'il s'agissait de connaître les plans divins.

Comme pour mettre en évidence la soumission de Corrie à la volonté de Dieu, une lettre écrite par une amie de longue date nous arriva un jour en provenance de l'Inde. Cette amie écrivait : « Il s'est passé dans votre vie un petit incident dont vous n'avez probablement pas gardé le souvenir car il n'est relaté dans aucun de vos livres. C'est pourtant ce fait qui, plus que tout autre, maintient dans ma mémoire le souvenir de votre personne. Vous veniez d'arriver pour passer quelque temps chez nous, je vous avais accueillie et

emmenée dans notre chambre d'hôte. C'était un ami missionnaire qui était allé vous chercher en voiture et vous aviez vécu un programme très chargé les semaines précédentes. En arrivant dans votre chambre, vous aviez été frappée par l'atmosphère paisible du lieu. Et vous tournant vers cet ami, vous lui avez dit : « J'aimerais ... » Mais vous n'avez pas achevé la phrase, vous avez levé les yeux vers le ciel et prié : Père, tout ce que tu fais est bien. Merci. J'imagine à peu près ce que vous alliez dire : J'aimerais pouvoir vivre longtemps ici », mais cette réaction rapide qui vous avait fait passer d'un désir naturel pour remercier votre Père céleste de Ses plans, a depuis lors été pour moi source de bénédiction tout au long des dernières années. »

Cette lettre me montrait que d'autres personnes avaient perçu la sensibilité de Tante Corrie en même temps que son sens de la soumission et du temps approprié. Ceci m'indiquait encore que son esprit avait probablement raison de croire que le désir de son cœur allait se réaliser : une maison bien à elle.

Nous étions revenues en Hollande depuis un mois environ lorsqu'un après-midi, un ami vint lui rendre visite. Je l'introduisis dans le grand salon au tapis vert sombre où Tante Corrie l'attendait, assise dans son fauteuil beige. Puis, je me rendis dans la petite cuisine située à l'arrière de la maison pour aller chercher des rafraîchissements. En revenant avec un plateau dans les mains, je surpris leur conversation ; il était question de projets.

« J'aime échafauder des projets, dit-elle, j'en faisais déjà beaucoup lorsque j'étais jeune fille. Mes amies me demandaient souvent quel en était le nombre et un jour, je répondis à l'une d'elles : seize.

— Euh, mais combien pensez-vous pouvoir en réaliser ?

demanda mon amie. Je lui répondis par une autre question : Combien en as-tu ?

— Aucun, reprit-elle. Eh bien, si je parviens à n'en réaliser que deux, ce sera mieux que rien ».

Et bien sûr, ce même soir, après le départ de cet ami, nous avons eu, Tante Corrie et moi, une longue conversation. Nous avons fait un bon feu, et il faisait une chaleur agréable dans le salon.

« Mon enfant, commença Tante Corrie en allant droit au but. Je crois que l'heure est venue où le Seigneur va nous donner un foyer aux Etats-Unis. De cœur et d'âme, je suis Hollandaise et je ne changerai jamais de nationalité parce que, jeune éclaircée, j'ai juré fidélité à la reine. Mais, là-bas, j'ai tant d'occasions qui n'existent pas ici en Hollande.

— Vous voulez dire, des occasions de parler, Tante Corrie ?

— Oui, mais je crois aussi que si mes messages pouvaient être filmés, ils atteindraient plus de gens que je ne puis toucher en personne. Il me faut vivre là où peuvent se tourner des films chrétiens.

— Et vous pourriez aussi écrire beaucoup plus.

— Oui, ne serait-ce pas merveilleux de toujours avoir à ma disposition des dictionnaires et des concordances ? Ils sont beaucoup trop lourds pour les traîner en voyage. Dans une maison à moi, ce serait beaucoup plus facile, et, ajouta-t-elle avec une étincelle dans le regard, je me suis fixé un nouvel objectif : faire cinq films et achever cinq livres dans la maison que le Seigneur va nous accorder ».

La discussion se poursuivit un certain temps. C'est en Californie que se trouvaient les bureaux de son conseil d'administration. Il serait plus pratique d'habiter près de là. Avant de mettre un terme à la conversation, Tante Corrie fit monter une prière vers le

Seigneur et lui demanda de nous donner la bonne maison.

Tandis que nous nous préparions pour la nuit, je fus assaillie de sentiments partagés. Ainsi, le projet de maison était bien arrêté. Ce serait en effet la meilleure solution pour Tante Corrie, ce qui était très bien, mais cela limiterait nos déplacements. Voyager était très difficile pour moi mais en même temps passionnant. Les préparatifs me donnaient l'impression d'aller vers un but. A quoi ressemblerait la vie sans voyage ?

Nous n'avions passé que trois mois en Hollande lorsqu'en janvier 1977, nous avons repris l'avion pour New York.

J'avais pris l'habitude de lire pendant les longues heures de vol, de lire le plus possible de livres de Tante Corrie. De cette façon, j'apprenais une foule de détails sur sa personne et les trente années précédentes. Pendant ce voyage, je lisais *Une grande voyageuse devant le Seigneur* lorsque au chapitre 8, je fus frappée par la description d'un incident quelque peu étrange.

Elle était arrivée en Suisse pour parler dans des réunions, mais, dans une certaine gare, elle avait soudain oublié le nom des personnes qu'elle devait rencontrer et celui du lieu où elle devait parler. Cette aventure paraissait effrayante, mais absorbée que j'étais par le feu de l'action de ses récits de voyages, je faillis ignorer ce détail. Pendant quelques secondes, je m'étais contentée d'établir un lien entre cet incident et la description probable des symptômes d'une maladie. Avait-elle, sans le savoir, subi une petite attaque ? Je lui jetai un coup d'œil et repoussai cette idée. Autour d'elle régnait une atmosphère de détente, de gaieté communicative, elle était en route pour une nouvelle aventure.

A notre arrivée à l'aéroport, notre passage à la douane se fit plus rapidement que de coutume car

peu de temps auparavant, nous avons reçu des cartes vertes de résidents étrangers. Les visas touristiques n'étaient valables que pour une période très limitée, ce qui nous obligeait à retourner en Hollande pour pouvoir à nouveau entrer dans le pays. Mais désormais, ce ne serait plus le cas.

Tous les doutes qui auraient pu subsister dans ma tête quant à l'entraîn et aux facultés mentales de Tante Corrie s'évanouirent à l'aéroport. Dans le hall, nous avons été bousculées par une foule de gens d'humeur désagréable, certains tout au moins. Tante Corrie était confortablement installée dans un fauteuil roulant ; j'étais aux prises avec tous les bagages et recherchais quelqu'un pour nous aider. Un porteur me laissa entendre qu'il était prêt à pousser le fauteuil mais qu'il ne me fallait pas compter sur lui pour le reste.

« Tante Corrie, lui dis-je en hollandais, refusant presque de croire ce que je venais d'entendre, avez-vous remarqué la dureté de cet homme ?

— Mon enfant, fut la réponse, en hollandais également, estimez-vous heureuse de ne pas être mariée avec lui ».

Tandis que je commençais à chercher un autre porteur, je l'entendis lui adresser la parole : « Dites, c'est un grand aéroport. Vous savez vous y retrouver ? »

Je ne pus m'empêcher de sourire, sachant très bien à quoi elle voulait en venir.

La destination finale indiquée sur nos billets d'avion était Los Angeles, mais Tante Corrie avait projeté une escale de plusieurs semaines en Floride afin de pouvoir travailler au livre qu'elle était en train de rédiger. Cette relâche fut la bienvenue. Les derniers mois passés en Hollande avaient été très chargés, et je savais qu'une période d'activité intense nous attendait en Californie où il nous faudrait partir à la recherche d'une maison. Notre séjour en Floride se passa chez

des amis dont la villa était située près d'un bayou sur le golfe du Mexique.

Le soir de notre arrivée, j'éprouvai un besoin urgent d'être seule. Je laissai Tante Corrie aux bons soins de son hôtesse, mis mes chaussures de marche et décidai d'explorer un peu les environs. L'air était lourd, chaud, propice à la détente. Les fleurs et les buissons étaient luxuriants, les arbres tapissés de mousse d'Espagne. Pour une fois, je ne devais pas subir la pression de la foule. J'en profitai pour laisser libre cours à mes sentiments.

« Seigneur, je sais qu'un changement de vie m'attend. Le corps usé de Tante Corrie ne pourra plus supporter bien plus longtemps la fatigue des voyages. Mais voyager, c'est son mode de vie. Et elle a vécu ainsi depuis trente-trois ans. Elle n'a jamais eu de véritables racines. Seigneur, s'il te plaît, donne à mon cœur la confirmation, comme au sien, qu'il est bien dans tes intentions de lui donner une maison où elle sera heureuse. »

Je pris le chemin du retour vers la maison de nos hôtes pour découvrir qu'une lettre m'y attendait. Je l'ouvris et la lus sur-le-champ. L'auteur de la lettre citait un verset qui me frappa : « Je lui rendrai ses vignes et la vallée d'Acor, (c'est-à-dire la vallée du trouble) porte de l'espérance. Elle y entonnera des chants comme aux jours de sa jeunesse ... » (Osée 2:15, *Synodale*).

Dans mon cœur, je sentis que Dieu avait fait en sorte que je lise ce verset à cet instant précis, mais je n'étais pas sûre de son sens. Le prophète parlait de vignes, de chants, de la porte de l'espérance, d'occasions, mais il n'y avait pas d'allusion précise à une maison. C'était une énigme, mais j'apprenais à accepter des choses que je ne comprenais pas et à les ranger, pour ainsi dire, sur une étagère de mon esprit

où elles attendaient une explication.

Le lendemain, nous avons pris l'avion pour Los Angeles où nous attendait le président du conseil d'administration de Tante Corrie. Comme à l'accoutumée, elle échangea quelques paroles chaleureuses avec le porteur, nous avons rassemblé nos sept valises et nous sommes dirigées vers le même hôtel où, quelques mois plus tôt, j'avais pris la décision de devenir la dame de compagnie de Tante Corrie pour le reste de ses jours.

Une autre lettre m'y attendait. Son auteur ne connaissait pas la personne qui m'avait adressé la première missive. Mais quelle ne fut pas ma surprise d'y lire exactement le même verset : « Je lui donnerai ses vignes et la vallée d'Acor, comme une porte d'espérance, et là, elle chantera comme au temps de sa jeunesse ... ! » J'avais à présent la certitude que Dieu avait quelque chose à me dire au travers de ce passage et j'étais curieuse de voir comment il allait s'appliquer au proche avenir.

Après une bonne nuit de repos, nous avons mis au point un « plan de bataille ». Nous avons pris une carte de la région pour nous repérer. Nous étions à 65 km au sud de Los Angeles. Nous avons rapproché nos fauteuils pour étudier la carte. A une dizaine de kilomètres de là se situait la localité où siégeait le conseil d'administration de Corrie.

A 80 km au nord-est se trouvait le studio du producteur du film *Aventure à Ravensbrück* qui retraçait la vie de Corrie ten Boom dans un camp de concentration en Allemagne. Elle avait émis l'espoir de faire avec lui quelques films chrétiens.

« Voici l'océan Pacifique », remarquai-je en lui montrant quelques localités à quelque 25 ou 35 km. Je commençai à m'enthousiasmer car je me réjouissais à l'idée d'habiter près de l'océan Pacifique. Chaque

fois que, dans mon enfance, je l'avais regardé sur un atlas, il m'avait fascinée.

« Eh bien, Tante Corrie, où allons-nous commencer nos recherches, et quel genre de maison aimeriez-vous ? »

— J'en voudrais une au bord de l'océan, répondit-elle, mais ce doit être une maison toute simple.

— Voulez-vous la louer ou l'acheter ?

— C'est au conseil d'administration de décider.

— Nous aurons beaucoup de fleurs, Tante Corrie !

— Oui !

— Et des oiseaux-mouches !

— Oui ! »

A ma grande surprise, je me rendis compte que mon attitude vis-à-vis de notre installation était en train de changer peu à peu.

« Pensez-vous à quelque chose d'autre à propos de cette maison ? »

— Il faut qu'elle soit de plain-pied, ajouta-t-elle, je veux pouvoir accueillir des handicapés et il faut qu'ils puissent passer facilement par les portes. »

Nous étions loin de nous douter que cette remarque s'appliquerait, à l'avenir, davantage à sa propre personne qu'à ses visiteurs.

Une liste des désirs de Tante Corrie relatifs à la future maison fut transmise au conseil d'administration. Peu après, nous nous sommes trouvées dans la voiture d'un agent immobilier, en route pour la plage où il nous fit visiter une maison modeste. La vue était splendide, mais lorsque Tante Corrie en entendit le prix, elle haussa légèrement les épaules et revint vers la voiture. Si tel était le prix moyen demandé, il était hors de question d'habiter une maison au bord de la mer.

Ce même jour, nous avons parcouru des dizaines et des dizaines de kilomètres sous les rayons implacables du soleil. D'après les habitants de la région,

c'était un mois de février d'une chaleur exceptionnelle. Du bitume montait la chaleur qui formait une sorte de brume, ce qui était très fatigant. L'agent immobilier nous fit visiter plusieurs maisons, mais rien ne convenait à nos besoins. Si le prix de location était abordable, le lieu n'était pas idéal, et si la maison nous convenait bien, il y avait trop d'escaliers.

Nous avons repris nos recherches dès le lendemain et pendant plusieurs jours, mais en vain. Nous étions découragées, et il me fut tout à coup très facile de douter des promesses que j'avais lues dans *Osée*.

Un soir, nous avons été invitées à dîner chez des amis de Tante Corrie dans la ville voisine de Placentia. Avec beaucoup d'amour, ils avaient préparé un repas spécial et n'avaient pas ménagé leurs efforts. La table était décorée avec goût et mise avec un joli service à fleurs et des verres en cristal.

Au cours du repas, l'hôtesse dit à Tante Corrie : « Nous aimerions que vous réfléchissiez à ce que je vais vous dire. Nous avons récemment fait l'acquisition d'une maison, ici à Placentia. Les anciens propriétaires ne sont pas encore partis, mais ils déménageront à la fin du mois. Peut-être vous conviendrait-elle ? »

Elle se mit à décrire la maison. Une fois de plus, je sentis une sorte d'excitation me gagner. La description des lieux semblait correspondre parfaitement aux souhaits de Tante Corrie.

Tard ce soir-là, sur le chemin du retour à l'hôtel, nous sommes passées devant la maison en question. Dans la voiture, les amis dirent à Tante Corrie qu'elle pouvait la louer pour une courte ou une longue période, comme elle le voudrait. Nous nous sommes approchées du trottoir, mais dans l'obscurité, nous n'avons pu qu'entrevoir la silhouette sombre de la maison. Cela n'avait aucune importance pour Tante Corrie, tant elle était persuadée que c'était ce dont elle

avait besoin. Lorsque nous sommes retournées dans notre chambre d'hôtel, elle se mit littéralement à danser de joie. Elle m'attrapa par la taille et m'entraîna dans une ronde tout en chantant, *Wij hebben een huis, wij hebben een huis!* (« Nous avons une maison, nous avons une maison »).

Le lendemain, les nouveaux propriétaires vinrent nous chercher pour nous faire voir la maison à Placentia, ce qui, en espagnol signifie « lieu agréable ». La première chose qui attira mon attention dans cette ville à la lumière du jour, ce fut le grand nombre d'arbres qui y poussaient : palmiers, conifères, eucalyptus, bouleaux, ce qui eut pour effet de me ravir.

La maison se trouvait dans un quartier à un kilomètre et demi environ des magasins, dans une petite rue ; elle occupait le centre entre deux autres maisons basses. Les anciens propriétaires occupaient encore les lieux, mais étaient absents ce jour-là en sorte qu'il ne nous fut pas possible de visiter l'intérieur. J'étais quelque peu déçue.

C'était une maison simple, avec à gauche un garage, à droite un portail couleur crème au bout de l'allée conduisant à la porte d'entrée.

En raison du grand amour de Tante Corrie pour les fleurs, elle remarqua tout de suite qu'une grande parcelle située derrière la maison pourrait accueillir un grand nombre de variétés florales.

« J'espère que vous ne m'en voudrez pas si je transforme ce morceau de terrain en jardin ? » se hasarda à demander Tante Corrie. Les propriétaires répondirent qu'ils ne voyaient aucun inconvénient à ce qu'elle fasse toutes les transformations qu'elle jugerait nécessaires pour faire de cette maison un foyer gai et confortable, que ce soit à l'intérieur ou dehors.

Peu de temps après, les anciens propriétaires quittèrent les lieux, Tante Corrie et moi avons enfin eu le

loisir de visiter l'intérieur. Je m'amusai de voir qu'il y avait tant d'espace et j'essayai d'imaginer nos sept valises, car c'est tout ce que nous avions ici.

Tante Corrie revint dans le salon et regarda par les portes vitrées le jardin stérile.

« C'est là que nous mettrons mon bureau de manière que je puisse avoir une vue sur l'extérieur », dit-elle en montrant un endroit situé devant la porte-fenêtre et son regard brillant me donna à penser qu'elle voyait déjà les fleurs.

Puis elle ajouta : « Lorsque je suis entrée ici, le Seigneur m'a montré qu'à partir de ce lieu, j'atteindrais beaucoup plus de gens que je ne l'ai fait jusqu'à présent. Et c'est énorme. J'ignore comment il le fera, mais il le fera. »

Le 28 février 1977, deux mois après avoir quitté la Hollande, nous avons emménagé dans cette maison. Je remarquai que c'était le trente-troisième anniversaire de l'arrestation de Corrie et du début de sa captivité en 1944.

« Nous allons appeler cette demeure *Maison Shalom*. Le Seigneur donnera ici Sa paix », déclara-t-elle. Et je pus, moi aussi, sentir la paix de ce lieu, mais je me demandai ce qui pouvait faire dire à Tante Corrie avec tant de certitude que ce serait dès lors son pied-à-terre. La réponse ne tarda pas à venir.

Quelques meubles nous furent prêtés jusqu'à ce que Corrie fasse l'acquisition de mobilier personnel, mais ce qui nous frappa le premier jour où nous sommes entrées dans le pavillon, c'était la profusion de plantes qu'une Eglise locale avait fait envoyer. Pour ce faire, elle avait emprunté une clé aux propriétaires de la maison. Ce fut une grande surprise pour Tante Corrie. L'homme qui avait été chargé de les placer dans la maison était le propriétaire de la pépinière et plus tard, ce même jour, il vint demander à Tante

Corrie quelles plantes elle aimerait pour le jardin. Sans la moindre hésitation, elle lui parla d'orangers.

« Je vous en apporterai dans quelques jours, ainsi que quelques bougainvilliers. Et ce que j'aimerais faire pour couvrir le bois sombre du patio de derrière, c'est vous apporter quelques plants de vigne. »

Lorsqu'il eut prononcé ces paroles, un lien immédiat s'établit dans mon esprit avec les paroles d'Osée : « Je lui rendrai ses vignes ... »

Fidèle à sa promesse, le pépiniériste revint avant la fin de la semaine, sa camionnette chargée de toutes sortes d'arbustes, de petits arbres et d'arbrisseaux. Nous l'avons conduit dans le jardin derrière la maison, et Tante Corrie en personne assista aux plantations.

Le pépiniériste eut beaucoup de peine à creuser le sol dur, craquelé et épuisé pour planter les orangers là où les voulait Tante Corrie. Entre chacun d'eux, il planta de petits arbrisseaux et quelques rosiers. Tout près de la porte vitrée du salon derrière laquelle elle voulait mettre son bureau, il mit un tout jeune oranger, un cadeau spécial pour Tante Corrie.

Deux tout petits plants furent disposés au pied des poutres verticales qui supportaient le patio. C'étaient les vignes promises.

Puis quelques bougainvilliers descendirent du camion, mais à première vue, il était difficile de les reconnaître comme tels. Certains trouvèrent leur place dans la cour de derrière, les autres devant la maison. Ainsi pourraient-ils cacher les barreaux à l'extérieur de la chambre de Tante Corrie.

Ces petites plantes n'étaient pas que de simples cadeaux donnés en signe d'affection. Ils semblaient chargés de promesses de vie et d'espérance nouvelles pour un sol fatigué. Il y aurait un jour où je serais reconnaissante de tant d'arbres et de fleurs, à un degré qu'il m'était alors difficile d'imaginer. Il fallut ensuite

apporter quelques améliorations à l'intérieur de la « Maison Shalom ». La plupart des murs étaient peints en blanc. Nous n'avons fait aucune modification dans la cuisine tapissée d'un joli papier ni dans la chambre de Tante Corrie qui était suffisamment claire.

Accompagnée d'une nouvelle amie qui connaissait bien les magasins de la localité, je me mis à acheter les meubles nécessaires à la transformation de la « Maison Shalom » en foyer digne de ce nom. Nous avons acheté aussi une table qui ressemblait à celle autour de laquelle la famille de Corrie se réunissait tous les jours dans la *Beje* à Haarlem.

Tante Corrie débordait de joie. « Quel bonheur de poser tous les soirs sa tête sur le même oreiller ! Je n'ai pas connu de joie pareille depuis l'époque où je vivais avec ma famille à la *Beje* ! »

C'est alors qu'un autre passage du texte d'Osée me revint à l'esprit « ... Elle y entonnera des chants comme aux jours de sa jeunesse. ... »

Tante Corrie écrivit en Hollande pour se faire envoyer quelques petits objets, les carnets qu'elle avait accumulés au fil des années et ses partitions.

Malgré le mobilier acquis, la maison n'était pas pleine, et de loin. Les propriétaires de la demeure, soucieux de voir Tante Corrie bien installée, avaient informé plusieurs Eglises voisines de sa présence dans la région. Il s'ensuivit qu'au cours des semaines, elle reçut de nombreux cadeaux pour la maison, ce qui lui fit un immense plaisir.

Et bientôt, grâce à tous ces dons, il ne manqua rien dans la maison de Tante Corrie, bien au contraire.

Ensuite, un parterre de roses vit le jour. Des amis offrirent à Tante Corrie une petite mangeoire pour les oiseaux, une autre confectionnée pour les oiseaux-mouches et une petite baignoire pour volatiles. Tous les jours, avant de se mettre au travail, elle parcourait

le jardin en tous sens pour s'assurer que tous les récipients étaient bien remplis de graines et de nectar. Nous attendions patiemment l'arrivée d'oiseaux-mouches qui tardaient à venir.

Un jour, nous avons reçu un coup de fil d'un pasteur de Santa Ana, localité située à une quinzaine de kilomètres.

« Nous avons entendu dire que Corrie ten Boom est venue s'installer à proximité et nous nous demandons ce que nous pourrions faire pour elle. Est-il quelque chose dont elle aurait besoin pour la maison ? — Merci beaucoup, pasteur, en vérité, nous avons tout le nécessaire ! il y a cependant une chose dont nous espérons faire un jour l'acquisition, c'est un tourne-disques. Si les membres de votre Eglise s'y sentent poussés, peut-être pourraient-ils participer à l'achat d'un tel appareil. »

Peu de temps après cette conversation téléphonique, le pasteur rappela : « J'ai le tourne-disques de Tante Corrie. Quand pouvons-nous l'apporter et l'installer ? »

Il nous raconta ceci : « Lorsque j'ai fait part à l'Eglise du désir de Tante Corrie, nous avons organisé une collecte. Puis, je suis allé dans un magasin et j'ai expliqué ce que je voulais. Lorsque le commerçant a entendu le nom de la destinataire, il m'a tout de suite dit, alors qu'il ignorait à combien s'était élevée la collecte : Je vous vends celui-ci à prix coûtant, si vous le voulez. C'était exactement le montant de la somme que nous avions recueillie. »

Tout heureux, le pasteur annonça que c'était bien l'appareil que le Seigneur destinait à Tante Corrie. Il l'apporta tout de suite et l'installa. Et bientôt la maison retentit de la musique de Bach, de Haendel et de Vivaldi.

Tante Corrie avait cessé de voyager mais elle menait

une vie tout aussi active. Un grand nombre de visiteurs avaient déjà franchi le seuil de la « Maison Shalom ». Tandis que je réfléchissais à ce nouveau style de vie, j'étais envahie de sentiments partagés. C'était une bonne chose que Tante Corrie se sente tellement à l'aise dans son nouveau foyer et j'en étais heureuse pour elle. Mais d'un autre côté, je trouvais quelque peu frustrant d'être toujours confinée au même endroit, et ce, bien que Corrie ait toujours veillé à ce que je puisse m'absenter un peu. J'avais renoncé à compter le nombre de fois où je servais le thé aux visiteurs. « Je ne suis qu'une servante », me dis-je en raccompagnant un autre groupe jusqu'à la porte. « Suis-je réellement faite pour cela ? »

Le même soir, alors que nous étions assises dans le salon, beaucoup plus clair à présent, Tante Corrie et moi avons discuté à propos d'une chose stupide, des paillasons. Nous avions l'habitude de parler ensemble des achats à effectuer. Mais en cette occasion, je ne l'avais pas fait et j'avais acheté deux tapis-brosse verts. Tante Corrie les trouva trop grands et me demanda de les échanger contre deux plus petits. Ceci m'amena à lui dire franchement que je ne me sentais pas très heureuse dans le rôle qui était le mien.

« Mais pourquoi, alors que le Seigneur nous a donné tant d'occasions merveilleuses de toucher un si grand nombre de gens ? »

Une fois de plus, le travail venait en premier.

« Tante Corrie, je me sens débordée par le nombre des visiteurs. Nous n'avons pas de vie privée. Je n'ai pas pour eux tous l'amour que vous leur portez. Ne pouvez-vous pas voir que certains d'entre eux ne viennent que pour faire la connaissance de Corrie ten Boom ? Ils vous prennent un temps précieux, ils portent atteinte à vos forces et je passe la moitié de mon temps à faire du thé.

— Pam, faire du thé est si peu de choses. Quant à la question du temps, nos jours sont dans les mains de Dieu, même les jours difficiles. »

J'eus l'occasion de penser à cette phrase lorsque Corrie devint grabataire. S'il était vrai que Dieu tient notre temps dans Ses mains, alors il n'y aurait pas de place pour l'erreur ? Peut-être ma présence dans cette maison à des milliers de kilomètres de mon foyer et de ma famille, à remplir le rôle étouffant de maîtresse de maison était-elle dans Ses plans ?

Quelques mois après notre emménagement, Tante Corrie engagea une aide familiale à temps partiel. Il était clair qu'il nous fallait une autre personne pour tenir la maison. Elisabeth Burson, personne très maternelle aux cheveux blancs, se chargea de la cuisine, des courses et du plus grand nombre possible de tâches ménagères.

Un jour, un ami offrit à Tante Corrie de lui prêter un orgue Hammond. Après avoir réfléchi au meilleur endroit pour l'installer, nous avons décidé de le mettre dans la salle à manger, devant le muret qui séparait cette dernière de la cuisine. Il y allait à merveille et nous avons placé une lampe juste au-dessus pour que Corrie puisse facilement lire la musique. Elle en jouait presque tous les jours, parfois du Bach ou du Mendelssohn, quelquefois des cantiques hollandais ou anglais. Elle se tenait aussi droite que possible sur le tabouret peu confortable de l'orgue. La lampe, juste au-dessus de l'instrument, n'en soulignait que davantage les reflets argentés de ses cheveux. Souvent, elle chantait et je l'accompagnais parfois, je tenais la partie soprano et elle l'alto, et toutes les fois où je l'entendais chanter, je me rappelais le verset d'Osée : « et elle chantera comme au temps de sa jeunesse... »

Mais je me souvenais également de la première partie du texte : « Je lui rendrai... et la vallée d'Acor,

(c'est-à-dire la vallée du trouble) deviendra pour elle la porte de l'espérance... » Toute son attitude traduisait la joie et l'espoir, et il ne faisait pas de doute qu'elle avait de multiples occasions de continuer à exercer son ministère. Je m'efforçais de ne pas penser à cette partie du texte qui parlait de la vallée des larmes, car à présent, celle-ci n'existait pas dans sa vie.

A certains moments de la journée, Tante Corrie se dirigeait vers le patio, s'installait dans l'une des chaises longues vertes et bleues, qu'une Eglise locale lui avait offertes et elle y faisait un petit somme d'une dizaine de minutes. Parfois, je l'observais depuis l'intérieur de la maison. Souvent, lorsqu'elle ne dormait pas, elle levait les mains dans cette attitude de prière qui lui était propre. Parfois, elle observait tranquillement le jardin, son jardin. Des moineaux avaient trouvé le chemin des graines, et elle aimait les regarder manger.

Tante Corrie continuait à surveiller le plus grand nombre possible de transformations qui s'effectuaient dans la « Maison Shalom ».

« Il nous faut un manteau de cheminée au-dessus du foyer, déclara-t-elle un jour. Je parus sceptique. — Je ne pense pas que cela se fasse actuellement, Tante Corrie.

— Nous en ferons faire un », et elle prit contact avec un menuisier qui suivit ses instructions. Au-dessus, elle plaça un morceau de batik en soie indonésienne d'un style qui rappelait ce qu'on pouvait voir dans les familles hollandaises des décennies auparavant. Il était suspendu à une baguette en bois, comme cela se fait pour un tapis mural, occupait le mur jusqu'au manteau de la cheminée et à la corniche. C'était peu commun, mais cela faisait très bien. Et elle en était si contente ! Sur le manteau de la cheminée, elle mit quelques cadres avec des photographies et plusieurs petits objets qui lui avaient été offerts au cours de ses

nombreux voyages à travers le monde. Un jour, j'aperçus une petite chose bizarre sur l'étagère, c'était une petite fiole cassée en plastique avec de minuscules herbes et fleurs qu'elle avait cueillies dans le jardin.

« Qu'est-ce que c'est, Tante Corrie ? »

— J'ai mis cela ici pour aide-mémoire. Regardez toutes les belles choses dont nous sommes entourées. Nous avons un jardin qui me ravit tous les jours. Nos amis nous ont donné des orangers. Quelle merveille pour une Hollandaise ! Tous les jours, je peux m'allonger au soleil et regarder le ciel bleu, mais je me rappelle le jour où j'étais solitaire dans l'isolement de la prison et lorsqu'un garde est venu me chercher pour un interrogatoire. »

Elle se mit à m'expliquer qu'après être restée bien longtemps sans sortir, elle éprouva une grande joie à respirer l'air frais et à sentir les rayons du soleil sur son visage, car pour aller dans la salle des interrogatoires, il fallait traverser une cour découverte.

« J'ai regardé par terre et j'ai aperçu quelques brins d'herbe et de petites fleurs qui poussaient entre les pavés. Un instant, le garde a tourné la tête et j'en ai profité pour vite en cueillir une poignée que j'ai glissée dans ma robe. Après l'interrogatoire, de retour dans ma cellule, j'ai trouvé un vieux flacon de médicament cassé et j'y ai mis mes fleurs. Je l'ai caché derrière un gobelet sur ma table pour que le garde ne le voie pas en ouvrant la porte de la cellule. C'était mon jardin, la seule belle chose dans ma cellule. »

« J'en étais si heureuse ! Et j'en ai confectionné une petite réplique afin de la montrer à mes hôtes et de leur dire comme Paul lorsqu'il écrivait aux Philippiens : J'ai appris [. . .] à être dans l'abondance et à être dans la disette » (Philippiens 4:12).

Les objets que Tante Corrie avait fait venir de Hollande arrivèrent enfin : livres, carnets de notes, mu-

sique. Elle avait aussi demandé à l'horloger de la *Beje* à Haarlem de lui faire parvenir une petite pendulette. Elle avait quelque vingt centimètres de haut, un cadran doré avec des chiffres romains, des aiguilles noires et un globe en verre teinté. C'était un petit compagnon agréable qui trouva sa place sur le manteau de la cheminée, en son milieu.

Nous faisons notre culte matinal aussi souvent que possible dans le patio. Les plants de vigne commencent à pousser et à se gamir de jeunes feuilles. Les rosiers avaient un magnifique feuillage et les petits orangers qui ne semblaient pas grandir, avaient cependant l'air d'être parfaitement sains. Deux mois après notre installation, alors que nous étions tranquillement assises dans le jardin, nous avons entendu au-dessus de nos têtes un étrange bruissement d'ailes. En levant les yeux, nous avons aperçu le premier oiseau-mouche dont le bec fin comme une aiguille était presque aussi long que son tout petit corps ! il planait, puis partait comme une flèche, descendait brusquement, son bec rouge et vert, lançant presque des éclairs. Tante Corrie me regarda avec une expression de ravissement à la vue de cette si belle créature qui avait élu domicile dans son jardin.

Elle était chez elle.

« *Ma force dans
ta faiblesse* »

Au cours des deux premiers mois passés ici, Tante Corrie répéta souvent ce que le Seigneur lui avait montré lorsqu'elle mit pour la première fois le pied sur le seuil de cette demeure, à savoir qu'elle atteindrait à partir de la « Maison Shalom » beaucoup plus de gens que tous ceux qu'elle avait touchés jusqu'alors.

Comment le ferait-elle ?, pensai-je un matin en quittant ma chambre pour la cuisine où j'allai préparer le thé. Je jetai un coup d'œil dans le jardin et m'émerveillai une fois de plus de la puissance créatrice du soleil. J'étais certaine que, pour en arriver à ce stade de leur développement, les plants de vigne auraient mis deux fois plus de temps en Europe. Le petit oranger de Tante Corrie poussait très lentement, mais paraissait bien vigoureux. Nous attendions avec impatience les premières oranges.

Le plateau à la main, je me dirigeai vers la chambre de Tante Corrie tout en repassant dans ma mémoire plusieurs événements récents.

D'abord, nous avons dû organiser notre train-train quotidien. Tous les jours commençaient comme celui-ci : j'entrais dans sa chambre avec un certain sentiment d'expectative. Tante Corrie aimait faire des projets de bonne heure le matin. Souvent, je pouvais voir qu'elle était réveillée depuis longtemps. D'ordinaire, elle avait tiré les doubles rideaux épais de la fenêtre qui donnait à l'est afin de voir le lever du soleil. Je me demandais toujours ce que le Seigneur lui avait peut-être déjà dit le matin.

J'étais un peu ennuyée qu'elle regarde le jardin par cette fenêtre-là : Les bougainvilliers ne poussaient pas assez vite pour dissimuler les barreaux extérieurs. J'avais l'impression que ceux-ci lui rappelaient ses jours de captivité. Elle m'avait raconté que, depuis qu'elle avait cessé de voyager, elle pensait davantage aux atrocités commises dans le camp de concentration, sans toutefois s'attarder sur les détails.

Presque tous les matins, lorsque j'entrais dans sa chambre, je trouvais Tante Corrie plongée dans la lecture de son Nouveau Testament bien-aimé à la couverture noire usée. Elle me disait bonjour, le visage rayonnant et elle me lisait un passage de la Bible en réagissant comme si elle le lisait pour la première fois. Je m'émerveillais de sa joie constante dans le Seigneur. Puis commençait le travail de la journée, elle écrivait beaucoup et élaborait de nombreux projets, mais c'étaient là des traits caractéristiques de Tante Corrie.

Autre fait important : nous nous étions fait de nouveaux amis avec une rapidité surprenante.

Nous occupions la maison depuis moins d'une semaine lorsque Tante Corrie déclara : « Allons faire la connaissance de nos voisins ; je vais leur offrir l'un de mes livres. » J'avais été quelque peu stupéfaite de cette façon confiante d'aborder les gens, mais j'avais vite

compris qu'il n'y avait pas la moindre trace d'égoïsme dans cette attitude.

L'un de ces nouveaux amis était Sharon Lightfoot, une infirmière qui habitait l'une des maisons situées derrière la nôtre. Son sens particulier de l'humour me rappelait l'Angleterre. Tout aussi chers étaient Grady et Maurine Parrott qui demeuraient quelques maisons plus loin. Ils avaient un jardin magnifique que Tante Corrie et moi ne cessions d'admirer tout en caressant l'espoir que le nôtre lui ressemblerait bientôt. Maurine était petite et svelte et lorsque Grady souriait, on aurait dit que le soleil se levait. Nous avons beaucoup d'autres voisins que nous souhaitons mieux connaître. J'étais très impressionnée de la façon dont ils respectaient la vie privée de Tante Corrie et offrirent leur aide.

Dans de nombreux cas, les voisins n'attendirent pas notre visite. Un jour, la sonnette retentit et Tante Corrie fit entrer dans la maison un homme jovial aux cheveux noirs qui nous expliqua qu'avec sa famille, il vivait quelques bâtiments plus loin. J'étais occupée à taper à la machine quelques notes pour l'un des livres de Tante Corrie. Ceci me demandait une grande concentration et je n'appréciai pas tellement cette interruption inattendue.

« Mon épouse Jane s'est convertie en lisant votre livre *Victoire à Ravensbrück*, Tante Corrie, dit-il, pourrait-elle venir faire votre connaissance ?

— Mais, bien sûr, fut la réponse, quand elle le voudra. — Nous aimerions vous offrir nos services afin de vous aider dans quelque domaine que ce soit, Tante Corrie », poursuivit-il.

J'avais à maintes reprises entendu pareille proposition, mais malgré la sincérité de tous ceux qui la faisaient, ils ne pouvaient se rendre compte que si nous acceptions toutes ces offres, ceci nous prendrait

plus de temps que celui dont nous disposions.

« Merci beaucoup », répondit Tante Corrie.

Quelques jours après, sa femme Jane vint nous voir avec ses trois enfants : une petite Kelly blonde âgée de huit ans et ses deux jeunes frères. Avec eux pénétra dans la « Maison Shalom » une odeur de pain frais. Jane sortit de son sac deux miches et des légumes frais de son jardin.

J'eus fort honte de mon attitude impatiente lors de la première visite de son mari et encore bien plus, lorsque peu de temps après, nous avons profité de son aide pour la réparation du broyeur d'ordures. Il s'en tira avec une adresse surprenante et nous apprit qu'il était professeur de mathématiques à l'université. Jane et Vuryl Klassen furent nos premiers aides et je me dis que seule Tante Corrie pouvait transformer un professeur d'université en homme à tout faire.

En entrant dans la chambre ensoleillée de Tante Corrie ce matin de printemps, je vis à l'éclat de son regard qu'elle se réjouissait du travail qui l'attendait. Elle avait ce jour-là rendez-vous avec son éditeur et devait rencontrer en soirée les membres du conseil d'administration d'une société anonyme.

Lorsque l'éditeur Bill Barbour arriva dans la matinée pour parler de plusieurs ouvrages à paraître, Tante Corrie le reçut dans le patio. Ils discutèrent de la date de publication de son nouveau livre *Each New Day* (Chaque Jour), un recueil de méditations quotidiennes. Après le départ de Bill, Tante Corrie débordait d'enthousiasme tout frais. Rien ne la rendait plus heureuse que la question des livres. De plus, elle savait désormais que ce livre paraîtrait avant Noël de cette année 1977.

Notre aide ménagère Elisabeth prépara un dîner simple et à 18 heures, les membres du conseil d'administration de Corrie commencèrent à arriver. Il

Il y avait des pasteurs, des hommes d'affaires, un homme de loi, tous des hommes très capables et des professionnels, désireux de faire tout leur possible pour permettre à Tante Corrie d'atteindre ses buts. Quelques-uns de ces messieurs étaient des amis de longue date dont elle avait fait la connaissance lors de ses premiers voyages. Elle était entrée en contact avec les autres à une époque plus récente, au moment de la création dudit conseil.

Nous nous sommes réunis autour de la table ovale de la salle à manger et avons discuté deux heures et demie durant et après le souper. Tante Corrie présenta un rapport des activités de la « Maison Shalom » jusqu'à ce jour, mais elle se montra tout particulièrement enthousiaste en parlant de son désir grandissant de venir en aide aux prisonniers. Sous peu, on commenterait les préparatifs d'un film d'une demi-heure intitulé « *One Way Door* » (Porte à sens unique) que l'organisme qui produisait les films pour l'Association Billy Graham tournerait spécialement à cet effet. Une fois de plus, je ne pus m'empêcher de penser aux barreaux à l'extérieur de la fenêtre de sa chambre.

La réunion prit fin à 21 heures 30, et Corrie était très fatiguée. Je tenais à ce qu'elle aille immédiatement au lit, mais Tante Corrie ne voulut pas m'écouter.

« Allons bavarder dans le patio, dit-elle, et pensons à quelques projets. » Tandis qu'elle me précédait dans le couloir qui conduisait au salon, je remarquai que ses épaules légèrement voûtées, telles que je les voyais de derrière, montraient bien ses quatre-vingt-cinq ans, ce qui la rendait très vulnérable, mais je ne pus que m'étonner de son énergie.

En passant près de la table à café, je frôlai un petit vase en porcelaine où se trouvait un bouquet de marguerites blanches et jaunes. Déséquilibré, il alla s'écraser

ser sur le sol. J'en fus bouleversée d'autant plus que c'était un cadeau tout récent.

« Mon enfant, dit Corrie en m'observant essayer l'eau, ne vous en faites pas pour lui, il n'a pas la vie éternelle. »

Un instant plus tard, nous étions assises sur les chaises du patio, près de la mangeoire de l'oiseau-mouche et des plants de vigne.

« Savez-vous ce que nous devrions faire ? demanda Tante Corrie. Nous devrions organiser des réunions de prière toutes spéciales pour les prisonniers et demander au Seigneur de nous montrer comment leur venir en aide. »

C'était son dernier projet. Je savais que depuis peu de temps le sort des prisonniers faisait l'objet de ses préoccupations.

« Où auront-elles lieu, Tante Corrie ? Si c'est ici, dans votre maison, j'imagine que nous serons envahies de gens qui voudront faire votre connaissance. — Qu'en dites-vous, si nous demandions à nos voisins Grady et Maurine l'autorisation de les organiser chez eux ? »

Tante Corrie était de nouveau très affairée pour intéresser à son projet toute personne susceptible de nous aider.

Les voisins furent consultés et donnèrent aussitôt leur accord. Le lundi suivant, à 19 heures 30 eut lieu notre première réunion de prière hebdomadaire en faveur des prisonniers. Grady présida la réunion et Maurine se montra une parfaite hôtesse.

Lorsque Tante Corrie avait à cœur un besoin particulier et qu'elle commençait à prier à ce propos, il n'était pas rare qu'elle ait ensuite l'occasion de s'engager de façon très personnelle dans une action ayant trait à sa requête. Je ne fus donc pas surprise de ce que peu de temps après cette première démarche,

l'aumônier de la prison d'Etat de San Quentin lui adresse une invitation à venir parler aux détenus, invitation qu'elle accepta avec empressement.

Lorsque sept mois plus tard arriva le jour prévu pour la visite dans cette prison, je remarquai, non sans intérêt, que le travail sur le film de Tante Corrie *One Way Door* (Porte à sens unique) pour les prisonniers était arrivé à son terme. Le déplacement jusqu'à San Quentin me causait quelques inquiétudes car, ces derniers mois, Tante Corrie avait à maintes reprises évoqué une étrange sensation dans sa poitrine. « Je peux sentir mon cœur, avait-elle déclaré. Il ne me fait pas souffrir, mais je peux le sentir. » Elle ne me paraissait pas avoir très bon teint, et il lui arrivait d'être essoufflée.

Elle était fatiguée, cela se voyait. Pendant le vol, elle me parla de ses années de prison et me déclara que, depuis son arrestation, il lui était très pénible d'entendre les grilles de sécurité se refermer derrière elle.

« Je n'oublierai jamais que j'ai moi-même été prisonnière, dit-elle. Nous n'avions jamais le droit de prendre une décision et après ma libération et mon retour en Hollande, il me fut au début très difficile de prendre la moindre décision, par exemple je ne savais pas quel train prendre pour aller ici ou là. »

Nous avons passé la nuit précédant la visite dans la ville de San Francisco et, le lendemain matin, au cours de notre culte matinal, nous avons demandé au Seigneur d'accorder à Tante Corrie la force et la santé nécessaires pour la mission qui l'attendait.

Notre chauffeur vint nous chercher. A la sortie de San Francisco, nous avons traversé le Golden Gate Bridge. Ce fut quelque chose de spectaculaire. Au bout de quelques kilomètres, en contraste frappant avec le paysage gracieux que nous avons laissé derrière

nous, les puissantes murailles de la prison se dressaient face à nous. Nous avons bientôt rejoint la queue des épouses, des enfants, des amis et des parents qui attendaient de passer par le contrôle de sécurité avant de pouvoir pénétrer dans la prison de San Quentin. Nous avons tous reçu un tampon sur la main droite, et Tante Corrie essaya de parler au plus grand nombre possible d'épouses et de parents dont le visage trahissait la fatigue.

« Ils ont à porter le poids d'une telle tristesse ! Comme le Seigneur les aime ! Comme ils ont besoin de lui ! »

L'aumônier protestant vint à la rencontre de Tante Corrie pour l'introduire dans l'établissement. Lorsqu'une très lourde porte se fut refermée derrière nous, il nous fit traverser une cour carrée en direction d'un petit édifice coquet, la chapelle protestante. Un grand nombre d'hommes y étaient réunis, des Blancs, des Noirs, des Latins, des Indiens d'Amérique, des Orientaux de tous âges, quelques-uns d'entre eux étaient propres et bien peignés, d'autres étaient sales avec de longs cheveux et une longue barbe. Certains d'entre eux jetèrent un coup d'œil curieux, voire condescendant, par la porte de la chapelle en direction de leur visiteuse très âgée. Avant d'y entrer, l'aumônier nous donna quelques consignes à observer tout le temps que nous passerions dans l'enceinte de la prison : « Ne vous éloignez pas du groupe. Beaucoup de ces hommes sont dangereux. S'ils sont dans cette prison San Quentin, ce n'est pas pour avoir bavardé pendant l'école du dimanche. Un jour, j'ai été retenu un instant dans la chapelle, un couteau sur la gorge. »

Nous avons pris place sur les bancs à côté des détenus et les plus amicaux se présentèrent eux-mêmes. Beaucoup d'entre eux étaient devenus chrétiens après leur condamnation. L'homme qui était à

ma gauche était très gentil et m'aida à m'y retrouver dans le recueil de cantiques. J'appris plus tard qu'il était coupable de neuf meurtres. Certains d'entre eux étaient ici depuis plus de vingt ans. Lorsque Tante Corrie se leva pour prendre parole, je pus presque entendre les pensées secrètes de tous ces hommes qui nous entouraient : « Cette dame âgée, que veut-elle bien dire à des hommes comme nous ? »

Elle s'avança lentement sur le devant, sa robe rouge préférée formant un contraste frappant avec la grisaille de l'atmosphère dans cette prison. En arrivant sur l'estrade, Tante Corrie adressa un sourire à l'assistance et dit : « Mes amis, je sais ce qu'on ressent lorsqu'on se trouve derrière une porte qui ne s'ouvre que de l'extérieur ... » et elle continua en parlant de ses expériences en prison. L'atmosphère qui régnait dans la chapelle se faisait moins tendue. Les hommes écoutaient car elle avait touché leur point le plus sensible.

Lorsqu'elle eut achevé son allocution, ils se mirent en file pour venir lui parler. Beaucoup d'entre eux lui exprimèrent leur affection. Un détenu lui fit don d'un timbre au dos duquel il était écrit « je vous aime ».

La longue journée passée à San Quentin me parut une semaine, tant j'étais inquiète au sujet de l'état de son cœur. Tard dans l'après-midi, nous avons regagné la « Maison Shalom », et ce fut avec un soupir intérieur de soulagement que j'ouvris ce soir-là la porte du garage. Il est bien certain qu'il ne lui sera pas possible d'entreprendre beaucoup de voyages de cette sorte, me dis-je.

Après cette visite à la prison, il fallut à Tante Corrie quelques jours pour retrouver sa vigueur habituelle et quelque temps après, elle alla consulter un cardiologue. Après avoir procédé à un certain nombre d'exams, il diagnostiqua une faiblesse du cœur qui battait trop lentement. Il lui suggéra de réfléchir à l'implan-

tation d'un stimulateur. C'était, dit-il, une intervention bénigne qui consistait à placer une petite boîte métallique sous la peau, juste au-dessous de la clavicule droite. Ce stimulateur contribuait à régulariser les battements du cœur.

Cette opération paraissait une solution très simple. J'espérais bien que Tante Corrie accepterait cette idée. Je ne souhaitais pas la voir partir pour la patrie céleste.

Tante Corrie me demanda d'organiser une réunion des membres de son conseil d'administration et d'autres amis à la « Maison Shalom » afin qu'ils puissent prier avec elle. Tous sont venus un samedi après-midi d'octobre, un peu plus d'une semaine après notre visite à la prison, et s'assirent autour d'elle tandis qu'elle se reposait sur l'un des fauteuils inclinables du salon.

« Mes amis, leur dit-elle, il semble que je doive prendre une décision. Mon cœur bat de moins en moins vite, le nombre des pulsations tombe parfois à vingt à la minute. Il ne peut guère battre moins vite ou alors ce sera la mort. Le médecin affirme qu'un stimulateur me sera d'une grande aide et qu'il permettra à mon cœur de trouver un rythme régulier. Le choix est donc celui-ci : aller au ciel ou accepter un stimulateur. Le mieux pour moi serait de partir au ciel, mais j'y serai pendant l'éternité tandis qu'ici, je peux encore participer à l'édification du royaume de Dieu au travers de livres et de films. Priez pour moi afin que je sache quoi faire. »

Ses amis prièrent un peu d'huile et l'en oignirent, puis prièrent. Après cela, eux comme moi, nous avons eu la certitude que Dieu allait lui donner encore un peu de temps ici-bas pour achever l'œuvre commencée. Elle accepta cette solution comme étant la volonté de Dieu et nous avons pris toutes les dispositions né-

cessaires à son entrée à l'hôpital le plus rapidement possible.

En compagnie d'une amie, je me trouvai le lendemain de l'admission de Tante Corrie dans la salle d'attente. Enfin, le chirurgien sortit de la salle d'opération pour nous dire que le stimulateur était en place et que Tante Corrie passerait quelques heures dans le service des soins intensifs. Il me donna l'autorisation d'aller la rejoindre. Tante Corrie me déclara qu'elle avait trouvé l'intervention très éprouvante.

« Pam, c'était si difficile et si douloureux. Je n'ai pas eu d'anesthésie générale et il m'a fallu rester absolument immobile pendant deux heures sur cette table d'opération. A quatre reprises, j'ai pensé ne plus pouvoir tenir. Mais alors j'ai vu une main percée d'un clou et j'ai remercié le Seigneur Jésus d'avoir enduré de bien plus grandes souffrances pour mes péchés. Alors je me suis sentie envahie de reconnaissance et de calme. »

Quelques jours plus tard, je ramenai Tante Corrie chez elle, à la « Maison Shalom », et elle écrivit une lettre à ses amis : « Je me sens assez faible, mais je suis heureuse d'avoir un cœur qui bat régulièrement, à soixante-douze pulsations à la minute. Par téléphone, le médecin peut surveiller mon pouls. Quelle merveille de la technique ! A des intervalles réguliers de plusieurs semaines, mes bras sont reliés à un petit appareil branché sur le téléphone. De cette façon, les battements de mon cœur sont enregistrés à distance. La Bible dit au Psaume 139 : « Tu pénètres de loin ma pensée. » Ceci est important. Vous et moi, nous nous trouvons dans le service divin des soins intensifs, jour et nuit. Quelle assurance de le savoir ! »

Dans les semaines qui suivirent l'opération, Tante Corrie put mener à bien son travail grâce à un regain de forces. Il y avait sept mois que nous habitons la

« Maison Shalom ». Le fait que le Seigneur n'ait pas permis ce dernier événement au cours de la période de ses grands voyages me fut une preuve supplémentaire de la tendre sollicitude de Dieu. Il avait fait en sorte qu'elle subisse cette intervention à une époque où elle pouvait se reposer à volonté.

Comme j'appréciais les quelques soirées relativement tranquilles que nous avons passées ensemble dans sa maison ! Après la pose du stimulateur, ces soirées furent plus nombreuses que de coutume et nous en avons joui. Nous marquions si possible un temps d'arrêt complet dans les activités quotidiennes et nous nous asseyions ensemble sur le canapé blanc semi-circulaire avec nos travaux d'aiguille. Tante Corrie avait récemment terminé plusieurs broderies au point de croix, un chemin de table pour la table à café et plusieurs coussins. J'avais, moi aussi, achevé plusieurs petites choses.

Souvent, l'une de nous faisait une lecture tandis que l'autre brodait puis nous changions. J'avais apprécié plus particulièrement une biographie de feu la reine Wilhelmine des Pays-Bas. C'était une chrétienne, une reine intelligente et aimée de son peuple, et Tante Corrie l'avait connue de façon personnelle. Elle me raconta ses visites au palais royal où les deux dames avaient ensemble des discussions animées. Elle me décrit surtout une scène particulière qui s'était produite au cours d'un dîner au palais.

Une fois le repas servi, un valet de pied se tint derrière chacune d'elles. La princesse Wilhelmine, comme d'ailleurs son hôte, avait une forte personnalité et j'aurais bien voulu savoir ce qui avait provoqué cette réponse de Tante Corrie : « Votre Altesse, je ne suis pas du tout d'accord avec vous ! » et tout en disant cela, elle avait posé d'une main ferme sa serviette sur

la table comme pour souligner davantage ses convictions.

Aussitôt, le valet de pied s'inclina et enleva son assiette à demi pleine. Tante Corrie ne savait pas que dans le protocole, ce geste était un ordre à l'adresse du valet de pied qui se devait d'enlever aussitôt l'assiette. Comme elle rit en me racontant l'histoire ! Je ris aussi et me rappelai par la même occasion que c'était en raison d'une promesse de loyauté faite à cette reine que Tante Corrie ne voulait pas renoncer à sa nationalité hollandaise.

Un après-midi, au cours de ces semaines de repos après l'intervention chirurgicale, Tante Corrie entra dans le bureau avec, sur le visage, un air triomphant et un livre à la main.

« Un enfant est né, m'annonça-t-elle, réjouissons-nous ! »

Le courrier lui avait apporté le premier exemplaire de son tout dernier ouvrage *Each New Day* (Chaque jour). Elle, Elisabeth et moi avons interrompu notre travail. J'allai chez le boulanger le plus proche tandis qu'Elisabeth préparait le café, puis nous nous sommes réunies autour de la table ovale pour célébrer l'événement avec une tasse de café et des gâteaux à la crème. Tante Corrie avait une telle joie de vivre qu'elle était capable en un temps record d'organiser des réjouissances, et cette occasion en valait bien la peine. C'était un événement capital, la sortie du premier livre écrit à la « Maison Shalom ».

Elle continuait à chercher des moyens d'augmenter ses connaissances afin d'être plus efficace au service du Seigneur. Pour améliorer son style, elle étudiait de nombreux ouvrages, surtout des biographies et des autobiographies. L'un d'eux était le récit de ce qu'avaient vécu de nombreuses personnes disant avoir connu la gloire de Dieu.

Nous discutons de ce livre alors qu'elle était au lit, un soir glacial de janvier 1978.

« Mon enfant, dit Tante Corrie, l'éclat de ses yeux bleus âgés reflétant la vivacité de son esprit jeune, ces gens dont il est ici question ont entrevu la gloire de Dieu. J'aimerais tant faire la même expérience, moi aussi. Je vais la lui demander. »

Et joignant aussitôt les mains, elle se mit à prier : « Père, pourrais-tu me laisser entrevoir un peu de ta gloire ? Pourrais-tu nous attirer tout près de ton cœur afin que nous puissions pour ainsi dire considérer la réalité de plus en plus de ton point de vue ? »

Lorsque j'éteignis la lumière et regagnai ma chambre, j'étais sûre d'au moins une chose : Dieu exauçait les prières de Tante Corrie de façon extraordinaire. Je savais qu'elle verrait Sa gloire. Cela voulait-il dire qu'elle irait bientôt au ciel ? J'étais certaine qu'à ses yeux, ce serait pour elle la meilleure situation, mais j'espérais que ce serait pour plus tard. Je l'aimais beaucoup et n'étais pas disposée à la perdre. De plus, les cinq livres et les cinq films commencés n'étaient pas terminés.

Une fois dans ma chambre, je me plongeai dans un livre. Il était environ 23 heures 30 lorsque j'entendis les pas de Tante Corrie dans le corridor sombre. Ceci me surprit. En temps normal, elle dormait à cette heure-là. J'aperçus dans l'embrasure de ma porte son visage radieux.

« Vous ne dormez pas ? Le Seigneur m'a parlé et je voudrais vous raconter quelque chose. » Elle entra et s'assit sur mon lit.

« J'ai demandé au Seigneur si j'allais bientôt mourir. — Non, pas encore, fut Sa réponse.

— Est-ce que je pourrais encore te voir pendant cette période ? J'aimerais tellement connaître une plus grande joie afin que dans les films, les gens lisent dans

mon regard la joie en ton honneur.

— Oui, tu me verras.

— Et Pam aussi ?

— Oui, mais plus tard.

— Reviendras-tu bientôt ?

— Oui, mais tu iras d'abord au ciel. Et peu de temps après, je reviendrai ».

Ma joie égalait presque la sienne. Le Seigneur semblait nous montrer qu'elle serait pendant un certain temps en mesure d'exercer un ministère actif. Quelle erreur de ma part ! En réalité, le Seigneur parlait d'une toute autre sorte de ministère, d'un ministère auquel je n'aurais jamais pensé.

Si j'avais su, je me serais montrée plus tolérante, mais voilà, je ne savais pas. Si la vie à la « Maison Shalom » avait un côté passionnant et en valait la peine, elle était aussi très fatigante et causait de l'irritation.

La semaine suivante, le jour de congé d'Elisabeth, alors que la journée était particulièrement chargée, des visiteurs inattendus me prirent deux heures du temps précieux que je m'étais réservé pour taper à la machine l'un de ses nouveaux manuscrits. De plus, une pile de lettres attendaient une réponse ; il fallait faire le repas, et je n'avais pas même trouvé un instant pour écrire à ma famille. Ce genre de vie était trop absorbant, et je le dis tout net à Tante Corrie.

Elle tenta de me donner un conseil : « Pam, vivez une vie abondante en Jésus-Christ. Il a des projets pour nos vies, non des problèmes.

« Avant de mourir en camp de concentration, ma sœur Betsie me dit un jour : Corrie, toute ta vie a été un temps de préparation pour le travail que tu accomplis ici en prison ... et pour celui que tu effectueras dans l'avenir.

« La vie du chrétien est une formation qui le prépare

à un service supérieur. Lorsque l'entraînement est difficile, l'athlète ne se plaint pas. Il pense au jeu, à la course, dit-elle en ouvrant sa bible. Considérez ce qu'écrit Paul : J'estime que les souffrances du temps présent ne sauraient être comparées à la gloire à venir qui sera révélée pour nous (Romains 8:18).

« Lorsque je considère ma vie passée, ajouta Tante Corrie, je peux voir Dieu à l'œuvre sur un dessin divin, dans la manière dont Il conduit Ses enfants. Puisez en lui la force qu'Il est prêt à vous accorder en cette période difficile. Un jour, vous aussi verrez Son dessin. »

Je savais que son conseil était judicieux. Sa vie en était la preuve, mais ceci ne me donnait pas de réponse immédiate. Je me découvris un esprit partagé : d'un côté, j'étais ravie du privilège qui était le mien de l'assister, mais de l'autre, j'étais accablée par les exigences de mon engagement à ses côtés. Est-ce qu'un jour je connaîtrai une paix durable dans mon rôle de servante ? Le moment approchait où j'aurais besoin de toutes mes forces.

6

Un temps pour se hâter

À la fin février 1978, nous avons fêté le premier anniversaire de l'installation de Tante Corrie dans la « Maison Shalom », ce qui nous donna l'occasion de repasser tout ce qu'elle avait pu mener à bien : un film et deux livres avaient été terminés. Nous avons demandé au Seigneur de lui donner la force d'achever tout ce qu'elle s'était fixé comme objectif.

J'avais remarqué un changement chez Tante Corrie depuis que, le mois précédent, elle avait demandé au Seigneur de lui faire voir Sa gloire. Certes, elle reprenait la prière que je l'avais entendue prononcer des dizaines de fois : Père, hâte le grand jour où ton Fils reviendra sur les nuées du ciel, mais elle ne disait plus qu'elle assisterait à ce grand événement. Elle avait la conviction d'aller d'abord au ciel et ne verrait donc pas le retour de Jésus-Christ.

Elle paraissait redoubler d'ardeur au travail, comme si une horloge invisible indiquait une heure au-delà de laquelle il lui serait impossible de travailler. Nous parlions souvent du ciel, et elle me faisait part de son

ardent désir d'y vivre, mais elle ne faisait que de rares allusions à sa mort, ne donnait aucune instruction pour l'inhumation. « Enterrez-moi dans le jardin de derrière, ce corps n'est qu'une enveloppe. Après cela, je serai plus vivante que je ne l'ai jamais été. »

Les jours passaient et Tante Corrie s'acquittait de son travail de manière admirable. Je m'émerveillais souvent de voir un esprit si jeune habiter dans un corps aussi usé. La venue du printemps permit de consacrer davantage de temps à la réalisation de films. Le producteur du film tiré de son livre *Victoire à Ravensbrück*, Jim Collier, devint l'un de ses meilleurs amis. Il était persuadé que son plus grand talent était son imagination, le don qu'elle possédait de réaliser ses projets. Et puisqu'il avait le même don, et pas le moindre, ces deux êtres s'entendaient très bien. Ils passaient des heures dans le salon de la « Maison Shalom » ou dans le patio quand brillait le soleil, discutant du scénario des prochains films. J'appréciais ce producteur car je me rendais compte qu'il avait recours à tous les dons de sa nature sensible d'artiste pour interpréter les désirs de Tante Corrie et les traduire en films. Lui aussi travaillait énormément, comme pour mettre l'accent sur le fait qu'il y avait une grande tâche à réaliser en peu de temps.

Le deuxième court métrage devait être tourné avec des Indiens américains qui étaient chrétiens. Depuis quelque temps, Tante Corrie était entrée en contact avec ces derniers et était acquise à leur cause. L'année précédente, ils l'avaient accueillie avec de grands honneurs à leur cérémonie de Flagstaff en Arizona, l'avaient déclarée membre de leur tribu, lui avaient donné un nom hopi, une coiffure et un châle indiens. Tante Corrie décora de ces objets le mur de la chambre d'hôte dans la « Maison Shalom », auxquels vint s'ajouter une plaque en bois portant ces mots :

« Corrie ten Boom, prisonnière du Seigneur Jésus-Christ ». Cette plaque avait été confectionnée à son intention par les détenus de la prison de San Quentin. C'était ce genre d'honneurs qui la réjouissaient le plus. Elle avait reçu plusieurs distinctions très hautes, mais du point de vue humain, la plus importante était sans doute celle qui lui avait été remise par la reine des Pays-Bas et qui faisait d'elle un chevalier de l'ordre d'Orange-Nassau. Cette distinction et la médaille correspondante se trouvaient dans un tiroir, elle ne les montrait jamais et n'en parlait qu'en de rares occasions.

Après avoir reçu des honneurs des mains des Indiens, Tante Corrie se mit à intercéder plus régulièrement en faveur des tribus indiennes, demandant à Dieu de se servir d'elle pour leur venir en aide au sein des circonstances difficiles qu'elles vivaient. Maintenant se présentait l'occasion de filmer la cérémonie que les Indiens avaient organisée pour elle. Comme dans le cas des détenus, je remarquai que lorsqu'elle commençait à prier de façon toute spéciale pour les autres, Dieu lui donnait la possibilité de leur être utile.

Après que Jim Collier et Tante Corrie eurent travaillé pendant plusieurs semaines sur le scénario, nous avons pris la route pour nous rendre sur les lieux du tournage, en Arizona. Elle passa un grand nombre d'heures à apprendre par cœur son texte. Je constatai que cet exercice était extrêmement difficile pour elle, bien plus difficile que l'année précédente où elle avait participé à la réalisation d'un film pour les prisonniers. Je la savais inquiète car il lui faudrait réciter par cœur un long texte. Avec la même confiance qui caractérisait toujours ses prières, Tante Corrie leva les mains et dit : « Père, je te remercie de ce que je peux aller de l'avant avec ta force. Accorde-moi une onction particulière de ton Saint-Esprit afin que je puisse accomplir le

travail nécessaire. Aide-moi à me rappeler le texte, Seigneur. Permits que ce film serve la cause des Indiens américains et que de nombreux chrétiens prennent conscience de leurs besoins. Merci, alléluia ! Amen. »

À l'aéroport, un responsable de l'organisation d'Indiens chrétiens vint nous accueillir, puis nous conduisit à notre hôtel. Le tournage du film devait commencer le lendemain. Puisqu'elle ne voyageait plus beaucoup et qu'elle s'était bien reposée à la maison, Tante Corrie décida de ne pas prendre les deux jours habituels nécessaires à son adaptation et de s'atteler tout de suite à la tâche.

Le lendemain en cours d'après-midi, on nous conduisit au pied d'une montagne, loin du bruit, de la circulation et de la curiosité de la foule, un endroit tranquille qui ressemblait à Placentia. Le ciel était bleu, l'air frais et propre, le désert était verdoyant et plein de cactus en floraison. Afin d'atteindre le site choisi pour une discussion filmée entre Tante Corrie et Tom Claus, elle dut monter une pente raide à flanc de colline. Je savais que cet effort dépassait ses forces.

« Tante Corrie, veuillez, s'il vous plaît, monter très lentement. »

« Oui », fut la réponse et prenant le bras de deux membres de l'équipe, elle commença à grimper la pente. Je les suivis lentement tout en portant le scénario et une couverture indienne. Une forte brise soufflait et il faisait frais.

« Je pense que je dois me reposer un moment », dit Tante Corrie, essoufflée au bout de quelques mètres alors qu'elle était encore bien loin du site de tournage.

L'équipe eut vite fait de trouver une solution au problème. Elle la fit s'asseoir sur une chaise en bois, quatre hommes prirent chacun un pied de la chaise,

soulevèrent la chaise et la montèrent à l'endroit voulu.

Une fois l'équipe et les caméras en place, Tom Claus et Tante Corrie entamèrent leur discussion. Il fallut faire de multiples reprises. Les deux protagonistes recommençaient avec patience. Le vent se mit à souffler de plus en plus fort et ébouriffa les cheveux de Corrie. Ceux qui étaient responsables de la continuité du film avaient l'œil sur ce détail et pendant les coupures, je faisais les retouches nécessaires à sa coiffure. À plusieurs endroits, nous avons écrit le texte sur de grands morceaux de carton que nous tenions en l'air pour permettre à Tante Corrie de les lire. Le vent se faisait de plus en plus violent et de plus en plus froid. Entre les différentes scènes, nous enveloppions Tante Corrie dans la couverture indienne. De son nid à quelques mètres plus bas, un petit roitelet nous regarda d'un œil soupçonneux, mais continua hardiment à surveiller ses œufs.

Quand le tournage fut terminé, Tante Corrie descendit de la même façon qu'elle était montée et fut reconduite dans sa chambre d'hôtel où elle se mit à travailler sur le texte du lendemain. Cette journée serait encore plus fatigante que la première.

Elle coïncidait avec le quatre-vingt-sixième anniversaire de Tante Corrie. La standardiste de l'hôtel nous réveilla à 6 h 30, puis nous sommes parties rejoindre les Indiens en vue d'une journée complète de tournage. Ce devait être la reconstitution filmée de la cérémonie au cours de laquelle elle avait reçu un nom indien. Le site choisi à cet effet se trouvait près d'une petite vallée d'un vert luxuriant, tranquille, avec des montagnes comme arrière-plan. L'air y était pur et odorant. Les Indiens se montrèrent très amicaux et coopératifs. Ils avaient fait un feu de camp et préparé à l'ombre un lit pour que Tante Corrie puisse se reposer entre le tournage des différentes scènes. La re-

constitution de la cérémonie fut très émouvante ; elle eut lieu autour du feu de camp avec des Indiens vêtus de leurs insignes colorés de la royauté. Je pouvais voir la grande joie de Tante Corrie malgré toute sa fatigue. Je remarquai qu'elle allait s'allonger à l'ombre toutes les fois qu'elle le pouvait afin de reprendre un peu de forces pour les scènes suivantes. Dans ces circonstances, je fus d'autant plus étonnée qu'elle ait eu encore assez de vigueur pour inviter quelques personnes à venir passer quelques instants dans sa chambre pour la célébration de son anniversaire.

Après quatre jours de tournage, nous avons repris le chemin de l'aéroport. Tante Corrie était assise dans le fauteuil roulant le plus bruyant que j'aie jamais vu et nous avons ri tout le long du trajet qui devait nous mener à la porte 12, mais, en ce qui me concernait, je ris de soulagement car une nouvelle mission s'était bien terminée.

Si j'avais espéré jouir de quelques jours de repos à la « Maison Shalom », je m'étais fait des illusions. Dès notre retour, la routine incessante continua sans répit. Le téléphone sonnait, des visiteurs arrivaient, les lettres s'accumulaient et la tension grandissait dans mon for intérieur. Tante Corrie était très lasse et dut rester plusieurs jours au lit. Je menais un combat intérieur : d'un côté, j'étais prête à assumer mon rôle de servante, mais de l'autre côté, je trouvais très injuste que tous ces gens occupent tant de son temps, et par conséquent, m'en prennent à moi aussi.

Trois mois s'étaient écoulés depuis ma dernière discussion avec Tante Corrie où je lui avais déclaré être accablée par le travail, ne pas être à ma place dans cette fonction de servante, et voilà que je me retrouvais aux prises avec le même problème. L'heure était venue où il me fallait le résoudre, une fois pour toutes, je le savais. Mais qu'est-ce qui pouvait bien provoquer en

moi ce sentiment de mécontentement ? Je me le demandais. J'aimais Tante Corrie, je croyais en son message, je savais qu'elle était un don au monde de son époque et j'avais de plein gré choisi de rester à ses côtés. Pourquoi donc est-ce que je me rebiffais ainsi ? Je sentais qu'il ne m'était plus possible de parler de ce problème à Tante Corrie. Elle était très fatiguée et parce qu'elle avait un esprit clairvoyant, elle était convaincue de l'importance vitale de son message en sorte qu'elle montrait parfois un peu d'impatience. Pour elle, la réponse était évidente. Ce message était un feu dévorant, et il fallait qu'il le soit, sans quoi elle n'aurait jamais pu effectuer autant de travail.

La paix faisait si cruellement défaut à mon cœur que je commençai à me demander sérieusement s'il était juste que je reste auprès d'elle, et à croire que l'heure était bel et bien venue de choisir une fois pour toutes entre partir et rester.

Sachant que j'avais besoin d'un temps de solitude, je demandai à Tante Corrie un jour de congé. Je la laissai aux bons soins d'Elisabeth et me dirigeai vers l'océan Pacifique. Sur cette côte, je découvris un endroit tranquille sur une falaise et dépliai la chaise longue que j'avais apportée. C'était une chaude journée de printemps, le ciel et la mer étaient d'un bleu profond et des fleurs et buissons semi-tropicaux mettaient de la couleur un peu partout.

« Père, me mis-je à prier, il me faut absolument résoudre mon problème et découvrir les dimensions réelles du rôle que tu m'as confié. Je sais que tu ne commets aucune erreur et pourtant, j'ai l'impression de ne pas être à ma place. S'il te plaît, parle-moi à ce propos. Et si, à la fin de la journée, je n'ai pas reçu de réponse claire de ta part, je supposerai avoir eu tort de croire que tu m'avais destinée à un tel engagement et que tu as trouvé une personne qui remplira bien

mieux que moi ce rôle auprès de Tante Corrie. »

J'observai l'océan et respirai l'odeur salée de la brise un instant puis j'entendis Dieu me parler intérieurement pour me dire à peu près ceci :

« J'aimerais que tu te rappelles quelques faits qui ont marqué l'année passée avec Tante Corrie dans la « Maison Shalom ». Place-les dans le cadre d'une journée typique vécue à ses côtés et considère cette journée dans une perspective céleste, pour ainsi dire. »

Je m'appuyai à nouveau sur le dos de la chaise longue, fermai les yeux et repassai dans mon esprit l'année dernière. Des souvenirs s'accumulaient dans ma tête et je me pris à revivre, pour ainsi dire, une journée de notre vie quotidienne, non pas une journée au sens littéral du terme, parce que les exemples qui se présentaient ne pouvaient pas se produire dans un intervalle de vingt-quatre heures, mais une journée moyenne en ce qui concerne l'intensité du travail.

Je me vis entrer dans la chambre de Tante Corrie avec le thé du matin et ce jour-là, elle était tranquille et sérieuse : « J'ai fait un rêve la nuit dernière, dit-elle. Je me suis vue en train de parler à des prisonniers et je n'avais rien à leur dire. Ils sont tous partis. Alors j'ai prié : Seigneur, telle est ma situation sans toi. Mais avec toi, j'ai un message à transmettre et alors, je pourrai terminer les livres et les films. »

Nous prîons également avant d'entreprendre toute autre activité. « Seigneur, garde-moi tout près de ton cœur, disait-elle dans sa prière quotidienne, afin que je puisse toujours plus considérer la réalité de ton point de vue, pour ainsi dire. »

En esprit, je suivis Tante Corrie dans le couloir qui conduisait de sa chambre au salon. Ses épaules se courbaient de plus en plus. Elle faisait sa promenade habituelle au jardin avant de se mettre au travail, veillant à ce que les oiseaux aient assez de graines et

l'oiseau-mouche assez de nectar. Je me rappelai la joie qui avait été la sienne le jour où elle avait découvert un tout petit fruit, le premier, sur l'oranger.

Puis elle s'assit à son bureau pour travailler, se plonger dans l'un des manuscrits en cours de rédaction. Je savais qu'elle ne pourrait pas s'y consacrer longtemps car nous allions bientôt être envahies par un groupe de trente-deux adolescents d'une Église locale. Lorsqu'ils arrivèrent, je me précipitai à la cuisine pour aller y chercher des boissons et des biscuits pendant qu'ils s'installaient au salon. Tante Corrie prit place dans le fauteuil inclinable vert, les garçons et les filles sur le canapé blanc et par terre tout en la regardant avec expectative. Et quel flot de questions à son adresse !

« Quel est le secret du brisement ?

— Perdez votre vie pour l'amour de Jésus. Vous aurez l'impression de la perdre, mais vous la retrouverez.

— Qu'a voulu dire David au Psaume 51 lorsqu'il s'est écrié : Ne me retire pas ton Esprit Saint ? Est-ce possible ?

— Nous vivons cet aspect de la Pentecôte. Depuis le Nouveau Testament, nous en savons beaucoup plus sur le Saint-Esprit que David. Étudiez bien tout ce qui est écrit à ce sujet dans le Nouveau Testament. Il n'abolit pas le Psaume 51, mais l'accomplit. Certaines vérités bibliques paraissent contradictoires, mais elles ne le sont pourtant pas. Nous ne pouvons pas les comprendre avec notre entendement logique. Comparez l'Écriture avec l'Écriture et demandez au Saint-Esprit de vous éclairer.

— Suis-je vraiment, réellement, le gardien de mon frère ?

— Bien sûr, et vous le savez très bien. Parlez-en au Seigneur. »

A sa manière, elle coupa court à la visite, car elle

commençait à la fatiguer. A cet effet, elle dit au bout d'une heure et demie « Nous allons prier », puis se mit tout de suite en prière, après quoi, elle prit congé de ses visiteurs.

J'avais accompagné les adolescents jusqu'à la porte d'entrée, avais donné quelques coups de fil et ensuite, Tante Corrie, Elisabeth et moi, nous nous étions assises pour dîner. J'avais ensuite suggéré à Tante Corrie d'aller se reposer. « Je vais débrancher le téléphone pendant trente minutes.

— Non, mon enfant, nous devons être disponibles. Il se pourrait qu'une personne en difficulté nous appelle. »

Trente minutes plus tard, elle était sortie de sa chambre, un flacon de nitroglycérine à la main, une preuve que son cœur lui causait des difficultés.

« J'ai une horrible sensation, juste ici, dit-elle, en mettant la main sur le côté gauche de la poitrine. C'est ce qu'on doit éprouver quand on meurt. »

Elle s'était remise à travailler sur son manuscrit, mais fut interrompue par un coup de fil. C'était un évangéliste asiatique bien connu là-bas, qui l'appela pour lui demander s'il pouvait venir la voir. Elle était ravie d'avoir de ses nouvelles car elle avait travaillé avec lui par le passé et avait été grandement bénie à son contact.

« Quelle joie de vous revoir, dit-elle rayonnante, à son arrivée. Mais qu'est-ce qui vous amène aux Etats-Unis ? »

Son hôte lui expliqua que son Eglise avait organisé une collecte pour lui permettre de se rendre en Californie afin d'y subir une série d'exams médicaux parce qu'il avait des problèmes de santé. Il avait passé la semaine précédente à Los Angeles, et on avait découvert une tumeur au cerveau.

« Tante Corrie, pourriez-vous demander au Seigneur de me guérir ? »

C'est ce qu'elle fit à sa manière simple et positive. (A ce moment, je sortis de ma transposition à l'année dernière qui me permit de revivre une journée typique auprès de Tante Corrie, et je me rappelai que quelques jours après sa visite, l'évangéliste en question était revenu et que, sur le seuil de la porte, il avait triomphalement exhibé quelques radiographies récentes. La tumeur avait disparu. Tante Corrie avait alors remercié le Seigneur et considéra l'événement en toute humilité et demanda à l'évangéliste et à tous ceux qui avaient eu connaissance de ces faits de ne pas répandre la nouvelle. Elle ne voulait pas qu'on puisse lui attribuer un don spécial de guérison).

Après le dîner, lorsque ce visiteur était reparti de chez nous, j'avais dit à Tante Corrie : « Ne devriez-vous pas renoncer à vous rendre à la réunion de prière pour les détenus ? Vous êtes vraiment fatiguée.

— Je me sens nettement mieux à présent. Ça va bien. Nous irons à la réunion, mais nous partirons avant qu'il ne se fasse trop tard. »

J'ouvris les yeux et me retrouvai sur la falaise en train d'admirer l'océan. J'eus l'impression de me réveiller et de regarder la vie de Tante Corrie dans une perspective céleste. Je voyais un guerrier qui devait ralentir son allure, mais qui n'en savait encore rien. Son énergie l'abandonnait peu à peu. Dieu le savait, mais elle n'en avait pas réellement conscience. Je me rendis alors compte, comme jamais auparavant, de la sollicitude du Seigneur qui l'avait préparée à cette nouvelle situation en lui accordant une maison à partir de laquelle elle pouvait travailler pour lui ; je compris également que j'étais moi aussi l'objet de cette sollicitude. Il voulait faire de moi une personne qui verrait ce que signifie voir ses forces décliner, qui serait témoin de

la façon dont Il prend soin de Ses enfants en pareilles circonstances. J'eus l'impression de me trouver sur un terrain d'entraînement, et j'eus la certitude de ne plus être en mesure de la quitter. Le problème avait été résolu une fois pour toutes.

A mon retour à la « Maison Shalom », Tante Corrie s'intéressa comme de coutume à ma journée.

« Vous êtes montée en voiture, dit-elle, qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? »

Je lui décrivis la splendeur de l'océan, mais passai sous silence ma conversation avec le Seigneur.

Dans le courant de cette même semaine, Tante Corrie et moi sommes parties faire une promenade dans le voisinage et nous sommes dirigées vers un petit parc. De sa main droite, elle se tenait à mon coude gauche et nous marchions au pas toutes les deux. Chemin faisant, elle se mit à me parler des deux personnes qui m'avaient précédée. Elle les avait beaucoup aimées : Connie l'avait suivie partout dans le monde et Ellen avait vécu auprès d'elle neuf ans jusqu'à mon arrivée. Elle me raconta comment le Seigneur les avait toutes deux conduites au mariage.

« Mais nous, ajouta Tante Corrie, tandis que nous quittons le trottoir près de la demeure de Grady et de Maurine, nous serons ensemble jusqu'à la fin, ou plutôt, jusqu'au merveilleux commencement nouveau. »

Je savais qu'elle avait raison, mais comment en avait-elle connaissance ?

L'été suivit le printemps. Un autre film retenait notre attention et mobilisait toutes nos énergies : « Jésus est vainqueur, un portrait de Corrie ten Boom ». Le tournage eut lieu en différents endroits, comme l'exigeait le scénario. Il fallut filmer une scène dans un jardin de roses. Un grand et magnifique cimetière s'avéra être l'endroit idéal, car les roses étaient en pleine floraison ; nous étions en juin 1978.

« Comment peut-elle mener ce train ? » me demandai-je pour la centième fois, tout en observant Tante Corrie qui s'efforçait de mémoriser son texte et se préparait au tournage. Le jour fixé pour le tournage de la scène était extrêmement chaud et, ce qui était pire encore, il y avait du smog. Au bout de quelques heures de travail dans cette atmosphère, nous avons eu de la peine à respirer et les yeux nous piquaient. Nous avons découvert un banc au milieu d'un bosquet de roses ombragé ; ce devint un lieu de retraite où Tante Corrie put se reposer entre deux scènes. Le directeur, l'équipe, les assistants et la vedette avaient de plus en plus chaud. Il fallut faire de multiples reprises.

« Tournez ! » annonçait le directeur et une fois de plus, il fallut effacer une séquence qui avait paru parfaite, et ce à cause d'un bruit qui, d'après l'ingénieur du son, couvrait la voix de Tante Corrie. Ce jour-là, les techniciens du son eurent fort à faire avec les bruits de trains, d'avions, de longs cortèges funèbres, de camions, de jardiniers au travail. Puis, il y avait l'intrusion de curieux. A un moment cependant, des conditions parfaites semblaient réunies : pas un seul bruit. Tante Corrie semblait, après quelques instants de repos, avoir repris des forces et se tenait debout devant les caméras, prête à descendre une allée de rosiers en fleurs. Tous les membres de l'équipe et du personnel étaient hors de vue.

« Tournez ! » annonça le directeur, et je fis monter au Seigneur une prière pour que cette séquence fasse bien passer la substance même du message prévu. Il faisait une chaleur accablante, et l'air était lourd de ce smog. Tante Corrie, qui était vêtue d'une robe rose et se tenait debout au milieu d'une allée de roses rouges et roses, se mit à parler. C'est alors qu'un car franchit les grilles du cimetière à grand bruit, s'arrêta pour

permettre à un grand nombre de dames âgées toutes joyeuses de descendre. Visiblement, elles faisaient une excursion. Elles se montrèrent encore plus agitées lorsqu'elles eurent découvert qu'une personne qu'elles connaissaient bien était entourée d'une équipe cinématographique.

« Corrie ten Boom, s'écria une dame très décidée. Elle se précipita dans sa direction, le bras tendu. C'est merveilleux de vous rencontrer ici. Elle s'apprêtait à entrer en conversation, très animée, lorsqu'une quinte de toux lui coupa la parole. Oh, cet affreux smog, se plaignit-elle, je ne sais pas comment on peut vivre ici. — On n'y vit pas, reprit Tante Corrie en désignant le cimetière, ils sont tous morts ».

On pria ces dames de quitter le voisinage, et le tournage put recommencer. Une chose après une autre en interrompit le bon déroulement. La journée ressemblait plutôt à une course d'obstacles. J'étais une spectatrice assez inquiète, car je me rappelai qu'un de ces matins. Tante Corrie m'avait répété que son cœur lui causait des ennuis.

Malgré cela, elle avait eu l'énergie de porter attention à la dame du car ; bien plus, une fois la journée terminée, elle avait voulu dîner dans une crêperie située sur la route du retour à la maison.

Je poussai l'habituel soupir de soulagement lorsque nous avons enfin regagné la maison.

Elle a une fois de plus réussi à triompher d'une situation éprouvante, pensai-je avec reconnaissance. Mais je dois la protéger. Comment puis-je le faire de manière efficace ?

Le lendemain parut être une journée de grande confusion due à toutes sortes d'interruptions inutiles. J'avais remarqué qu'il en était souvent ainsi chaque fois qu'elle s'engageait plus particulièrement pour un livre ou un projet de film. Tante Corrie savait à quoi

s'en tenir, c'était une bataille spirituelle, et elle avait toujours conscience de cet état de guerre spirituelle.

« Prions, disait-elle alors tandis que je me tenais debout près du bureau. Le diable sait bien que son temps est court. Nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les puissances et les principautés. Le diable est là, plus puissant que moi, mais Jésus est bien plus puissant que lui, et avec lui, je vaincrai. » Et au nom de Jésus, elle pria pour repousser les attaques du malin.

Je souhaitai que bientôt le jour viendrait où j'aurais un plus grand discernement spirituel. En effet, il valait bien mieux prier pour éliminer l'origine des attaques spirituelles que tenter de protéger Tante Corrie contre leurs manifestations physiques.

Au cours de l'été 1978, Tante Corrie eut encore une fois la visite de son ami et éditeur Bill Barbour. A présent, elle habitait sa maison depuis dix-huit mois. Ils s'assirent tous deux dans le patio après avoir fait un tour dans le jardin, un jardin digne de ce nom, remarquai-je avec une satisfaction évidente. L'oranger préféré de Tante Corrie poussait et étalait ses petites branches, le bougainvillier couvrait les barreaux d'un manteau vert, les rosiers étaient en fleurs.

Bill apprit à Tante Corrie qu'il était prévu une version spéciale de son livre *This is Your Life* (Voici votre vie), avec elle en personne comme vedette, à la mi-juillet à Denver. Son éditeur et la société cinématographique *World Wide Pictures* en caressaient le projet pour lui rendre hommage. Je me demandai quelle serait sa réaction. C'était en effet une excellente idée, mais Denver était situé à une très haute altitude. Son cœur la supporterait-il ? Tante Corrie accepta cependant avec enthousiasme.

Nous avons fait un voyage dans les montagnes de Californie, à une altitude à peu égale à celle de Denver

pour voir quelle serait sa réaction physique. Il n'y eut aucune manifestation contraire. Nous avons donc acheté les billets d'avion à destination de Denver pour la mi-juillet. Grande était notre impatience.

Là-bas, Tante Corrie se reposait dans sa chambre d'hôtel pendant que des invités affluaient dans la ville de tous les coins du pays et d'Europe. Leur nom fut gardé secret jusqu'à la dernière minute. Cliff Barrows était responsable des festivités. Pour la circonstance, Tante Corrie portait une robe longue, vert pastel. Installée dans un canapé sur une estrade, elle reçut les salutations de nombreuses personnes dans la vie de qui elle avait joué un rôle important, passé ou présent, et qui, pour la plupart, avaient joué le leur dans sa vie à elle. De leur nombre étaient Pierre van Woerden, son neveu, venu de Suisse ; Hans Poley, l'un de ceux qui avaient travaillé avec elle dans la clandestinité pendant la guerre, en Hollande ; Truus Benes, l'un des membres du personnel de la maison de diaconesses qui avait accueilli Tante Corrie après son retour de Ravensbrück ; Joni Eareckson ; Lotte Reimeringer qui lui avait servi de secrétaire juste après la guerre ; Tom Claus avec sa coiffure d'Indien ; Ruth Graham et beaucoup d'autres.

Au cours de la soirée, Cliff Barrows se rapporta à une remarque que Tante Corrie avait faite lors d'une visite qu'elle lui avait rendue chez lui : « Lorsque des gens viennent me faire un compliment : Corrie, vous avez bien parlé, ou Corrie, vous avez été très courageuse, j'accepte chaque remarque comme si c'était une fleur. Et à la fin de la journée, je prends dans la main le bouquet des fleurs reçues tout au long de la journée et dis : Les voici, Seigneur, elles sont toutes à toi. »

A la fin des cérémonies d'hommage rendu à Tante Corrie à Denver, après une soirée pleine des souvenirs

émouvants d'une longue vie de 86 ans, un énorme bouquet de roses jaunes lui fut offert. Tandis que la foule, debout, l'applaudissait, elle leva le bouquet vers le Seigneur. Je savais qu'elle lui dit alors : Seigneur Jésus, elles sont toutes à toi. »

Elle regagna Placentia en assez bonne forme bien que l'altitude de Denver ait grandement éprouvé son vieux cœur fatigué. Le lendemain de son retour, il fallut recourir à la bombe à oxygène.

Lotte Reimeringer, son amie de longue date, nous accompagna à Placentia. Tante Corrie l'aimait beaucoup, c'était évident. Elle approchait de ses soixante-dix ans et semblait de constitution frêle. « Avez-vous remarqué les yeux magnifiques de Lotte ? » me dit un soir Tante Corrie. En venant avec nous, Lotte avait nourri l'espoir de passer des vacances, mais les semaines suivantes, de nombreux hôtes se présentèrent à la maison. A un moment donné, tous les lits furent occupés, et quelqu'un dut même dormir dans le bureau. Lotte aida à la préparation des repas et à n'importe quelle tâche qu'il fallait accomplir. Elle apporta une aide particulièrement efficace à Tante Corrie pour ses manuscrits. C'était un travail pour lequel elle était particulièrement douée pour l'avoir effectué toutes ces dernières années à la demande de Tante Corrie ; elle avait en plus l'avantage considérable de parler couramment le hollandais, l'anglais et l'allemand. Tante Corrie discuta avec Lotte de son tout récent projet, à savoir la rédaction d'une suite à *Each New Day* (Chaque jour), un second livre de méditations quotidiennes qui aurait pour titre *Voici le jour du Seigneur*. Tante Corrie demanda à Lotte si elle ne pourrait pas quitter la Hollande pour venir aux Etats-Unis l'aider durant quelques semaines à rédiger cet ouvrage. Lotte, bien que très prise par son travail de secrétaire dans les bureaux de sa paroisse en Hollande, accepta la

proposition. Elle travailla dur tout au long de ses « vacances » et aida Tante Corrie à réunir toutes les notes nécessaires au manuscrit.

Les pasteurs et les membres d'une Eglise toute proche nous donnèrent à Tante Corrie et à moi-même nombre de marques d'affection et de soutien au cours de ces années vécues à Placentia. Bien que n'étant pas membre d'une Eglise particulière, Tante Corrie se rendit dans cette assemblée avec Lotte et moi, le premier dimanche du mois d'août de cet été. Le pasteur qui l'avait remarquée dans l'auditoire, lui demanda d'adresser aux fidèles quelques paroles d'encouragement, ce qu'elle accepta avec joie. Elle s'avança lentement sur le devant, adressa aux auditeurs un court message et leur demanda de prier pour elle. Je priai ardemment en sa faveur car, pendant qu'elle était sur l'estrade, elle eut beaucoup de peine à trouver ses mots.

A la mi-août, Lotte reprit l'avion à destination des Pays-Bas. Il n'y avait plus d'hôtes dans la maison et pour la première fois depuis de nombreuses semaines, Tante Corrie et moi, nous nous sommes retrouvées à nouveau seules. Les jours suivants, j'eus fort à faire pour taper à la machine les quatre-vingt-dix-neuf pages terminées de son nouveau manuscrit. Une semaine après le départ de Lotte, nous nous sommes rendues à la réunion de prière pour les prisonniers chez Grady et Maurine. Ce fut une réunion particulièrement bénie.

Tante Corrie nous parla d'un pasteur bien-aimé qui était en poste à Haarlem lorsqu'elle était enfant. Elle devait avoir été toute petite à cette époque parce qu'elle se voyait encore grimper sur ses genoux chaque fois qu'il rendait visite à sa famille. Le jour où il lui avait annoncé son départ pour une autre ville, elle avait pleuré. Il l'avait consolée en lui disant : « Corrie,

lève les yeux. Les humains lèvent les yeux, les animaux regardent par terre. » Elle rappela à tous les participants qu'il nous fallait toujours lever les regards vers le Seigneur Jésus.

C'est ainsi que l'été 1978 avait été le témoin d'un grand rassemblement public à Denver dans le Colorado, d'une réunion ordinaire dans une paroisse de Yorba Linda en Californie et d'une modeste réunion de prière dans le foyer de nos voisins, puis les longues années du ministère public et varié de Corrie ten Boom touchèrent à leur fin.

« Si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt . . . »

Tante Corrie se plaignit de migraine pendant quelques jours, et la tempe gauche lui faisait particulièrement mal. Un après-midi, lorsque j'avais rapporté son plateau à la cuisine — car elle dut rester plusieurs jours au lit — je décidai d'en parler à Elisabeth.

« Ne pensez-vous pas que son emploi du temps trop chargé soit à l'origine de tous ces maux de tête ? lui demandai-je tandis qu'elle était occupée à ranger la cuisine.

— C'est possible, répondit-elle. Je ne connais personne de cet âge capable de faire un voyage aussi fatigant que celui du mois dernier et de se plonger ensuite dans un manuscrit, comme elle l'a fait ces dernières semaines. Espérons qu'elle pourra dormir cet après-midi. »

Notre vœu fut exaucé. Fait inhabituel, Tante Corrie passa la plus grande partie du reste de la journée à dormir, ne se réveillant que dans la soirée. Nous avons

eu un moment de conversation et de prière ensemble au cours duquel elle dit au Seigneur : « Père, que ta protection repose sur nous et notre maison pendant cette nuit et garde-nous tout près de ton cœur afin que nos rêves mêmes soient paisibles. »

Elle souffrait toujours de la tête et se prépara à aller au lit de bonne heure. Je lui dis que j'allais en faire autant et nous nous sommes souhaité une bonne nuit. Une fois achevés les quelques travaux qu'il me restait à faire, je regagnai ma chambre, étonnée de ce que Tante Corrie ait déjà éteint sa lumière. Je n'entendis rien pendant la nuit.

En me levant le lendemain matin, je constatai en traversant le couloir qui conduisait de ma chambre à la sienne que tout était encore sombre. Elle n'avait pas tiré les lourds rideaux de la fenêtre donnant à l'est ; j'en déduis qu'elle n'avait pas assisté au lever du soleil comme à l'ordinaire. Tout était calme.

J'allai lire ma bible dans le salon. Ma lecture du jour se trouvait dans Jean 13 où il est question du Seigneur de gloire « sachant que le Père avait remis toutes choses entre Ses mains, qu'Il était venu de Dieu et qu'Il s'en allait à Dieu, se leva de table, ôta Ses vêtements et prit un linge, dont Il se ceignit. Ensuite Il versa de l'eau dans un bassin, et Il se mit à laver les pieds des disciples ». Pierre, ne comprenant pas ce qu'il faisait, se mit à protester. Ce Pierre m'était sympathique : le rôle d'un serviteur est bien difficile à comprendre. J'avais encore beaucoup à apprendre. Je me rappelai qu'il m'avait fallu, à maintes reprises au cours des deux dernières années vécues aux côtés de Tante Corrie, renoncer à mes propres désirs et être prête à exécuter les désirs d'une autre personne, une forte personnalité. J'avais fini par connaître une plus grande paix intérieure que jamais auparavant. J'avais appris qu'en priant pour recevoir la force du Saint-Esprit, seule ca-

vable de m'aider à remplir mon rôle de servante, je recevais de lui la force, l'amour, la patience, la joie, la paix, tout ce dont j'avais besoin à un moment précis.

Je me souvins avoir peu de temps auparavant prié ainsi : « Seigneur, agis dans ma vie et fais de moi une femme plus spirituelle. »

Je me demande si j'aurais prononcé cette prière en sachant quelle allait être la réponse de Dieu. Il était sur le point de m'enseigner la plus grande leçon de service dont j'aie jamais eu connaissance.

Tout était calme dans la maison, la chambre de Tante Corrie toujours sombre. J'étais heureuse de savoir qu'elle avait dormi plus longtemps que de coutume et je poursuivis ma lecture.

« Après qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut pris ses vêtements, il se remit à table, et leur dit : Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez Maître et Seigneur ; et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné un exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait » (Jean 13:12-15).

Remarquant que les aiguilles de la petite horloge n'étaient pas loin de marquer 8 h, je me dis qu'il était grand temps de préparer le thé et de réveiller Tante Corrie.

Sa chambre était toujours plongée dans l'obscurité ; j'y entrai donc sur la pointe des pieds, plaçai avec précaution le plateau sur la table et allai tirer les rideaux, le dos tourné au lit.

La lumière du soleil inonda la pièce et je m'écriai : « Bonjour, Tante Corrie », trouvant étrange que pendant les quelques secondes qu'il m'avait fallu pour ouvrir les rideaux, elle n'ait pas été encore assez réveillée pour me répondre.

Je me retournai et mon sang se glaça un instant.

Sous mes yeux, couchée sur le dos, le menton enfoncé dans la poitrine, presque à angle droit, Tante Corrie me fixait de ses yeux bleus dont l'expression trahissait l'agonie d'une supplication profonde.

Je courus au côté du lit, m'agenouillai près d'elle et lui pris la main dans ma droite. Elle était froide, inerte, insensible à l'étreinte de la mienne.

« Qu'est-ce qui se passe, Tante Corrie ? »

Pas de réponse. Une idée furtive me traversa la tête : « Est-ce que vous vous amusez avec moi ? » Tante Corrie n'était jamais à court de paroles.

« Pouvez-vous me parler, Tante Corrie ? » Je sentais la brise chaude entrer par la fenêtre et les doux rayons du soleil me caresser le dos. Le seul son qu'elle émettait fut une sorte de râle venant de la gorge au rythme de sa respiration. Elle continuait à me regarder fixement.

« Prions, Tante Corrie. »

Elle ferma aussitôt les yeux, mais pourquoi donc ne levait-elle pas les mains comme d'habitude ?

« Père, au nom de Jésus, je te demande de poser ta main sur Tante Corrie et de la guérir de tout ce qui la tourmente. Merci, Seigneur. Amen. »

Tante Corrie ouvrit les yeux. Je la regardai un instant dans un silence atterré. Qu'est-ce qui n'allait pas ? Était-ce une crise cardiaque ? Je n'en avais pas la moindre idée.

Il n'était guère plus de huit heures et Elisabeth n'arriverait que dans une heure. Il me fallait prendre une décision. Je courus au téléphone appeler une amie qui habitait tout près de chez nous. Elle ne tarda pas à arriver et me voyant à ce point bouleversée, elle prit tout en mains.

« Je vais demander une ambulance pendant que vous vous préparez. » J'avais oublié que j'étais encore en robe de chambre.

J'enfilai mes vêtements à toute vitesse et me donnai un coup de peigne. Je fus surprise de la rapidité avec laquelle l'ambulance arriva. J'entendis le bruit sourd d'un brancard qu'on sortait du véhicule, le grincement du portail de la « Maison Shalom » et les ambulanciers remonter l'allée. Je me précipitai pour leur ouvrir la porte, et ils se rendirent dans la chambre de Tante Corrie qu'ils allongèrent sur le brancard. Elle avait les yeux fermés, ne semblait pas consciente de ce qui se passait et ne poussa aucune plainte.

Le plateau avec les deux tasses de thé était toujours sur la table et je remarquai une chose que j'avais manqué de voir jusqu'alors. Plusieurs livres étaient tombés de son lit par terre. Tout avait dû se passer en pleine nuit et je n'avais rien entendu. Pourquoi ne m'avait-elle pas appelée ? N'avait-elle pas pu le faire ? Combien de temps était-elle ainsi restée à m'attendre ? Pourquoi ne m'étais-je pas rendu compte de la gravité de son état ?

Les ambulanciers la sortirent de sa chambre, ils empruntèrent le couloir et dehors, installèrent le brancard dans le véhicule. « Est-ce que je peux prendre place à côté d'elle ? » demandai-je au chauffeur. Il me répondit qu'il me fallait m'asseoir devant, sur quoi je murmurai à Tante Corrie : « Je vais vous accompagner à l'hôpital, mais assise devant. »

Pas de réaction.

Le court trajet jusqu'à l'hôpital me parut durer des heures. Tous les feux étaient rouges. Pourquoi le conducteur n'actionne-t-il pas sa sirène ni ses lumières clignotantes ? Tante Corrie va mourir, pensai-je. Mais je ne sais pour quelle raison, je ne lui posai pas la question. J'avais l'impression de vivre un rêve et d'être témoin d'une scène qui se déroulait hors du cadre de la vie réelle.

Quelques minutes après son admission à l'hôpital

où, l'année précédente, Tante Corrie avait subi l'implantation d'un stimulateur, on l'emmena en salle de réanimation. Je n'eus pas l'autorisation de l'y accompagner. Je mis cette occasion à profit pour appeler au téléphone plusieurs de ses amis et les tenir au courant de ce qui s'était passé : Elisabeth, Grady et Maurine, nos voisins participant à la réunion de prière, et quelques membres de son conseil d'administration.

Tante Corrie fut sur-le-champ confiée aux soins d'un interne. J'attendis dans le vestibule et me rappelai la dernière fois où je m'étais trouvée ici : j'attendais toujours les résultats de l'implantation du stimulateur.

Les amis à qui j'avais téléphoné ne tardèrent pas à arriver sur les lieux. Après une attente qui me parut une éternité, l'interne sortit.

« Corrie a eu une attaque », dit-il.

C'était donc bien cela. J'avais souvent entendu parler de cette sorte de problème, mais jamais, je n'en avais été le témoin si proche.

« Comment cela s'est-il produit ? » fut ma question.

Il m'expliqua qu'une attaque survient lorsque le cerveau cesse brusquement d'être bien irrigué. Il peut y avoir plusieurs raisons à cet état de fait, mais chez une personne de l'âge de Tante Corrie, la raison la plus vraisemblable est une obstruction progressive des vaisseaux sanguins qui finissent par s'engorger un moment, en sorte que l'afflux sanguin au cerveau se trouve un instant interrompu, ce qui provoque des lésions cérébrales.

« Quels sont ses symptômes ? » demandai-je.

« Elle est partiellement paralysée du côté droit et a perdu la parole. Elle a été transportée dans le service des soins intensifs ; nous en saurons davantage ce soir. Mais étant donné son grand âge, ses chances de se remettre de cette attaque sont à mon avis plutôt minces. »

Pourquoi n'ai-je pas vu arriver cette situation ? me demandai-je. J'aurais peut-être pu faire quelque chose pour l'empêcher.

Les amis de Tante Corrie et moi, nous nous sommes regroupés hors du service des soins intensifs puis j'appris qu'il me serait possible de passer un moment à ses côtés lorsqu'elle aurait été installée dans sa chambre. Quelle joie ce fut pour moi de voir des visages familiers : celui d'Elisabeth, de membres du conseil d'administration devenus des amis, de Grady et de Maurine, qui faisaient tous partie de la vie dans la « Maison Shalom ». Enfin, une infirmière vint me chercher pour m'emmener dans le service des soins intensifs. Après avoir franchi les doubles portes, je passai par le centre des infirmières. L'une d'elles m'introduisit dans une sorte de cabine où reposait Tante Corrie, les yeux fermés. Elle avait le visage blême, était vêtue d'une chemise blanche d'hôpital, fermée par des cordelettes nouées derrière le cou. Elle avait une aiguille dans une veine du bras droit, qui y était maintenue par un morceau de sparadrap. Elle était reliée à un tube, lui-même relié à un flacon à l'intérieur duquel une bulle d'air remontait de temps à autre à la surface d'un liquide transparent.

« Pourquoi la perfusez-vous ? demandai-je à l'infirmière.

— Pour lui éviter de se déshydrater, m'expliqua-t-elle. Elle est incapable d'avaler quoi que ce soit en ce moment. »

Elle quitta la pièce, et je m'assis à côté de Tante Corrie. Il ne me paraissait pas possible de parler d'elle à une infirmière, en sa présence, mais sans réaction de sa part. Elle s'occupait toujours de tout. Il semblait impensable qu'elle ne demande pas même à boire. Sa tranquillité avait quelque chose d'étrange. Se rendait-elle compte de ma présence ? Je pris dans mes

mains sa main gauche qui n'avait pas été touchée par l'attaque et commençai à lui parler : « Tante Corrie, pouvez-vous m'entendre ? »

Elle ne répondit pas et ne réagit d'aucune manière. Son visage était blanc grisâtre. Je n'en revenais pas de voir cette femme à l'âme de chef, si énergique, réduite à un état d'inertie totale. En silence, j'intercédai en sa faveur. Au bout de quelques minutes, je sortis rejoindre les amis pour leur donner de ses nouvelles.

Elle resta sous surveillance toute la journée, et j'allai la rejoindre toutes les fois où cela me fut permis. A une ou deux reprises, elle ouvrit les yeux dont la couleur était celle du mastic ; ils avaient perdu toute expression. Elle ne semblait toujours pas s'apercevoir de ma présence. J'étais sûre qu'elle allait mourir.

Tout au long du jour, ses amis et moi avons essayé de résoudre la question épineuse à laquelle se trouvent confrontées de nombreuses personnes dans des circonstances semblables. De quelle façon devons-nous prier ? Juste à côté du centre de soins intensifs se trouvaient quelques fauteuils. Nous nous y sommes réunis pour y discuter de ce sujet à voix feutrée, car il ne nous semblait pas juste d'agir autrement en pareille situation. Comment prier ? fut notre question. Il ne nous paraissait pas juste de demander au Seigneur de la délivrer en la reprenant à lui ; mais de l'autre côté, nous n'avions pas non plus le sentiment de bien faire en Le suppliant de la laisser encore ici-bas s'il lui fallait vivre dans l'état où elle se trouvait.

L'interne revint à 17 h, comme il l'avait fait plusieurs fois au cours de la journée afin de voir comment évoluait la situation. Il parla à plusieurs d'entre nous et déclara : « A mon avis, étant donné qu'elle a survécu à cette heure, elle a cinquante pour cent de chances de s'en remettre.

— Est-ce que j'aurais pu prendre des mesures préventives ? lui demandai-je.

— Non, reprit-il, une fois que s'est déclenché le processus, il n'y a rien à faire pour en arrêter le cours ».

Le lendemain, Tante Corrie commença à reprendre un peu connaissance, et pendant les heures que je passai à ses côtés, j'eus le sentiment qu'elle me reconnaissait, même si elle ne pouvait bouger ni la jambe ni le bras droits. Elle semblait parfois agitée et inquiète, agrippait le drap de sa main gauche. Le fait de voir Tante Corrie se comporter d'une manière qui ne lui ressemblait pas, avait un côté très effrayant.

Je parlai aux infirmières aussi souvent que possible et réussis à obtenir beaucoup d'informations sur les attaques. J'appris ainsi que les lésions du cerveau sont dues au fait qu'il enfle. Comme les os du crâne rendent impossible toute diminution de la pression ainsi créée jusqu'à ce que s'amorce une amélioration, les méninges sont irritées. Il s'ensuit des manifestations que le malade ne peut pas contrôler, tels des mouvements fréquents des membres non paralysés et une attitude inquiète, voire agressive.

Les infirmières me dirent encore que bien que les malades ainsi frappés entendent ce qu'on leur dit, mais ils sont souvent incapables de l'interpréter. Ils pensent entendre une langue étrangère ; peut-être saisissent-ils un ou deux mots et essaient-ils d'en comprendre le sens. D'après leur expérience, il était donc nécessaire de parler lentement et de façon très distincte. De plus, ces malades sont souvent dans l'incapacité de donner une réponse adéquate à une question posée. Lorsqu'ils disent « non », ils pensent « oui », et vice-versa. Certains patients sont certes incapables de parler, mais, fait surprenant, ils peuvent quelquefois chanter s'ils entendent une mélodie qui leur est familière. D'une manière ou d'une autre, les mélodies s'accu-

mulent dans une partie intacte du cerveau et, sans que l'on sache pourquoi ni comment cela se peut, le souvenir de l'air déclenche le souvenir des paroles. Je commençai à me rendre compte que la somme des informations recueillies sur les fonctions cérébrales était plutôt minime.

Le soir du 25 août, après deux journées particulièrement longues, une amie de langue hollandaise et moi étions avec Tante Corrie. Nous avons décidé de lui chanter un vieux cantique néerlandais, l'un des préférés de Tante Corrie, composé sur le Psaume 42 : « Comme une biche soupire après des courants d'eau, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu ! » Tout en chantant, je lui peignai les cheveux. Tout à coup, fait presque incroyable, elle se mit à remuer les lèvres et elle se joignit à nous pour chanter la mélodie en question, réussit même à prononcer quelques paroles du cantique. Nous débordions de joie et Tante Corrie semblait, dans une certaine mesure, prendre part à notre joie.

« Nous vous aimons, Tante Corrie, et nous savons que vous nous aimez. » L'expression de son visage, aussi nette que si elle avait répondu « oui », traduisit son assentiment.

Ainsi deux jours après l'attaque, le contact avec elle était rétabli.

Les heures passaient lentement, et Tante Corrie avait des instants de lucidité de plus en plus nombreux, mais elle dormait une grande partie de la journée. A tour de rôle, ses amis et moi lui avons tenu compagnie aussi souvent que la permission nous en était donnée. Nous lui parlions, lui lisions des passages de la Bible et priions avec elle à haute voix, mais nous ne savions pas si elle nous entendait, car elle ne réagissait pas.

Après avoir passé trois jours dans le service des soins intensifs, Tante Corrie fut transférée dans une

nille de l'hôpital et je la regardai, assise dans un fauteuil roulant avec sa perfusion, longer le couloir. Elle fut installée dans une petite chambre rectangulaire comprenant deux lits, un lavabo et un poste de télévision posé sur une étagère près du plafond. Cette pièce pouvait facilement accueillir deux malades. J'étais cependant heureuse que l'autre lit ne soit pas occupé. Ce fut un réel soulagement de ne plus vivre dans l'atmosphère du service des soins intensifs meublée du bip-bip des appareils, mais dans un endroit où nous pouvions être seules.

Je me réjouissais également de voir que Tante Corrie commençait à nouveau à pouvoir faire bouger un petit peu la jambe et le pied droits. Le bras droit restait immobile et flasque. Je continuais à lui lire des textes de la Bible et à lui parler. Parfois, elle comprenait ce qu'on lui disait, mais pas d'habitude, du moins en apparence, « C'est dimanche, Tante Corrie, et c'est midi. »

Pas de réaction. « Vous avez eu une attaque mercredi dernier, c'est la raison pour laquelle vous êtes à l'hôpital. Le docteur dit que vous allez mieux. »

Elle ouvrit les yeux et me fixa, mais ne sembla pas me comprendre.

Un soir, six jours après l'attaque, après avoir parlé au téléphone avec Lotte en Hollande pour la deuxième fois depuis le début de la maladie de Tante Corrie, je quittai la maison et garai la voiture. Dehors régnait l'atmosphère chaude d'un soir d'août. J'entrai dans la fraîcheur, due à l'air conditionné de l'hôpital. Je traversai le vestibule qui m'était désormais familier et pénétrai dans la chambre de Tante Corrie.

Elle était seule, couchée sur le dos, vêtue de la chemise blanche de l'hôpital. Je m'approchai d'elle ; elle me tendit le bras gauche et me saisit avec fermeté la main droite, me fixa avec des yeux pleins de détresse

et de désespoir, et, dans un effort immense, réussit à articuler deux mots : *Hilf mir*, « aide-moi » en allemand.

Ces paroles et le fait qu'elle les ait prononcées en allemand et non en hollandais me donnèrent le frisson. J'eus l'impression que, dans sa confusion, elle s'imaginait être dans un camp de concentration, à nouveau détenue dans l'horrible prison et suppliant ses gardiens de venir à son secours.

« Oh, Tante Corrie, lui dis-je, la voix étouffée, je voudrais pouvoir vous aider davantage ». Mon chef plein d'énergie était prisonnier de son propre corps.

De retour à la maison ce soir-là, je fouillai ma mémoire pour tenter de me rappeler ce que Tante Corrie m'avait raconté à propos de sa façon de communiquer avec sa mère qui mourut en 1921, après plusieurs années de handicap dû à une attaque. Je relus les passages de ses livres où elle raconte comment elle s'efforçait d'établir le contact avec elle. Corrie m'avait raconté qu'elle avait pris l'habitude de poser une question à sa mère et de lui prendre le pouls en même temps. Une accélération du rythme de ce dernier signifiait souvent que la question avait été comprise. Le stimulateur de Tante Corrie faisait que le nombre des battements de son cœur ne pouvait pas descendre en dessous de 72 à la minute, mais il arrivait que son cœur batte de lui-même, à un rythme beaucoup plus rapide. Je me promis d'essayer moi aussi cette méthode.

Le lendemain matin, j'entrai dans sa chambre, le cœur gonflé de nouveaux espoirs. La chambre était moins nue à présent. Tante Corrie avait reçu plusieurs bouquets de fleurs magnifiques.

Elle était éveillée et je crus qu'elle avait compris mon « bonjour ». Je m'assis à côté d'elle et lui pris la main gauche, lui mis le doigt sur le pouls. Doucement, je

lui posai quelques questions : « Tante Corrie, pouvez-vous m'entendre ? »

Aucun signe d'assentiment, pas de modification du pouls.

« Avez-vous compris que vous avez eu une attaque ? »

Pas de réaction quelconque.

Je lui posai encore quelques questions et dus bien vite m'avouer vaincue. La méthode, couronnée de succès dans le cas de sa mère, était un échec dans le sien.

Une semaine s'était écoulée depuis l'attaque. Tante Corrie ne mangeait que très peu et était toujours sous perfusion. Les visites lui étaient comptées, mais à ma grande surprise, les infirmières commencèrent à la lever pour l'installer dans le fauteuil roulant. A mon avis, c'était beaucoup trop fatigant pour Tante Corrie, mais elles m'affirmèrent que c'était une bonne chose que de lui faire quitter le lit un petit moment chaque jour. Il me fallut accepter, mais il me fut beaucoup plus difficile de comprendre pour quelle raison, lorsque j'entrais dans la chambre, la télévision marchait. Tante Corrie était couchée, les yeux fermés. Lorsqu'elle était en bonne santé, elle ne la regardait qu'en de rares occasions. Comme ce bruit devait la lasser ! Je demandai aux infirmières de m'expliquer cela, à quoi elles me répondirent qu'il était nécessaire de stimuler le cerveau de Tante Corrie, de recourir à tous les moyens possibles pour l'aider à se placer dans son environnement et à retrouver une vie normale.

Lorsque le spécialiste eut fait sa visite de contrôle, je demandai à lui parler et nous sommes sortis de la chambre dans le couloir.

« Docteur, j'aimerais connaître ses perspectives d'avenir.

— J'ai bien peur de ne pas pouvoir répondre à votre

question, car chaque malade réagit de façon différente.

— Mais, d'une manière générale, à quoi faut-il s'attendre ?

— Eh bien, il y a une nette amélioration en ce qui concerne la paralysie. Je pense qu'elle pourra remarcher et retrouver l'usage de sa main et de son bras droits. La grande question est de savoir avec quelle rapidité elle retrouvera l'usage de la parole, dit-il en insistant. Si elle le recouvre bientôt, ce sera un bon signe. Mais plus le temps passera, plus ses chances de restauration dans ce domaine seront minces.

— Pourra-t-elle revenir chez elle ?

— Oui, lorsqu'elle sera capable de manger et de boire à peu près normalement et qu'elle aura acquis une plus grande mobilité.

— Quelle est son espérance de vie ?

— Je ne peux rien vous dire à ce sujet. Comme vous le savez, elle a quatre-vingt-six ans. Il se peut qu'elle n'ait que quelques jours à vivre, ou bien quelques années. »

Cet après-midi-là, tandis que Tante Corrie dormait, je réfléchis aux paroles du médecin. Dans son diagnostic, il avait déclaré qu'elle pourrait survivre quelques jours ou quelques années, et moi, je m'étais engagée à son service jusqu'à sa mort. Je me rappelais le jour où, soumise à une pression insupportable, j'avais cru avoir la liberté de la quitter, mais j'avais finalement pris la décision de rester. J'étais entrée dans la vie de Tante Corrie à un moment où elle était en pleine santé, débordante d'énergie, mais la situation avait bien changé. Je compris pour quelle raison Dieu m'avait laissée libre de partir. Une fois ma décision prise « pour le meilleur ou pour le pire », elle correspondait à ma volonté. Et voilà que soudain, j'eus conscience que l'heure de Dieu avait sonné dans ma vie,

comme ce fut toujours le cas pour la vie de Corrie. Au présent, il m'aurait été impossible de prendre une décision objective.

Les heures passées à l'hôpital s'écoulaient bien lentement. Au début, le temps sembla s'être mis de notre côté. J'étais heureuse de savoir Tante Corrie encore en vie et son état en voie d'amélioration, mais peu à peu, ce même temps devenait un ennemi. La parole ne revenait pas, et le médecin avait déclaré que plus il faudrait de temps à Tante Corrie pour retrouver l'usage de la parole, plus ses chances de guérison, à ce niveau, seraient minces.

Quelques jours plus tard, un groupe d'amis et des membres du conseil d'administration, dont plusieurs pasteurs, se rendirent dans sa chambre d'hôpital. Elle était consciente ; ils lui firent part de leur intention de prier pour elle et de lui faire l'onction d'huile, selon les directives de la Bible. Je revis en esprit la scène de l'année précédente où, dans la « Maison Shalom », Tante Corrie avait intercédé en faveur de ce pasteur qui était atteint d'une tumeur au cerveau, et il avait été guéri. Que se passerait-il à présent ? C'était maintenant pour elle que se faisaient l'intercession et l'onction d'huile, c'était en sa faveur qu'ils demandaient la guérison au nom de Jésus. Mais rien ne semblait se produire.

Cependant, au cours des journées qui suivirent, elle reprit des forces physiques, s'alimenta mieux, tandis qu'avant, elle avait souvent refusé de le faire, et elle retrouva toute sa lucidité. Elle comprenait maintenant une grande partie de ce qu'on lui disait, répondait même d'un signe de tête ou par *ja* (oui) ou *nee* (non). Il lui était beaucoup plus aisé de comprendre le hollandais que l'anglais et je lui traduais à l'oreille de nombreux messages qui lui étaient adressés, en m'approchant d'elle le plus possible.

Dès qu'elle fut suffisamment consciente, une orthophoniste vint faire des tests. Elle plaça quatre objets sur un plateau devant Tante Corrie, une clé, une boîte d'allumettes, une pièce de vingt-cinq cents américains et une plume.

« Montrez-moi la clé, Tante Corrie », lui dit l'orthophoniste.

Tante Corrie parut embarrassée. Sans doute reconnaît-elle la clé, pensai-je, mais peut-être ne comprend-elle pas la question en anglais.

« Je vais traduire en hollandais, proposai-je à la spécialiste, Tante Corrie, *wilt u de sleutel aanwijzen ?* »

Pas de réponse. Elle était incapable d'identifier la clé, la boîte d'allumettes ou la pièce de vingt-cinq cents. Lorsqu'elle eut à choisir entre la clé et la plume, elle réussit à désigner, avec hésitation, la plume avec sa main gauche. Elle n'apprécia pas du tout ce petit test et j'étais heureuse de voir l'orthophoniste s'en aller.

Si seulement je pouvais l'aider à reconnaître un objet familier, me dis-je en rentrant à la maison. Et ce soir-là, j'eus une bonne idée, lui apporter un exemplaire de l'un de ses livres, à savoir *Don't Wrestle, Just Nestle* (Cessez de lutter, reposez-vous) que l'imprimeur venait de lui envoyer. J'étais sûre qu'elle le reconnaîtrait et que cela lui ferait un immense plaisir. Je vais le lui apporter ce soir et organiser une petite fête à ce sujet, me dis-je, tout comme elle l'avait fait pour la réception du premier exemplaire d'autres livres.

Le cœur plus léger, j'entrai dans sa chambre ce même soir, d'un pas plus preste, le livre à la main.

« Regardez, Tante Corrie, dis-je avec un air triomphant, un enfant est né. Voici votre dernier livre, il sort de presse ! »

J'étais persuadée qu'elle tendrait le bras pour le prendre, mais non. Elle le regarda d'un air interro-

gateur, comme si, jamais de sa vie, elle n'avait vu de livre. Je le lui mis dans la main, elle en observa le dos, puis la couverture, tout cela avec une grande lenteur. Je reçus un choc en me rendant compte qu'elle était incapable de reconnaître que ce texte imprimé était le fruit de son travail. Je repris le livre pour lui éviter tout embarras à propos de mon enthousiasme et de son inaptitude à réagir.

Je quittai la pièce pour avoir un entretien avec l'orthophoniste.

Elle m'expliqua que Tante Corrie présentait un trouble du langage appelé « aphasie », conséquence fréquente d'une attaque, d'une lésion de la partie latérale du cerveau. Dans la plupart des cas, il s'agit du côté gauche ; il en était de même chez Tante Corrie. Cette aphasie concerne tous les aspects du langage, la parole, la compréhension de la langue et des symboles, la lecture, l'écriture, l'arithmétique et les gestes. Le degré d'altération de ces facultés variait d'un individu à l'autre et il n'y avait pas deux malades qui présentent des symptômes identiques de lésions cérébrales. Mais elle insista sur le fait qu'une lente amélioration de la communication n'était pas un bon signe. Ceci signifiait alors que Tante Corrie ne pourrait plus parler, ni comprendre, ni lire, ni écrire, ni interpréter les gestes, ni faire de gestes significatifs à son entourage.

La spécialiste poursuivit en m'expliquant que le plus souvent, les gens réagissent face à des victimes d'attaques en pensant qu'elles sont handicapés mentaux, mais que, excepté des cas très rares, où le jugement est réellement atteint, un tel malade reste lui-même ou elle-même et garde la même intelligence. Il ne s'agissait pas d'un problème de dérangement intellectuel ou sentimental, mais de trouble de langage.

« Quand en saurons-nous davantage sur l'éventua-

lité d'une guérison ? fut ma question.

— Seul le temps pourra le dire, répliqua-t-elle. Tous les malades sont différents. Il vous faudra élaborer votre propre système de communication, selon le taux d'amélioration ou l'absence totale d'amélioration. »

En souhaitant bonne nuit à Tante Corrie ce soir-là, j'eus soudain conscience de l'étrange changement intervenu dans nos relations. Elle s'était toujours conduite en chef, marchant loin devant tout le monde, pleine d'énergie, prenant toujours l'initiative. A présent la responsabilité m'incombait d'interpréter les désirs que, jusqu'alors, elle avait toujours exprimés de façon si claire et si nette ; non seulement cela, mais il me faudrait désormais faire preuve d'initiative à sa place. Je n'osai envisager l'avenir. Combien de temps durerait cette impossibilité de communiquer avec elle ? Le Seigneur, malgré Sa présence très réelle en ce moment, gardait lui aussi le silence.

En parcourant les couloirs de l'hôpital pour rentrer à la maison ce soir-là, je me souvins d'une phrase que Tante Corrie répétait souvent, et surtout lorsque je me montrais découragée par toutes les déconvenues, tous les changements de programme de la journée, ou par la visite de personnes inattendues : « Mon enfant, ce ne sont pas tellement les événements qui importent, mais la façon dont nous y réagissons. Dieu nous observe pour voir si nous nous laissons abattre par les difficultés ou si, au contraire, nous les traversons en vainqueurs avec Sa force, ce qui nous permettra d'affronter avec plus de courage les prochains ennuis et enfin l'ultime bataille. »

Je sortis dans la nuit chaude de septembre, surprise par la différence de température entre la fraîcheur de l'hôpital et l'air ambiant. Il faisait très sombre et c'est à cette nuit noire que ressemblait l'avenir. Arrivée près de la voiture, je me rappelai une autre maxime de

Tante Corrie : « Tout ce que nous réserve la vie nous forme pour le travail que nous aurons à effectuer plus tard. »

Si tel était le cas, alors cette horrible maladie n'était pas un grave revers ni même une interruption, mais une étape sur la voie d'un service supérieur.

J'ouvris la portière, montai en voiture et y restai assise un moment à regarder l'hôpital. Derrière ses murs reposait une Tante Corrie bien différente de celle que j'avais encore connue il y avait deux semaines. Mais était-elle vraiment différente ? Il lui était resté l'essentiel de sa personne, à savoir sa communion avec le Seigneur Jésus-Christ. Tel était le secret d'une vie riche en fruits. Grâce à cette communion avec son Seigneur, elle se soumettait jour après jour à Sa volonté, non sans combat parfois, mais elle s'y soumettait, ne la comprenant pas toujours, mais avec persévérance malgré tout. Alors que j'étais assise dans cet immense parking tranquille, j'eus soudain conscience de la présence très réelle du Seigneur et du fait que ce pouvait être la plus grande épreuve que Tante Corrie ait connue dans sa vie, mais en même temps l'occasion la plus merveilleuse qui lui ait été donnée de glorifier Dieu.

Pendant cette sombre nuit, je me rendis compte qu'après tout, le silence de Dieu n'était pas si grand que je l'avais cru.

Un temps pour pleurer

Tante Corrie reprenait des forces peu à peu, et tous les jours, une kinésithérapeute venait lui faire faire des exercices pour rééduquer le côté droit affaibli. Au bout de deux semaines, elle put faire bouger, toute seule, la jambe et le bras droits, puis peu à peu put tenir une tasse et une fourchette. Son état s'était à ce point amélioré qu'elle portait maintenant ses propres vêtements de nuit. La vie reprenait une allure normale.

Vint ensuite le grand jour où la kinésithérapeute l'aida à se lever et à faire quelques pas. En peu de temps, elle réapprit à marcher en s'appuyant sur le bras de cette dernière.

Tante Corrie, ses amis et moi nous en réjouissions. En comparant son état de santé à celui dans lequel elle se trouvait le jour où, trois semaines auparavant, elle avait été transportée à l'hôpital, nous trouvions qu'elle avait fait d'énormes progrès.

Je ne cessais pourtant de me poser toujours la même question : « Qu'en sera-t-il de la parole ? » Sa compréhension s'était améliorée et la vie semblait

moins la confondre. Elle souriait et saluait les visiteurs en se tournant de leur côté et en leur tendant la main. Il lui arrivait parfois de répéter bonjour après l'avoir d'abord entendu, mais il n'y avait aucun signe de langage fonctionnel.

Un soir, Tante Corrie me regarda droit dans les yeux et de son index gauche, me montra la porte. Je commençais à me rendre compte que ce geste ne signifiait pas nécessairement qu'elle voulait indiquer un lieu. C'était sa façon de me faire comprendre qu'elle avait à me poser une question à laquelle il me fallait trouver une réponse.

« Voulez-vous boire quelque chose ? » Elle comprit la question mais d'un signe de tête, répondit non.

« Voulez-vous manger quelque chose ? » Elle fit signe que oui. Je me dépêchai de demander à une infirmière de lui préparer un en-cas.

Lorsque arriva le plateau, elle le repoussa. Ce n'était pas ce qu'elle voulait. Pour la première fois, je compris ce que m'avait dit l'orthophoniste, à savoir que ces malades ne donnent pas toujours des réponses appropriées aux questions qu'on leur pose.

L'infirmière remporta le tout et nous avons recommencé. Pour finir, je lui demandai : « Voulez-vous rentrer à la maison, Tante Corrie ? » Immédiatement, ses yeux s'illuminèrent et de la tête, répondit d'un oui enthousiaste.

« Nous demanderons au docteur, à la prochaine visite, ce qu'il en pense. »

Le lendemain, le spécialiste l'examina et parut satisfait de ses progrès : « J'ai entendu dire que vous aimeriez rentrer chez vous, Corrie.

— Oui ! Elle avait trouvé le mot et hocha la tête comme pour le souligner.

— Eh bien, si vous continuez à faire autant de progrès, je pense que vous pourrez sortir dans deux jours. Dès

que possible, nous commencerons la rééducation avec l'orthophoniste, à domicile. » De toute évidence, Tante Corrie avait suivi la conversation, mais sa notion du temps était faussée. Chaque fois que j'entrais dans sa chambre, elle croyait que je venais la chercher pour la ramener à la « Maison Shalom », c'était, tout au moins, ce que j'avais cru comprendre à sa façon de toujours m'indiquer la porte.

« Pas encore, Tante Corrie, lui dis-je. Vous sortirez demain, et nous sommes en train de tout préparer pour votre retour. »

Une foule de questions se pressaient dans ma tête. Je n'étais pas infirmière. Il semblait qu'elle nous soit rendue pour un certain temps encore. Et dans ce cas, comment pourrais-je faire face à cette nouvelle situation, vivre avec une Tante Corrie si différente ? J'en étais plutôt effrayée. Qu'en serait-il des projets à demi achevés dans la « Maison Shalom » ?

Les priorités d'abord, me dis-je. Elisabeth et moi devions élaborer une stratégie. Nous avons discuté de changements indispensables. Etant donné la faiblesse des muscles droits de sa gorge, il serait, dans un premier temps, difficile à Tante Corrie de prendre de la nourriture solide. Après avoir consulté la diététicienne de l'hôpital, nous avons discuté de ce qu'il convenait de faire et établi les menus en conséquence. La nuit, Tante Corrie ne pourrait pas rester seule. Avec plusieurs amis qui avaient proposé de nous aider, nous avons établi un tour de garde.

Elle faisait de tels progrès que le lendemain elle put même descendre toute seule de la voiture et marcher sans aide jusqu'à la « Maison Shalom ».

Dans l'allée, Elisabeth, des amis, des membres du conseil d'administration vinrent la saluer tout en essayant de mettre un frein à leur enthousiasme afin de ne pas provoquer une trop grande excitation chez

Tante Corrie. La maison était pleine de fleurs : il y avait des roses sur la table du hall, des orchidées d'Hawaï sur son bureau et d'autres compositions florales dans toute la maison, tous des cadeaux de nombreux amis. Tante Corrie se dirigea en ligne droite vers le fauteuil inclinable vert qui se trouvait dans le salon et s'y installa avec une expression de profond soulagement et de satisfaction. Elle était enfin revenue à la maison.

Elle ne put pas attendre de retourner dans son jardin. Plus tard ce même jour, seules, nous y avons fait une très courte promenade. Elle alla vérifier les mangeoires et regarda les fleurs. Les vignes étaient magnifiques, les bougainvilliers en pleine floraison et les roses épanouies. Même le petit oranger faisait des progrès.

Les premiers jours, Tante Corrie se montra très fatiguée, et elle dormit beaucoup. Elle n'aimait pas se retrouver seule dans cet univers nouveau, étrange et effrayant. Plusieurs amis et moi lui avons tenu compagnie, chacun à son tour. Je me demandais comment je pourrais faire face à une telle situation sans l'aide de tous ces volontaires.

Je n'avais pas encore trouvé dans ce chef silencieux qu'était devenue Tante Corrie le moindre signe indiquant qu'elle se révoltait contre sa nouvelle vie, bien que parfois, elle ait l'air déprimée. Ce que je remarquai par contre, ce fut une douceur et une patience d'esprit bien plus évidentes que par le passé. Elle essayait à maintes et maintes reprises de parler, mais le résultat n'était qu'un embrouillamini de sons sans liens entre eux et d'un rare mot approprié. Elle pouvait répondre par oui ou non, par bonjour, si la salutation lui avait d'abord été dite. Il lui était possible de réagir, mais impossible de prendre l'initiative de la parole.

Je ne tardai pas à découvrir que Tante Corrie se fatiguait beaucoup plus vite, qu'elle était psychologi-

quement plus fragile qu'auparavant, qu'elle avait besoin de davantage de sommeil, que sa perception était faussée et qu'elle était devenue beaucoup plus titillonne quant à l'ordre dans la maison. Elle disposait les photographies et les coussins d'une façon qui ne lui aurait guère importé avant l'attaque.

Son être physique était devenu une prison bien plus gênante que par le passé. Au lieu de se plonger comme autrefois dans une journée de travail productif, il lui fallait désormais un bon bout de temps pour s'habiller. Elle qui avait toujours été prête avant moi avait à présent besoin de mon assistance pour mettre ses vêtements.

Tous les jours, elle faisait des progrès de compréhension, pouvait beaucoup mieux suivre une conversation qu'à sa sortie de l'hôpital, huit jours plus tôt. Un matin, après l'avoir aidée à mettre une robe bleue et une veste et avoir coiffé ses cheveux argentés, je la suivis de la chambre dans le couloir. Elle avait les épaules bien plus voûtées, ce qui contribuait à augmenter sa fragilité. Elle avait beaucoup maigri pendant sa maladie ; la robe et la veste lui étaient beaucoup trop grandes.

« Il va falloir que nous vous achetions d'autres habits, Tante Corrie.

— Oui, surgit immédiatement la réponse de devant moi.

— Oh, Tante Corrie, c'est la première fois que vous m'avez comprise. »

Elle s'arrêta, se retourna, me regarda et bien que ses lèvres n'aient pas pu articuler de mots, ses yeux le firent à leur place : « Mon enfant, si vous pouviez savoir à quel point je vous comprends, mais je ne peux pas vous répondre. »

J'avais hâte de voir commencer les séances de rééducation du langage. Rendez-vous fut pris avec une

spécialiste qui devait venir à domicile. Il fut décidé que la table ovale de la salle à manger répondrait le mieux aux besoins.

Un mercredi après-midi, Tante Corrie eut sa première séance de rééducation, quelques semaines après sa sortie de l'hôpital. Nous nous sommes assises à la table en question. Nous étions dans une grande expectative. Avait-elle fait beaucoup de progrès au niveau de la compréhension ? Je pris place à côté d'elle afin de pouvoir lui traduire en hollandais les instructions de la spécialiste. Pour mieux apprécier où elle en était au départ, l'orthophoniste prit quelques morceaux de plastique tout simples.

« Essayez de faire un carré, s'il vous plaît. »

Tante Corrie me regarda, cligna de l'œil et réussit à comprendre ce qui lui avait été demandé.

Puis la spécialiste prit six cubes de bois portant chacun une lettre du prénom de sa patiente, mais dans le désordre.

« Pouvez-vous épeler Corrie ? » lui dit-elle lentement.

Tante Corrie mit les lettres C, O, et R dans l'ordre, mais après ces efforts, elle parut fatiguée et elle s'embrouilla. Il lui fallut ensuite reproduire des lignes, des cercles et une figure géométrique.

Elle dut faire quelques autres exercices sur lesquels se termina cette première leçon. Je fus choquée de constater à quel point ses facultés de compréhension avaient été atteintes. Si Tante Corrie était consciente du degré de son handicap, elle n'en laissait rien transparaître sur son visage.

Les séances de rééducation auraient désormais lieu deux fois par semaine ; la prochaine fut fixée au surlendemain.

Jeudi, Tante Corrie manifesta le désir de faire une petite promenade. Elle me le fit comprendre en se

dirigeant vers le placard du couloir où se trouvait son manteau, puis en me montrant la porte d'entrée. Elle me prit le bras et nous sommes sorties.

Tandis que nous quittons le trottoir pour traverser la rue en direction du parc, je me rappelai la conversation que nous avons eue au même endroit quelques mois plus tôt. Elle m'avait alors déclaré : « Nous serons ensemble jusqu'à la fin, ou plus exactement jusqu'au début d'un nouveau et merveilleux commencement. — Oui, bien sûr », avais-je répondu sans me rendre compte ce que comportait un pareil engagement. Mais chose promise, chose due.

Je me dis : « Tu aurais dû réfléchir qu'il lui fallait une bonne infirmière, et non pas une personne incapable comme toi. »

Il n'y avait pas cependant d'autre solution que de continuer sur la route qui était tracée devant nous. Nous étions au début d'octobre ; cinq semaines s'étaient écoulées depuis l'attaque et nous nous dirigeons, dans le soleil, vers Bradford Park. Du point de vue psychologique, c'était la grande incertitude car il y avait de nouveaux obstacles à surmonter. Du point de vue spirituel, nous nous trouvions, l'une et l'autre, dans le domaine de la foi, sur une voie totalement inconnue jusqu'à ce jour.

Vendredi arriva et Tante Corrie prit place à la table ovale, quelques minutes avant l'arrivée de l'orthophoniste. Cette dernière sortit des cartes de quelque huit centimètres avec des images en couleur. Elle en plaça deux devant Tante Corrie.

« Montrez-moi le ballon. »

Le doigt de Tante Corrie désigna la bonne carte.

« Montrez-moi le chien. »

Elle le trouva.

Au bout de quelques minutes d'exercices avec deux cartes, la spécialiste travailla avec trois, puis quatre

cartes. Dans l'ensemble, Tante Corrie réussit à reconnaître les dessins.

Satisfaite du travail de cet après-midi, le professeur partit en disant qu'elle reviendrait la semaine suivante, et elle nous laissa un jeu de cartes pour que nous puissions refaire les mêmes exercices seules.

Au moins deux fois par jour, Tante Corrie me prenait la main et me conduisait vers la table ovale. Je disposais les cartes devant elle, peu à la fois, selon la méthode employée par la spécialiste.

Tante Corrie faisait ses devoirs avec la joie et l'enthousiasme que je lui avais connus lorsqu'elle était en bonne santé. Elle faisait tous ses efforts pour hâter la venue du jour où elle pourrait à nouveau parler et écrire, et nous nous réjouissions du moindre progrès.

Un jour, elle se montra très fatiguée et quelque peu déprimée. J'étais les cartes pour l'exercice quotidien, mais seulement quatre pour commencer. Nous avions déjà eu plusieurs séances de rééducation avec la spécialiste qui, elle, en utilisait six.

« Où est le livre, Tante Corrie ? »

Elle hésita et me montra la plume.

« Non, ce n'est pas cela, mais il y a un lien entre les deux. Vous écrivez un livre avec une plume. »

« Pouvez-vous me montrer un livre maintenant ? »

Elle regarda attentivement les cartes, mais ne put pas reconnaître le livre. Nous avons recommencé à plusieurs reprises, avec d'autres images sur d'autres cartes.

« Où est la lampe ? »

Elle désigna la bonne carte.

« Oui ! Maintenant, où est le couteau ? »

Elle le chercha, mais en vain.

Le respect que j'éprouvais à son endroit grandissait à mesure que s'écoulaient les jours. Il aurait été si facile de tout abandonner. Jamais elle ne le fit. Elle faisait

régulièrement tous ses exercices et avait toujours hâte de se mettre à l'ouvrage lorsque venait la spécialiste. Je me disais que même si ces séances débouchaient sur de maigres résultats, elles servaient au moins à lui procurer une stimulation mentale, lui donnaient un but et l'aidaient à organiser les journées. Elle avait toujours aimé les projets, et à quel degré ! Je ne pouvais imaginer la vie de Corrie ten Boom sans projets.

Nous continuions à prier pour que Dieu lui rende la parole et qu'il nous aide à communiquer. Nous progressions vite dans ce domaine. Il y avait deux ans et demi que nous vivions ensemble et nous nous connaissions assez pour que je puisse aller au devant de ses quelques besoins. Les longues périodes de silence n'étaient pas particulièrement ennuyeuses. Je découvrais à présent que le silence peut constituer un remarquable moyen de communication.

Il me donnait par exemple l'occasion de méditer un texte de l'Écriture que nous venions de lire, ou sur ce que je venais d'expliquer ; en de tels instants, je m'efforçais également de deviner ce qu'elle voulait savoir, ou encore je priais pour obtenir la solution. Alors le Seigneur apportait soudain à mon esprit la réponse à sa question, ou ce qu'elle avait voulu me dire. Chaque fois que je répondais à l'un de ses désirs, son visage s'illuminait. Notre système de communication reposait sur la combinaison de plusieurs éléments : l'acquisition d'un maximum d'informations sur cet état appelé « aphasie », le fait que deux individus avaient un profond besoin de communiquer, la lecture quotidienne de la Bible, de nombreux moments de prière vécus ensemble et une soif grandissante de percevoir les besoins de l'autre. Il nous fallait observer les expressions de notre visage l'une de l'autre, suivre une routine aussi rigoureuse que possible afin d'éviter au

maximum la confusion et l'embarras, et vivre dans le calme.

Tante Corrie faisait d'énormes progrès dans le domaine de la compréhension. Si je lui expliquais quelque chose en hollandais tout en parlant lentement, elle en saisissait généralement le sens. Ce qui était déconcertant, c'est que parfois elle ne comprenait pas toujours la signification de ce qu'elle avait saisi avant.

Vint le jour où Tante Corrie dut se rendre dans le cabinet du médecin pour y subir une visite de contrôle. Il fut pleinement satisfait de ses progrès physiques. Elle n'avait pas repris le poids perdu, mais elle s'alimentait bien et je pus lui apprendre que les muscles de la gorge s'étaient fortifiés, qu'elle pouvait désormais manger tout à fait normalement. Elle marchait sans difficulté, se servait de la main droite et n'avait plus besoin d'aide ni de la présence d'une personne la nuit. Le médecin avait reçu un rapport établi par l'orthophoniste qui affirmait que les progrès de Tante Corrie en matière de compréhension étaient tels qu'elle pourrait suivre les séances de rééducation dans un service spécialisé d'un grand hôpital dans une ville voisine. Le spécialiste l'y encouragea vivement. « Ce sera synonyme de beaucoup de travail, mais vous en avez l'habitude. » Tante Corrie en accepta l'idée avec enthousiasme.

Toutes les dispositions furent prises à cet effet, mais nous avons remarqué alors qu'il fallait participer à quatre séances hebdomadaires. Elle ne tarderait sûrement pas à retrouver l'usage de la parole. Nous avons commencé à faire les trajets jusqu'à l'hôpital en novembre, deux mois et demi après l'attaque.

Le premier jour, nous nous sommes trouvées avec d'autres malades et des personnes atteintes de difficultés d'élocution dans la salle d'attente du service spécialisé. L'âge des patients variait de 10 ans, un

garçon mongolien très gentil, à quatre-vingt-six pour Tante Corrie. Et tout de suite se créèrent des liens amicaux. J'éprouvai un certain soulagement en découvrant que d'autres personnes étaient confrontées aux mêmes problèmes.

Après quelques minutes d'attente, une jeune femme mince aux cheveux bruns bouclés et aux grands yeux gris vint nous chercher, se présenta comme étant Janice. Elle était très aimable ; elle se montra très rassurante, et à la fin de la première séance, elle me dit : « A la fin de chaque mois, je ferai subir un test à Corrie ; s'il montre qu'elle n'a pas fait de progrès au cours du mois, il sera inutile de continuer la rééducation, car nous savons par expérience que si un test ne laisse pas apparaître la moindre amélioration, il est peu probable que le malade retrouve jamais l'usage de la parole ou de la communication. »

Quatre fois par semaine, nous nous rendions à l'hôpital et Tante Corrie mettait toutes ses forces à faire de son mieux pendant les cours de rééducation. Ce fut payant car, au bout du premier mois, Janice lui fit passer un test qui révéla une nette amélioration.

Il n'y avait pas encore de trace de langage fonctionnel, mais Tante Corrie tirait le meilleur parti de son état. Les tentatives de communication étaient excellentes du point de vue créatif et Tante Corrie avait toujours excellé dans ce domaine.

Un jour, alors que nous étions assises sous la mangeoire de l'oiseau-mouche et que j'essayai de lui apprendre à prononcer mon nom, je lui dis : « Tante Corrie, dites P », tout en articulant lentement cette consonne.

Elle reprit le son.

« Et maintenant A. » Elle fit entendre un E comme la plupart des Néerlandais.

« Et M. » Elle le prononça.

« Maintenant, nous avons trois sons. Observez mes lèvres et essayez de dire Pam. »

Elle me fixa attentivement.

Après un court silence, elle dit le mot : « Map ». Elle avait fait de son mieux, mais avait prononcé le mot à l'envers.

Un instant, je crus qu'elle allait abandonner la partie et sombrer dans le découragement, mais non, elle éclata de rire. Elle pouvait entendre ce qui n'allait pas mais était incapable de le corriger.

Les séances à l'hôpital se poursuivirent. Quatre fois par semaine, nous saluions nos nouvelles connaissances dans la salle d'attente avant d'entrer dans le bureau de Janice.

Nous persévérions à la maison. Tante Corrie pouvait à présent faire davantage d'exercices, elle appréciait même la télévision qu'elle regardait un peu le soir. Cela me prouvait bien que les choses avaient davantage de sens pour elle.

À la fin du deuxième mois de rééducation, Janice lui fit passer un autre test qui lui aussi, donna des résultats très encourageants.

Ce qui m'émerveillait le plus, c'était que l'amour de Tante Corrie pour autrui n'avait pas souffert, et ce malgré ses propres difficultés. Un jour ensoleillé, nous étions assises dehors devant une tasse de café ; les vignes avaient perdu leurs feuilles car la saison était avancée, mais le jardin était encore vert et agréable. Mais ce jour-là, elle ne prêta pas tellement attention aux orangers ni aux oiseaux. Après avoir avalé la dernière goutte, elle reposa d'une main ferme la tasse sur la table du patio, ferma les yeux et pria en des termes qui ne m'étaient pas intelligibles. Ce n'était pas une prière en esprit, car elle pria de la manière qui lui était alors coutumière. Elle prononça un « Amen » bien distinct, me regarda d'un air interrogateur et pointa un

doigt dans ma direction. Je pensai que nous étions probablement en route pour un voyage de découvertes. Il était certain que le départ avait été donné.

« Avez-vous besoin de quelque chose, Tante Corrie ? »

— Non.

— Pensez-vous à quelqu'un ?

— Oui.

— A un homme ?

— Non.

— A une femme alors. Est-elle mariée ?

— Oui.

— Est-elle mère ?

— Oui.

— A-t-elle trois enfants ?

— Non.

— Deux enfants ?

— Oui.

En procédant par élimination, ce qui prit un certain temps, j'arrivai à la personne à laquelle elle pensait, l'une des dizaines de milliers de connaissances de Tante Corrie. Elle déborda de joie lorsque j'eus prononcé son nom. Il nous avait fallu environ trois quarts d'heure pour trouver la réponse à une question qui en temps normal aurait pris quelques secondes. Tante Corrie me fit lui raconter tout ce que je savais des récents événements survenus dans la vie de cette femme, et elle se mit aussitôt à intercéder en sa faveur.

Pourquoi avait-elle été placée de façon si spéciale sur le cœur de Tante Corrie ? Je lui écrivis une lettre et par retour de courrier, elle nous répondit.

« Chère Corrie, je sais à présent que Dieu s'intéresse tant aux petits qu'aux grands problèmes de notre vie. Le fait qu'Il nous ait placés sur votre cœur et que vous ayez intercédé pour nous est un grand encouragement... » Elle continuait en expliquant par quelle crise

Un temps pour garder le silence

En décembre 1978, Lotte Reimeringer vint nous rejoindre. Tante Corrie et elle se connaissaient depuis plus de trente ans, et son arrivée fut une source de grande joie pour nous. Au cours de sa visite aux Etats-Unis, l'été précédent, lors duquel elle avait largement contribué au livre *This is your life* (Voici votre vie), Tante Corrie lui avait demandé si elle ne pourrait pas revenir pour l'aider à préparer un nouvel ouvrage de méditations quotidiennes, *This Day Is the Lord's* (Voici le jour de l'Eternel), son sixième livre depuis l'installation dans la « Maison Shalom ».

La situation présente était une raison supplémentaire qu'elle revienne parmi nous. Il était clair que depuis son attaque, Tante Corrie avait besoin de plus d'une aide à temps complet. Elisabeth ne travaillait qu'à mi-temps. Beaucoup de personnes nous étaient certes d'un précieux secours, mais l'état de Tante Corrie exigeait une assistance et une présence permanentes. Lotte n'était pas infirmière mais avait, au fil des années, acquis une certaine expérience dans ce

domaine. Elle était aussi une excellente secrétaire et femme d'intérieur. Lotte s'installa donc dans la chambre d'ami de la « Maison Shalom ». Elle se mit dès que possible au travail pour que le recueil de méditations quotidiennes soit achevé. Tante Corrie en avait rédigé environ un tiers que j'avais tapé à la machine avant son attaque.

Tout au long de ses nombreuses années de voyage, Corrie ten Boom avait toujours gardé sous la main un calepin. L'une des choses qui m'avaient le plus frappée lorsque j'avais fait sa connaissance, c'était son désir de mieux connaître et servir le Seigneur Jésus. Elle était disposée à apprendre de tous, jeunes et vieux, riches et pauvres, gens cultivés et illettrés. Un jour, tandis que j'assistais avec elle à un service funèbre, en Hollande, je la vis prendre de nombreuses notes du message délivré par un jeune évangéliste. Elle avait ainsi rassemblé des milliers de notes, de déclarations, d'anecdotes. Elle avait une prédilection pour les petites phrases-choc qu'elle appelait « coupures de journaux ».

En explorant le matériel nécessaire à la rédaction du recueil en question, Lotte parcourut les carnets de Tante Corrie avec elle et ensemble, elles décidèrent de ce qu'il convenait de retenir à cet effet. Tante Corrie était à nouveau prise par son projet, et nous prononcions la prière que j'avais maintes fois entendue de sa bouche : « Seigneur, permets que tout ce qui sera écrit soit ce que tu veux, fais en sorte que toute parole inutile soit exclue. »

La vie dans la « Maison Shalom » était arrivée à un nouveau chapitre, et je me trouvais confrontée à un nouveau problème dans ma vie : Il me fallait une patience à long terme. Le handicap de Tante Corrie durait depuis quelques mois déjà et je n'avais aucun moyen de savoir s'il se prolongerait encore longtemps.

Je prévoyais qu'il me faudrait constamment demander à Dieu de me donner tout ce dont j'aurais besoin pour continuer. C'était une chose de faire preuve de fidélité en période de crise ; je devrais apprendre à l'être dans une épreuve de longue durée.

J'eus à livrer dans mon esprit plus d'un dur combat à la fin de 1978, mais je découvris que, toutes les fois où je soumettais ma propre volonté à celle de Dieu, Il m'accordait la paix, la force et tout ce qui m'était nécessaire à la poursuite de la tâche. Je commençai à croire que dans Son grand amour, Il n'avait pas vu d'autre solution pour m'attirer plus près de lui que ces circonstances où il me fallait apprendre à ne compter que sur lui.

Lotte et moi avons essayé de mettre au point un programme à même de procurer un repos suffisant à Tante Corrie tout en lui permettant une activité nécessaire.

D'une certaine façon, la vie se déroulait selon la routine coutumière. Elisabeth continuait à s'occuper de la maison. L'éditeur de Tante Corrie nous fit parvenir les épreuves des ouvrages qu'elle avait rédigés avant sa maladie ; les membres du conseil d'administration et le personnel du bureau restaient en contact avec elle.

Un soir, alors que cinq mois s'étaient écoulés depuis l'attaque, nous étions assises sur le canapé blanc, lorsque Tante Corrie pointa l'index gauche dans ma direction.

« Voulez-vous manger quelque chose ? »

— Non.

« Voulez-vous aller au lit maintenant ? »

J'épuisai toute ma liste de questions habituelles sans toucher au sujet qui la préoccupait. Au lieu de se laisser bouleverser, Tante Corrie fit un petit geste de l'épaule, comme pour dire : « Vous finirez bien par

trouver. » Nous avons changé de sujet parce que je lui lisais le courrier du jour. Plus tard, dans la soirée, je me rappelais nos séances de travail sur le canapé blanc avant la maladie de Tante Corrie et nos moments de travaux d'aiguilles. « Tante Corrie, lui dis-je, voulez-vous votre broderie ?

— Oui », s'écria-t-elle triomphante.

C'était donc cela. J'avais cru qu'il lui serait trop pénible de suivre un modèle. Bien qu'elle ait éprouvé quelques difficultés à s'habituer à tenir l'aiguille de sa main droite encore faible, elle y réussit. Elle se mit ainsi à travailler un peu chaque jour, à broder un dessus de coussin qu'elle avait commencé quelques mois auparavant.

Au fil des semaines, un dessin prit forme. Et je me mis à repenser à la façon dont je faisais de longues listes détaillées des « choses à faire aujourd'hui » et j'aimais avoir un tel programme bien établi. Pareil emploi du temps était à présent absolument indispensable et il me vint à l'esprit que Dieu avait certainement prévu semblable situation lorsqu'il avait permis à nos chemins de se rencontrer.

Lotte et moi veillions à ce que Tante Corrie fasse sa promenade quotidienne, car elle aimait l'air frais et soleil. Il n'y avait plus de signe évident de son hémiplégie droite. Nous faisons aussi de petits tours en voiture avec notre passagère silencieuse. Elle était heureuse quand nous nous rendions sur une certaine colline d'où elle aimait observer les changements de nuances des montagnes enneigées, situées à l'est, au moment du coucher du soleil derrière nous. Nous prenions aussi notre pique-nique au bord de l'océan où elle appréciait beaucoup la brise fraîche de la mer, le bleu profond de l'eau, celui du ciel, les fleurs et les arbustes semi-tropicaux rouges, oranges, les aulnes, ainsi que les palmiers gracieux.

Je me demande quelle est la mémoire actuelle de Tante Corrie, me dis-je, tandis que toutes trois nous observions les mouettes décrire de grands cercles au-dessus de nos têtes, un après-midi ensoleillé. Elle avait toujours beaucoup aimé les oiseaux. Je me rappelai une histoire qu'elle m'avait souvent racontée à propos du camp de concentration.

Avec des milliers d'autres femmes, elle avait été obligée d'écouter l'appel qui, officiellement, commençait à 4 h 30 du matin, mais bien souvent beaucoup plus tôt parce que les Allemands cherchaient à briser leur moral. Les nuits étaient froides et noires, et les prisonnières étaient gardées par des gens qui avaient, selon l'expression de Tante Corrie, été « formés à la cruauté ». Il y avait des moments de profond désespoir. Un sombre matin, alors qu'elle était en rang avec des milliers d'autres femmes tapant des pieds pour se réchauffer, elle avait le cœur lourd parce qu'il lui semblait que Dieu les avait abandonnées, Betsie et elle. Tout à coup, une alouette se mit à chanter au-dessus de leur tête. Elle leva les yeux et alors lui revint à la mémoire le Psaume 103 : « Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant sa bonté est grande pour ceux qui le craignent... » Aussitôt, elle reprit courage malgré sa condition misérable et sut que Dieu ne l'avait pas délaissée.

En observant la mouette évoluer dans le ciel azuré, je me demandai si elle pensait à l'alouette. Tout autour d'elle était la liberté ; elle ne subissait aucune menace cruelle de la part de qui que ce soit, et cependant, elle vivait une sorte d'incarcération.

« Tante Corrie, vous souvenez-vous de l'alouette ? »

« Oui », et elle me regarda toute rayonnante avec des yeux pétillants. Sa mémoire n'avait pas été altérée. Comme j'étais heureuse que nous ayons passé tant de soirées à broder pendant qu'elle me faisait le récit

des événements qui avaient jalonné sa longue existence ! Je souhaitais pouvoir me rappeler beaucoup d'autres afin d'améliorer notre système de communication.

Il était une chose qui n'avait pas changé dans la vie de la « Maison Shalom », c'était le flot de visiteurs. De cette façon, Tante Corrie restait en contact avec le monde extérieur. Lotte et moi lui expliquions qui venait et lui rappelions des faits relatifs au visiteur en question. Si plusieurs personnes étaient présentes en même temps, nous leur demandions de parler l'une après l'autre, en leur expliquant qu'il était très fatigant pour Tante Corrie de suivre deux conversations à la fois. L'une de nous s'asseyait près de Tante Corrie, le visiteur qui parlait en face d'elle pour qu'il soit bien dans son champ visuel, et nous traduisions en hollandais ce qu'on lui disait quand elle n'avait pas compris l'anglais. Nous étions très attentives à ses réactions afin de pouvoir saisir ce qu'elle voulait transmettre à ses hôtes. Nous posions les questions à sa place car nous savions ce qu'elle aimait à demander, étant donné qu'en maintes et maintes occasions, nous avions pris part à de tels entretiens lorsqu'elle était en bonne santé.

« Racontez-moi ce que le Seigneur a fait dans votre vie ces derniers temps. »

« Parlez-moi de vos enfants. »

Tante Corrie recevait ses visiteurs de manière décontractée, et nous leur expliquions, en sa présence, qu'elle avait eu une attaque et que c'était la raison pour laquelle elle n'était pas à même de s'adresser directement à eux comme elle le souhaiterait. En dépit de son grand handicap, elle ne cessait de faire preuve d'un authentique intérêt et d'amour pour autrui. Certains trouvaient pénible de devoir tenir une conversation à sens unique pour ainsi dire. D'autres par

contre s'en tiraient fort bien. Quel était donc le secret d'une véritable communication de la part des visiteurs ?

Du point de vue des dons naturels, les personnes qui étaient, de par leur travail, confrontées au domaine de la communication, par exemple les acteurs, les journalistes ou les professeurs, entraient plus aisément en contact avec elle que d'autres. Celles qui réussissaient le mieux étaient les personnes qui avaient préparé leur visite dans la prière et avaient demandé à Dieu de leur donner une parole d'encouragement à lui transmettre ou un conseil pour répondre à ses besoins. Ces dernières n'étaient alors ni embarrassées ni timides.

Il ne se passait pratiquement pas de visite au cours de laquelle j'aurais souhaité que l'hôte ne se sente pas obligé de meubler les temps de silence par une conversation animée, mais je comprenais cependant une telle attitude, car il n'y avait pas si longtemps que j'avais moi-même appris cette vérité. On communique et communité tout en étant assis silencieusement dans la présence d'un individu.

Les journées ne comptaient pas assez d'heures pour recevoir tous ceux qui voulaient lui rendre visite, et c'était fatigant. Généralement, au bout d'une demi-heure, Tante Corrie fermait les yeux et se mettait à prier. Son esprit savait ce qu'elle voulait exprimer, mais ses lèvres ne pouvaient formuler les mots. Elle émettait cependant des sons et terminait sa requête par un clair « Alléluia, amen », indiquant ainsi au visiteur que son temps chez nous était terminé.

Je me posais la question de savoir comment réagirait Tante Corrie si elle devait recevoir des personnes pour la visite de qui elle n'aurait pas été du tout préparée.

Il y avait trois mois que Lotte vivait avec nous lors-

qu'un jour, nous avons décidé d'emporter un pique-nique et d'aller au bord de l'océan. Nous avons trouvé un endroit ombragé sous les palmiers pour y installer nos chaises longues et étaler notre petite nappe sur l'herbe.

Soudain, j'aperçus deux dames et un monsieur qui venaient vers nous et me parurent très hollandais. De toute évidence, ils l'avaient reconnue, mais ignoraient sans doute tout de sa condition physique présente.

Oh, pensai-je, elle ne les connaît sûrement pas, et nous n'avons même pas la possibilité de gagner un peu de temps, pour elle, car nous ne devons pas lui traduire la conversation.

Et bien sûr, l'une des dames lui tendit la main avec le sourire et dit : « Vous êtes Corrie ten Boom ? »

« Oui », répondit-elle

Nous avons expliqué à ces Hollandais ce qui était arrivé à Tante Corrie. A mon grand soulagement, elle leur sourit et établit le contact avec eux, non par des paroles, mais grâce à l'amour pour autrui que Dieu avait mis dans son cœur. Il n'y eut pas la moindre gêne.

Eh bien, pensai-je sur la route du retour, je n'ai jamais vu Tante Corrie dans l'embarras. Elle s'attendait toujours à ce que les gens l'acceptent telle qu'elle était. Elle n'avait pas changé d'attitude après son attaque. Cela découlait de la certitude profonde que Dieu l'acceptait telle qu'elle était, et cette certitude n'avait pas été ébranlée par son incapacité de parler. Elle était acceptée, et elle pouvait à son tour accepter les autres tels qu'ils étaient.

L'accueil des visiteurs et nos petites excursions prenaient une grande partie de notre temps, mais il restait encore de longues heures de la journée à remplir. Je me mis à étudier son livre *A Prisoner and Yet* (Prisonnière, mais...) et découvris qu'en 1944, Tante

Corrie vécut des jours d'isolement total :

« Le silence de la prison était oppressant. Les heures ne s'écoulaient que lentement. Quelle différence avec les jours d'autrefois ! J'avais été toujours si active ! Il n'existait pas de moment dans la journée où je n'aie rien eu à faire. Et à présent... ! Mais, mes jours d'incarcération ne prendraient fin que lorsque j'aurais accompli mon temps et j'avais pour seul but de passer le temps, d'une manière ou d'une autre. J'avais reçu de la maison une serviette de bain multicolore. Je l'effilochai et utilisai les fils colorés pour broder tous mes vêtements. Sur le haut de mon pyjama, je reproduisis une fenêtre avec des rideaux, un cyclamen, un chat et des papillons. J'y ajoutai encore d'autres choses jusqu'à ce que mon pyjama ressemble à un tableau. Ce fut une agréable diversion et ainsi, les jours ne passaient pas trop lentement. Lorsque je chantais, je mettais ma broderie de côté, car il aurait été stupide de faire deux choses à la fois. »

Trente-cinq ans plus tard, dans la « Maison Shalom » à Placentia, il aurait été aussi stupide de vouloir faire deux choses en même temps. Cela aurait été non seulement déraisonnable, mais surtout impossible. Tout comme les autres malades dans son cas, Tante Corrie se fatiguait extrêmement vite si son attention devait porter sur deux choses à la fois. Ainsi, nous nous efforcions d'empêcher deux conversations simultanées dans la même pièce, car ceci lui posait des problèmes d'audition et de compréhension. Mais nous avons également découvert que tout bruit servant de fond à une conversation ou à une activité l'épuisait. Donc, lorsque nous écoutons de la musique, nous ne faisons rien d'autre. Comme elle aimait Bach ! Mais le temps d'écoute ne dépassait pas en général trente minutes, et il m'arrivait parfois de lui demander : « Tante Corrie, pensez-vous au ciel ? Vous souvenez-

vous nous avoir déclaré que nous ne saurions jamais faire preuve de trop d'imagination ? Vous avez dit : Selon la Bible, « ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme, des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment » (1 Corinthiens 2:9). C'est la raison pour laquelle, en faisant travailler mon imagination, je sais que la réalité sera des millions et des millions de fois meilleure que ce que j'espère. Mais avec mon imagination, je chante dans les chœurs des anges, et Bach lui-même dirige ces chœurs. »

Elle hocha la tête et sourit.

En ne nous livrant qu'à une seule activité à la fois, nous occupions largement nos journées : méditation de la Bible et prière, travail sur le recueil de méditations quotidiennes, repas pris lentement, pauses de thé ou de café, musique, promenades, excursions, travaux d'aiguilles, tout ceci à un rythme ralenti, visites, temps de repos, et entre toutes ces activités, beaucoup de communication sans paroles.

Nous apprenions à considérer les plus petites expériences comme des trésors et à en tirer le plus grand parti. Nous passions de longues minutes à observer l'oiseau-mouche aux couleurs vertes et rouges chatoyantes dont la rapidité et l'énergie offraient un contraste frappant avec son observatrice silencieuse. Nous savourions aussi notre café et le morceau traditionnel de chocolat noir. Nous parcourions à pas lents le jardin en faisant attention à chaque fleur. Nous touchions les pétales soyeux des roses, étudions le rose translucide d'une fleur particulière. Nous nous penchions et en respirions le doux parfum.

Fait surprenant, Tante Corrie réussissait de temps à autre à prononcer quelques mots en réponse à une question.

Les jours et les semaines s'écoulaient lentement. Il m'arrivait de l'observer tandis qu'elle était assise au jardin, et j'avais l'impression qu'elle se retirait en elle-même. J'aurais beaucoup donné pour savoir à quoi elle pensait.

Nous essayions, au travers de ces circonstances, de comprendre les desseins de Dieu et ce qu'il avait à nous dire.

Tante Corrie se couchait assez tôt, et, en plusieurs occasions, après les activités de la journée, quand le téléphone cessait de sonner, Lotte et moi nous nous asseyions sur le canapé blanc et nous nous entretenions de sa souffrance. Nous demandions à Dieu de nous accorder discernement et compréhension. Nous prenions nos bibles pour tenter d'y découvrir ce que Dieu avait à nous apprendre à ce sujet : « ... si toutefois nous souffrons avec lui, afin d'être glorifiés avec lui » (Romains 8:17).

Je racontai à Lotte qu'une nuit, quelques mois avant son attaque, Tante Corrie était arrivée dans ma chambre, toute excitée après avoir parlé au Seigneur et lui avoir demandé de lui montrer Sa gloire. Il l'avait assurée qu'il exaucerait sa requête. Cette situation faisait-elle partie de Sa réponse à la demande de Corrie ?

Nous commençons à nous apercevoir que dans la Bible, la souffrance et la gloire sont indissolublement liées. Il en allait de même de la vie des chrétiens tout au long des siècles. Nous nous rappelions aussi la remarque que Tante Corrie avait faite dans la solitude de son monde de prison : « Ces jours d'emprisonnement ne prendront fin que lorsque j'aurai accompli mon temps. »

A présent, des années plus tard, elle accomplissait son temps une fois de plus, mais dans une autre sorte de prison. L'accomplissement de son temps était indissociable de sa vision de la gloire divine. Le Seigneur

avait-il permis cette situation où elle était réduite au silence, à l'incapacité d'exercer une quelconque activité, à une totale dépendance de Sa personne afin de lui faire voir davantage Sa gloire ? Nous nous efforcions d'observer la main de Dieu à l'œuvre dans cette souffrance et nous nous demandions comment cette situation, apparemment sans issue, déboucherait sur un résultat conforme à Sa nature de bonté et d'amour. Nous pensions à l'attitude de Tante Corrie qui, certes, n'aimait pas souffrir mais ne regimbait pas. Elle acceptait sa souffrance, persuadée qu'elle était nécessaire et qu'à Son heure, Dieu la changerait en liberté et en gloire. Se pouvait-il que ce mystère de sa vie existe non seulement pour elle, mais également pour aider son entourage immédiat et tous ceux qu'elle pouvait atteindre ?

Un jour, alors que nous étions assises dans le salon en train de boire du café, Tante Corrie nous montra du doigt le mur derrière le canapé blanc. Nous lui avons demandé si elle souhaitait une autre disposition des reproductions de maîtres hollandais qui y étaient accrochées. Non, ce n'était pas son désir. Fallait-il les enlever ? Oui. En fallait-il d'autres ? Non. Ou seulement une ? Oui ! Laquelle ? Nous nous sommes regardées toutes les trois un moment en silence. Puis Tante Corrie montra la porte. Fallait-il en acheter une autre ? Non. Peut-être voudriez-vous un tableau de Hollande ? Oui. Cette idée lui éclaira le visage. Tante Corrie, le portrait de votre père ? Oui !

Nous avons aussitôt pris toutes les dispositions pour faire venir le portrait de Casper ten Boom qui trouva sa place là où Tante Corrie le souhaitait. D'une certaine façon, il était rassurant d'avoir ce tableau dans la maison, car c'était bien là sa place.

A présent, la Parole de Dieu nous était plus précieuse que jamais, et cela était sans doute dû au fait

que nous avions davantage de temps pour nous, mais surtout parce que les circonstances actuelles nous obligeaient à nous appuyer sur elle. Nous la lisions souvent à Tante Corrie et remarquions à plusieurs reprises, que malgré sa grande fatigue, la Bible avait toujours du sens pour elle alors qu'une conversation normale pouvait ne pas en avoir. Elle ne montrait jamais d'expression perplexe pendant la lecture de la Parole de Dieu. Certains versets étaient particulièrement encourageants :

« Fortifie-toi et que ton cœur s'affermisse ! Espère en l'Éternel ! » (Psaume 27:14)

« Je t'aime d'un amour éternel. » (Jérémie 31:3).

« Mon Dieu pourvoira à tous vos besoins selon sa richesse, avec gloire, en Jésus-Christ » (Philippiens 4:19).

Nous la lisions très lentement, puis la méditions et en savourions les paroles.

La lecture d'autres livres était une autre activité qui était source de grand plaisir pour notre malade. Ceci constituait pour elle un passe-temps bien plus agréable qu'à l'ordinaire parce que nous lui relisions ses propres livres. Lotte lui relut la presque totalité des vingt ouvrages qu'elle avait écrits et Tante Corrie attendait avec impatience les instants où elle avait la possibilité de revivre certaines aventures passées au cours desquelles le Seigneur était de façon miraculeuse intervenu en sa faveur dans bien des circonstances difficiles. Il ne faisait aucun doute que son propre témoignage contribuait largement à l'édification de sa foi.

La lecture de ses livres nous amenait tout naturellement à parler des deux personnes qui m'avaient précédée dans cette tâche ; de 1960 à 1967, c'était

Connie qui avait assisté Tante Corrie et le livre *Vagabonde pour le Seigneur* relate une partie de leurs vie et voyages en commun. Elle était heureuse que nous lui rappelions Connie qui était morte d'un cancer peu après son mariage en 1967. De toute évidence, elle avait été très vive et possédait un merveilleux sens de l'humour, et c'était un hommage à sa mémoire que, lorsque Tante Corrie avait besoin d'aide, elle appelait « Connie », autrement dit, elle demandait toute l'assistance que représentait pour elle ce nom.

Nous parlions beaucoup d'Ellen aussi. Elle était heureuse dans sa nouvelle tâche d'épouse et de mère. Elle téléphonait et écrivait souvent, et lui envoyait de nombreuses photographies.

Nous attendions avec impatience l'arrivée du courrier quotidien. Les nouvelles de ses neveux et nièces, les enfants de Nollie qui était décédée, et qui vivaient aux Pays-Bas, en Suisse et en Nouvelle-Zélande, l'intéressaient particulièrement ; de même aussi les lettres qui lui parvenaient d'anciennes organisations de jeunesse dont elle avait fait la connaissance à Haarlem, il y avait de cela de nombreuses années. En entendant le récit d'événements vieux de soixante ou soixante-dix ans, elle rayonnait de joie, comme si tout cela s'était passé la veille.

Les livres et les films de Tante Corrie lui valaient des centaines de lettres. La promesse que Dieu lui avait faite au moment où Il lui avait donné la « Maison Shalom » paraissait se réaliser : il semblait qu'un plus grand nombre de personnes aient été touchées par le message des livres et des films.

La preuve nous en fut donnée par l'une des innombrables lettres qui nous parvenaient :

« La façon dont le Seigneur Jésus vous a fait sortir de l'épreuve a été pour moi une inépuisable source d'encouragement. Souvent, en période de grande

souffrance, notre consolateur m'a rappelé des étapes de votre marche avec lui. J'ai lu *Victoire à Ravensbrück* avec des larmes de joie, ensuite j'ai été voir le film. Une personne non chrétienne nous a accompagnés et le lendemain, elle s'est donnée à Christ. »

Des amis lointains et proches, des voisins lui témoignaient beaucoup d'affection et de gentillesse, lui faisaient envoyer des fleurs, s'arrêtaient à la maison avec des fruits, des légumes et des gâteaux.

La réunion hebdomadaire de prière pour les prisonniers se tenait dans la demeure de nos voisins ; Tante Corrie y assistait lorsqu'elle le pouvait, écoutait et priait dans sa propre langue faite de sons décousus. Elle prenait la situation de façon très positive. C'était ce qu'elle avait de mieux à faire, car après tout, Dieu la comprenait.

Si l'attaque avait amoindri ses facultés physiques, elle n'avait eu que très peu d'effet sur son esprit muni d'un discernement surprenant. C'est ce dont je me rendis compte au cours d'un incident dû à l'un de nos visiteurs.

Les gens continuaient à arriver en foule à la « Maison Shalom » et il n'était pas rare que certaines personnes déclarent avoir été conduites par le Seigneur à venir rendre visite à Corrie. C'était quelque peu déconcertant. Si le Seigneur avait réellement parlé à ces visiteurs, qui étais-je pour protester ? Dans certains cas, je savais qu'ils avaient raison, mais dans d'autres, j'étais persuadée qu'ils avaient tort. Et cependant, je les laissais entrer. Le résultat, c'est que Tante Corrie était épuisée. Au fil des semaines, j'eus le courage de refuser certaines visites.

C'est ainsi qu'un jour, je me heurtai à une dame qui voulait absolument voir Tante Corrie car, disait-elle, le Seigneur le lui avait demandé. Or, Tante Corrie était très fatiguée, et le Seigneur ne m'avait rien commu-

niqué de semblable. Je ne laissai donc pas entrer la personne en question. Il s'ensuivit un malentendu qui provoqua une certaine tension entre Tante Corrie et moi. J'avais eu beau essayer de lui cacher l'incident, elle ne fut pas dupe.

Ses yeux bleus semblaient scruter le fond de mon âme, et elle tenta de me dire quelque chose. Devinant de quoi il s'agissait, j'allai au-devant de sa question : « Tante Corrie, voulez-vous parler de mon différend avec Madame X ? »

— Oui ! fit-elle avec un air triomphant.

— Voulez-vous que je lui téléphone pour mettre tout en règle ?

— Oui ! »

Dès que ce fut possible, la dame en question et moi, nous nous sommes retrouvées pour parler, prier et mettre fin à notre différend. Je commençai à me rendre compte que la tranquillité d'esprit de Tante Corrie et celle des autres habitants de la maison dépendaient en partie du maintien de bonnes relations avec la multitude de gens qui, de l'extérieur, avaient une influence sur chacune de nos vies, à la maison.

Dans la mesure où nous essayions d'entretenir de bons rapports les unes avec les autres et avec les connaissances extérieures à la maison, les visiteurs remarquaient l'atmosphère paisible de la demeure et le calme intérieur de Tante Corrie. De sa personne émanait un rayonnement merveilleux qui venait du Seigneur. Lotte et moi étions persuadées qu'il s'était établi une profonde communion entre elle et son Maître. Nous aurions tant aimé savoir ce qu'il lui disait, mais le saurions-nous jamais ?

Lotte et moi discussions d'un autre sujet au cours des soirées tranquilles que nous passions, assises sur le canapé, sous le portrait de papa ten Boom : pourquoi Dieu avait-il permis cette maladie ? Nous nous

interrogeons à ce propos, en discussions et prières, mais ne recevions jamais de réponse à ce mystère. La question éternelle de savoir pourquoi Dieu permet la souffrance restait encore assez mystérieuse pour nous. Mais nous étions de plus en plus certaines de la souveraineté de Dieu. Il permettait la souffrance, et dans Sa souveraineté, Il avait prévu cette période douloureuse dans la vie de Tante Corrie.

Pourquoi en était-il ainsi, comment cela était-il possible ? Nous ne le savions pas. Nous en avons déduit d'une part que la souffrance permise par Dieu et d'autre part l'heure de cette souffrance établie par lui, étaient partie intégrante de Son plan divin d'amour. Notre connaissance de Sa souveraineté allait de pair avec une expérience renouvelée de Son amour. Jamais auparavant, l'amour de Dieu n'avait été aussi réel à mes yeux.

Cette question du « pourquoi » nous fut posée par de nombreux visiteurs. Lotte et moi avons toutefois cessé de nous la poser et ce, parce que Tante Corrie ne la posait jamais. Rien ne nous indiquait qu'elle était aux prises avec ce dilemme. Tout dans son attitude indiquait l'acceptation. Dieu l'avait pour ainsi dire enfermée en lui dans une sorte de précieux « emprisonnement » et jusqu'à présent, ce qui se passait dans son esprit était un secret entre lui et elle.

Une des manières dont nous pouvions encourager Tante Corrie était de l'entretenir du glorieux avenir qui l'attendait au ciel. Nous lui lisions les textes de la Bible qui traitent de ce sujet — il n'y aura plus de tristesse, mais une joie éternelle, une place préparée par le Seigneur et nous serons pour toujours en Sa présence.

Il lui arrivait parfois de lever les mains vers Dieu pendant que nous abordions ce thème et son visage trahissait sa hâte de partir là-haut. Si sa volonté avait pu intervenir, elle serait déjà partie pour être avec

Christ. Cependant elle restait sur terre pour une raison précise : telle était la volonté de Dieu, et cette volonté prévoyait encore l'achèvement de certaines choses.

Le fait que Dieu tient nos destinées dans Sa main revêtit à mes yeux une importance grandissante à mesure que je pouvais mieux saisir cette réalité. Il connaissait la durée de l'existence de Corrie et elle ne dépendait que de Sa seule volonté. Nous lui lisions souvent, et en même temps à nous-mêmes, ce que déclare la Bible sur la vie de l'homme : « ... sur ton livre étaient tous inscrits les jours qui m'étaient destinés, avant qu'aucun d'eux existât » (Psaume 139:16).

Depuis des mois Tante Corrie ne pouvait plus s'exprimer et lorsque je considérais la façon dont elle acceptait ses épreuves, mes petits problèmes personnels faisaient pâle figure à côté. Devant la patience qu'elle manifestait, je me rappelais ses paroles : « Pam, il vous faut apprendre à regarder les petites choses pour ce qu'elles sont et à voir les grandes comme telles. » En pensant chaque jour à ces paroles, plus profondément consciente de la souveraineté de Dieu, je découvris que mes regards se tournaient peu à peu dans la bonne direction, et j'entrevois donc les événements de la vie sous une perspective beaucoup plus juste.

Faire face aux attaques du diable faisait partie intégrante de la vie. Tante Corrie traversait parfois des instants sombres ; il lui arrivait d'être troublée et abattue. Elle vécut l'un de ces moments au cours du printemps qui suivit l'attaque. Elle se montra agitée, et Lotte et moi avons essayé de la calmer. Mais les efforts humains furent insuffisants. Elle était toujours troublée.

« Corrie, dit Lotte, à mon avis, c'est une attaque du malin qui voudrait ôter votre joie. Prions. »

Tante Corrie y consentit sur-le-champ.

« Père, pria Lotte, nous venons à toi dans la puis-

sance du nom de Jésus-Christ, et nous prenons autorité sur le diable qui s'efforce d'accabler et d'effrayer Corrie. Nous lui résistons au nom de Jésus et nous te demandons de remplacer l'angoisse par ta paix et tes consolations. Merci, Père. Amen. »

Aussitôt, Tante Corrie retrouva le calme et la tranquillité. Ce ne fut pas un cas isolé tout au long de ces mois.

Le jour de Pâques 1979, huit mois après son attaque, Tante Corrie fêta son quatre-vingt-septième anniversaire. Nous avions une raison supplémentaire de nous réjouir : le recueil de méditations quotidiennes *This Day is the Lord's* (Voici le jour de l'Eternel) que Lotte et elle venaient de terminer.

Les yeux de Tante Corrie lui causaient quelques ennuis et nous avons demandé au Seigneur de bien vouloir la soulager. En effet, à en juger d'après sa description des symptômes, elle voyait trouble et souffrait.

Ce fut cependant un joyeux anniversaire dont la plus grande partie se passa dehors, au soleil. Lotte et moi lui avions acheté une robe et une veste neuves, blanches avec de petits motifs rouges, bleus et verts. Elle s'en revêtit séance tenante. Nous avons lu le Psaume 103 comme c'était la coutume chez elle et dans de nombreux foyers hollandais pour les anniversaires. De plus, selon la tradition hollandaise, nous avons offert du café et des gâteaux à la crème aux visiteurs. La table et les chaises du patio furent déménagées près de l'oranger de Tante Corrie qui était devenu un arbre digne de ce nom, en pleine santé, lumineux, au feuillage vert sombre parsemé de fruits que nous avions hâte de voir arriver à maturité.

Elle reçut beaucoup de paquets pour la circonstance — des pyjamas, une nappe et des serviettes de table, une tasse en porcelaine de Chine avec sa sou-

coupe, des verres à pied et un ouvrage avec des photographies sur Israël.

Après le départ des hôtes et notre retour dans le salon, Tante Corrie tourna le bouton de la télévision et toute joyeuse, la montra du doigt. Ce n'était pas la chaîne ni l'émission qu'elle avait l'habitude de regarder. Je croyais que son excitation provenait du fait qu'elle connaissait la suite du programme et lui demandai si je devais changer de chaîne. Non, fut la réponse. Pour finir, elle se dirigea vers le petit écran et le toucha, se tourna vers moi et sourit.

« Oh, Tante Corrie, voulez-vous dire que vous voyez sans problème ? Le Seigneur a-t-Il guéri vos yeux ? »

« Oui ! »

En me préparant à aller au lit ce soir-là, je repassai les événements qui avaient marqué cette dernière année tragique et pourtant bénie de sa vie.

Que lui apporterait celle qui s'ouvrirait devant elle ? Verrait-elle l'achèvement de son travail ?

Dieu seul le savait. Et sur ce point, Il gardait un silence total.

10

Encouragements divins

Tout au long du printemps 1979, tante Corrie continua à tirer le meilleur parti possible de son état ; elle semblait même en assez bonne santé. Mais en mai, elle eut des problèmes digestifs, et son médecin arrangea des tests pour elle à l'hôpital. Tout en préparant sa petite valise, Lotte lui dit : « Qui sait, peut-être reviendrez-vous très bientôt à la maison. »

En réponse, elle lui adressa un sourire radieux, puis, pointant son index gauche vers le ciel, elle répliqua : « Oui... ou... »

L'arrivée à l'hôpital nous réserva une petite surprise. Une infirmière tendit à Tante Corrie un bloc et un stylo, en lui demandant de bien vouloir signer un formulaire d'autorisation. Nous avons appris à l'infirmière que Tante Corrie n'avait pas pu signer son nom depuis son attaque, il y avait neuf mois, et que nous lui expliquerions en hollandais qu'elle devait mettre une croix au lieu d'une signature authentique à l'endroit prévu. Nous n'avions pas terminé notre phrase que Tante Corrie prit le bloc et le stylo et signa « Corrie ten Boom », de façon très claire et au bon endroit.

Pourquoi n'avait-elle pas pu le faire en d'autres occasions ? Nous ne le saurions jamais, mais ceci lui fit un immense plaisir.

Deux jours plus tard, comme les examens ne révélèrent rien d'anormal, elle put quitter l'hôpital. Nous avons reçu des conseils pour son régime et nous l'avons ramenée à la « Maison Shalom ». Elle semblait quelque peu déçue de ne pas être partie au ciel.

Au bout de quelques jours, nous avons repris la routine quotidienne. Après le petit déjeuner et un moment de prière, j'accompagnai Tante Corrie pour l'aider à s'habiller. Elle se mit soudain à hésiter et à manier ses vêtements de façon maladroitement. Ses yeux devinrent vitreux. Je l'aidai à s'asseoir, mais son corps s'inclina vers la droite et je me rendis compte qu'elle subissait une autre attaque grave. Lotte se trouvait à l'autre bout de la maison, incapable d'entendre mes appels. Je traînai presque Tante Corrie jusqu'à son lit en constatant qu'une fois de plus, les forces avaient quitté tout son côté droit. En passant par la porte du couloir, j'appelai Lotte. Elle arriva de la cuisine en courant et ensemble, nous avons étendu Tante Corrie sur le lit. Je me précipitai au téléphone pour appeler le médecin. Au bout de quelques minutes qui me parurent des heures, il arriva à la « Maison Shalom », examina Tante Corrie et nous confirma qu'il s'agissait d'une autre attaque. Elle avait perdu connaissance et le médecin décida qu'il faudrait, dans la mesure possible, la soigner à domicile. Nous étions parfaitement d'accord avec lui, sachant que c'était son plus cher désir de mourir dans son propre lit si l'heure de Dieu avait sonné pour elle.

Lotte et moi ne quittions pas son chevet tout au long de la journée. Elle avait le côté droit paralysé. Lorsqu'il lui arrivait d'ouvrir les yeux, nous lui parlions, mais elle ne réagissait pas. Tous les progrès qu'elle

avait faits au niveau du langage et de la communication parurent s'évanouir ce jour-là. Elle était à nouveau hémiplégique à droite, alors que le côté gauche n'avait pas été touché. Nous en savions à présent assez sur les attaques pour comprendre qu'il nous faudrait attendre quelques heures avant de voir si cette récidive l'affecterait de façon définitive. Peut-être le cerveau n'avait-il pas souffert cette fois et peut-être pourrait-elle retrouver l'usage de ses membres, comme après la première attaque, de même que sa faculté de communication au degré qui avait été le sien avant ce dernier assaut de la maladie. Quels n'étaient pas nos espoirs !

Au bout d'un certain temps, il devint évident que les muscles droits de la gorge étaient eux aussi atteints et qu'il lui était impossible d'avaler quoi que ce soit sans tousser ou s'étouffer. Nous savions que cette situation pouvait se renverser quelques jours plus tard, mais pour elle, ce ne fut pas le cas. Pour éviter toute déshydratation, il fallut la perfuser.

Soigner Tante Corrie dans son lit bas s'avéra plutôt difficile et nous avons pris la décision de nous procurer un lit électrique. Je me rendis dans un établissement spécialisé dans la fourniture de matériel hospitalier et choisis un lit entièrement automatique qu'il était possible de faire monter ou descendre à la hauteur de la personne dispensant les soins, et muni de barrières latérales ajustables. Un livreur vint à la maison installer le lit. Lorsque j'avais vu le lit dans l'immense entrepôt, il ne m'avait pas paru tellement utilitaire, mais à présent qu'il était chez nous, ses dimensions et sa robustesse semblaient écraser la pièce. Il nous fallut un certain temps pour nous y habituer. Le lit de Tante Corrie fut remisé ailleurs. La chambre principale de la « Maison Shalom » fut donc transformée en chambre d'hôpital.

C'est à ce moment-là que Sharon Lightfoot, notre voisine qui habitait derrière la maison, commença à jouer un rôle important dans nos vies. Infirmière diplômée, elle fit de son mieux pour procurer à Tante Corrie le plus grand bien-être possible et elle nous prodigua de nombreux conseils pour la soigner. Elle surveillait les perfusions et était prête à nous venir en aide de nuit comme de jour.

Les premiers jours qui suivirent cette deuxième attaque, il apparaissait que le désir de Tante Corrie allait être exaucé et qu'elle allait partir au ciel. Grâce à l'assistance de Sharon, Lotte et moi l'avons veillée trois jours et trois nuits durant. Après, nous nous sommes rendues à l'évidence qu'il nous faudrait une auxiliaire médicale pour la nuit. Nous avons engagé une infirmière de nuit qui venait de onze heures du soir à sept heures du matin. Lotte et moi prenions la relève pour la journée. Lotte était une très bonne infirmière, non de profession mais d'expérience, avec beaucoup de sens pratique, très disciplinée, car elle avait déjà soigné de grands malades.

Tante Corrie restait paralysée du côté droit, ne pouvait prononcer un mot et passait le plus clair du temps dans une semi-inconscience ou bien elle dormait. Elisabeth lui préparait des aliments liquides nourrissants, par exemple un œuf battu dans du lait avec des protéines en poudre. Lorsque Tante Corrie se réveillait, nous nous efforcions de les lui faire avaler, ainsi que d'autres liquides, à l'aide d'une seringue. Il lui était plus facile de boire froid. Sa gorge atteinte pouvait sentir la fraîcheur du liquide et mieux réagir qu'au chaud, mais elle ne prenait que de petites gorgées. Une prise trop importante la faisait s'étouffer. Toutes les fois que nous remarquions des signes de conscience, nous lui mettions la seringue dans la bouche. A plusieurs reprises, la perfusion s'interrompit à cause du mauvais

état de ses veines et il fallait la reposer ailleurs. Une lumière trop vive lui fatiguait les yeux, et c'est pour cette raison que nous maintenions les doubles rideaux à demi tirés. Ainsi passait-elle les journées dans une semi-obscurité. Avec l'aggravation de la maladie, il nous fallut engager une autre aide et une infirmière vint nous prêter main forte le jour.

Lotte et moi étions convaincues du fait qu'il était de la plus grande importance que nous continuions à lire les Écritures à Tante Corrie, même pendant ses heures d'inconscience. Un jour, nous nous sommes tenues debout près de son lit, dans la pénombre de sa chambre. Elle était couchée sur le côté droit, et la main droite où était posée la perfusion reposait sur un coussin. Le chevet du lit électrique était légèrement relevé. Ses cheveux argentés lui arrivaient aux épaules ; elle avait les yeux fermés et était habillée d'une chemise de nuit style hôpital, bleue et blanche, dont les cordeles étaient nouées dans le cou. Son immobilité totale ne faisait pas penser qu'elle ne pouvait nous entendre. Mais Lotte lui lut ce texte : « Sois tranquille près de Dieu, mon âme, car mon espoir vient de lui » (Psaume 62:6, *TOB*).

Nous avons prié avec elle, puis lui avons expliqué ce qui lui était arrivé, quel jour nous étions et quelle heure de la journée, et qui se trouvait dans la chambre en prenant soin d'ajouter que nous ne la laisserions pas seule.

Tante Corrie réussit d'une certaine manière à communiquer avec son entourage. Ses yeux changèrent d'expression dès le troisième jour après l'attaque. Nous ne pouvions pas dire ce qu'elle éprouvait — elle seule le savait — mais son regard avait perdu son expression hagarde, vide ; il ne trahissait ni crainte ni angoisse, mais au contraire, on pouvait y lire la tranquillité et le repos, que je finis par

ressentir moi-même. Même cette grave maladie n'avait pas pu lui dérober sa paix intérieure. Nous savions que c'était là une grâce du Seigneur. Pour des raisons que lui seul connaissait, il permettait une nouvelle épreuve de foi qu'elle traversait avec Son aide.

Dix jours après l'attaque, comme il n'était plus possible de la perfuser, il fut décidé de l'emmener à l'hôpital où l'on procéderait à la pose d'une perfusion sous-clavière, permanente et plus efficace. Cette fois, elle avait une chambre à elle et ainsi nous pouvions, à tour de rôle, rester constamment à son chevet. Il y avait un divan dans la chambre, ce qui nous permettait de prendre du repos. Pendant une semaine entière, elle fut gravement malade. Comme pour la première attaque, il était facile de constater que le cerveau avait été très sérieusement touché. Les méninges étaient irritées, ce qui se traduisait par un comportement agité. Tante Corrie mangeait très peu et dormait beaucoup. Au bout de quelques jours, elle commença à mieux réagir lorsqu'elle reprenait connaissance, mais de l'avis de plusieurs médecins, elle ne guérirait pas.

Or, il se produisit un tournant dans l'évolution de la maladie, une semaine après son admission à l'hôpital. C'était un dimanche matin, en fin de matinée. Pendant plus de trois heures, j'étais restée assise à côté d'une Tante Corrie profondément endormie. J'avais ainsi eu le temps de lire toute l'édition du journal du dimanche. Aux environs de onze heures, en regardant au-dessus de ma page pour voir ce que faisait Tante Corrie, j'aperçus deux yeux bleus grands ouverts. Elle repoussa le drap et mit sa jambe valide au bord du lit. Doutant qu'elle puisse reprendre totalement conscience après deux semaines et demie de vie végétative, je lui demandai si elle voulait se lever. Elle hocha la tête. Je vécus des instants d'émotion intense en constatant qu'elle avait retrouvé certaines de ses fa-

cultés de communication. Je me précipitai dans le bureau des infirmières et revins, suivie de deux d'entre elles, dont l'une poussait un fauteuil roulant. Pendant que la première tenait la perfusion et appuyait le dos de Tante Corrie, l'autre la fit pivoter dans le fauteuil roulant. Elle y resta environ trois quarts d'heure et mangea assez bien.

Si je m'étais imaginée que cet état durerait, je m'étais trompée. Il lui arrivait d'être alerte et de s'alimenter un peu, mais en d'autres moments, il n'y avait pas moyen de communiquer avec elle. Les veilles continuaient donc.

La lecture de la Parole de Dieu occupait une place considérable dans nos vies. Nous la lisions à Tante Corrie, l'une à l'autre, et chacune pour soi, et tous les jours, Dieu nous donnait des versets qui nous encourageaient et nous aidaient à persévérer.

« Les voies de Dieu sont parfaites, la parole de l'Éternel est éprouvée ; il est un bouclier pour tous ceux qui se confient en lui » (Psaume 18:31).

Nous la voyions continuer à souffrir et s'affaiblir de plus en plus. Or, nous étions totalement impuissantes à lui être de quelque secours réel, mais le merveilleux dans cette situation, c'était que plus notre fatigue augmentait et plus nous dépendions du Seigneur pour tout ce dont nous avions besoin, plus nous étions convaincues de la sagesse, de la bonté et de l'amour de Dieu.

L'un des membres du conseil d'administration nous appela un jour au téléphone. Il m'encouragea en disant : « Le Seigneur va se servir de cette période particulière pour vous révéler quelques-uns des mystères de la vie et de la mort. »

Et quel mystère c'était ! J'avais souvent entendu dire que lorsqu'une personne perd la volonté de vivre, elle meurt, mais que lorsqu'elle veut vivre, elle vit. Les jours

suivants, je vis Tante Corrie, à mesure que se multipliaient ses instants de lucidité, mettre en œuvre toute la force de sa volonté.

Un monsieur vint un jour lui rendre visite alors qu'elle était tout à fait éveillée et couchée sur le côté droit. Un oreiller la calait bien afin de lui éviter de rouler sur le dos. Les infirmières venaient tout juste de la tourner, comme elles le faisaient toutes les deux heures pour empêcher la formation d'escarres, et la perfusion se trouvait du côté qu'elle présentait au visiteur.

Il la regarda bien dans les yeux qui montraient qu'elle était parfaitement consciente cet après-midi-là. Il s'assit près d'elle et, après quelques minutes de silence, lui dit : « J'aimerais demander au Seigneur de mettre un terme à vos souffrances. Me le permettez-vous ? »

D'un signe de tête, elle fit oui, ne ferma pas les yeux mais observa le mouvement de ses lèvres.

« Seigneur, dit-il, je te demande de délivrer Tante Corrie des souffrances qu'elle endure à présent. Elle a vécu une longue existence bénie et désire ardemment entrer dans ta présence. Pourrais-tu la prendre au ciel avec toi... ? »

Tante Corrie avait les yeux rivés sur son visage. Elle avait compris chacune de ses paroles. Elle avait un regard pressant et elle acquiesçait autant que le lui permettait la faiblesse de son état. Lorsque le visiteur en question eut fini sa prière, elle lui fit un sourire radieux. Il n'y avait pas de doute sur ce qu'elle souhaitait. Son désir était d'« être avec Christ, ce qui de beaucoup est le meilleur » (Philippiens 1:23). Mais sa volonté était soumise à celle du Seigneur et était à ce point en accord avec la volonté divine qu'elle ne regimbait pas contre le fait qu'au fil des jours, elle reprenait des forces et allait mieux. Nous nous en

rendions compte à son attitude positive et à la façon dont elle coopérait avec tous ceux qui l'aidaient à manger et à retrouver une certaine mobilité.

Un jour, une jeune kinésithérapeute fit son entrée dans la chambre et lui dit que la rééducation commencerait ce jour même. Elle prit la main droite handicapée de Tante Corrie et lui demanda de pousser sa propre main afin de voir si elle pouvait la faire bouger. Cet exercice nécessita un effort considérable, mais Tante Corrie fit de son mieux. Elle poussa encore et encore, et enfin elle réussit à la bouger de quelques centimètres. Mais, en comparaison de son état après la première attaque, elle ne fit guère de progrès du côté hémiplégique.

Cependant, son degré de compréhension s'améliorait peu à peu et un jour, le spécialiste vint nous dire qu'elle pourrait bientôt quitter l'hôpital, même si elle avait encore besoin de perfusions. Nous avons fait part de la nouvelle à Tante Corrie ; elle sourit et hocha la tête, ne laissant ainsi planer aucun doute sur son ardent désir de rentrer à la « Maison Shalom ».

Lotte et moi avons fait le nécessaire pour louer tout l'équipement indispensable à des soins adéquats et trois semaines après son entrée à l'hôpital, une ambulance ramena Tante Corrie chez elle. Une fois de plus, la maison était inondée de fleurs, mais le voyage de retour avait été si épuisant pour elle qu'à notre avis, elle n'avait pas pu les remarquer. Les huit semaines qui suivirent furent une succession de périodes de grave maladie et de grande faiblesse. Puis, elle semblait se remettre un peu et voilà que survenait une rechute. Elle voulait se lever autant que le lui permettaient ses forces et la kinésithérapeute qui venait régulièrement faire travailler sa jambe et son bras droits, nous apprit comment la lever du lit pour l'installer dans le fauteuil roulant. Elle débordait de joie

lorsqu'elle pouvait sortir à l'air frais et être parmi ses rosiers. Parfois, elle nous le faisait comprendre par l'expression détendue de son visage. A d'autres moments, elle se montrait moins expressive, et le seul fait de se lever était pour elle une corvée épuisante.

Un jour, nous venions d'asseoir Tante Corrie dans son fauteuil roulant et nous l'y avions bien calée avec des oreillers à cause de sa faiblesse musculaire et de la paralysie ; nous nous dirigeons lentement de la chambre vers le jardin lorsque se fit entendre la sonnette d'entrée. J'allai ouvrir et je vis Jane Klassen, l'épouse du professeur d'université, l'homme à tout faire de Tante Corrie. Elle venait souvent à la « Maison Shalom », les mains pleines de biscuits, de pain frais et de légumes. Cette fois, Jane apportait des laitues, des tomates et des oranges de son jardin, et elle était accompagnée de sa fillette Kelly. Je leur demandai de patienter un instant, le temps que nous amenions Tante Corrie jusqu'à la porte d'entrée. Jane me dit plus tard qu'en la voyant dans cet état d'extrême faiblesse, elle fut frappée par le naturel de son attitude qui ne révélait aucun orgueil. Elle était incapable de parler, mais pouvait cligner des yeux ; des tubes et des flacons l'entouraient de tous côtés, mais à la vue de son amie et de sa fillette aux cheveux blonds, son visage s'éclaira d'un sourire de bienvenue qu'elle esquissa de ses lèvres tordues. Même en présence d'une enfant, qui aurait pu éprouver un choc en voyant pareille infirmité, Tante Corrie resta naturelle et détendue. Ce fauteuil et tout l'équipement médical faisaient partie intégrante de sa vie, et même cette situation ne pouvait la gêner.

Du jour où Tant Corrie revint à la maison, il lui fallut la présence d'une infirmière de nuit. Pendant les premières semaines, nous avons aussi une aide soignante le jour. Lorsque la perfusion sous-clavière

cessa de fonctionner, le médecin décida de ne pas la renvoyer à l'hôpital comme elle prenait assez de liquides pour subsister. Lotte et moi avons réussi quelques semaines plus tard à nous occuper toutes seules de Tante Corrie, grâce à la présence d'Elisabeth qui faisait les courses et la cuisine et nous aidait à lui prodiguer des soins lorsque c'était nécessaire. Elle était réduite à une impuissance totale, et il nous fallut mettre au point une routine à suivre. Lorsqu'elle n'était pas assise dans son fauteuil et qu'elle était couchée, il fallait la changer souvent de côté. Sharon, notre voisine, infirmière diplômée et aide volontaire, nous prodigua de nombreux conseils.

En effet, il était important d'éviter à tout prix la formation d'escarres, ce qui nécessitait une hygiène parfaite, des massages et changements de position fréquents. On nous conseilla d'acquiescer un matelas spécial fait de mousse d'environ quinze centimètres d'épaisseur et muni de bosses lui donnant l'aspect d'une boîte à œufs. Il vint prendre place sur le matelas normal du lit électrique. Tante Corrie ne pouvait pas se tourner toute seule. Lotte et moi avons mis au point un système qui, à notre avis, devait être le meilleur pour Tante Corrie, mais peut-être tous les malades n'auraient-ils pas été d'accord.

Sur le matelas spécial, nous mettions un drap housse, puis nous prenions un drap de dessus que nous pliions en une bande de quelque soixante-seize centimètres de large et que nous étalions sous Tante Corrie jusqu'à la hauteur de ses épaules. Lotte et moi tenions ce drap d'une main ferme, aussi près que possible de Tante Corrie. Puis, nous comptions jusqu'à trois afin de synchroniser nos mouvements, et soulevant la malade d'environ trois centimètres pour que son dos ne frotte pas sur le matelas, nous la tournions, avec le drap, à droite ou à gauche, selon les besoins.

Nous lui mettions un oreiller dans le dos, sous le drap qui nous servait à la soulever et sur le drap housse, pour lui éviter de rouler sur le dos. C'est ce que nous faisons plusieurs fois par jour et par nuit et Tante Corrie supportait ces changements de position avec grande patience. Lorsqu'elle était couchée sur le côté droit, elle avait la possibilité de collaborer un peu. En effet, dès qu'elle était tournée, elle attrapait la barrière métallique du lit de sa main gauche valide et se poussait aussi loin qu'elle le pouvait. Puis, nous lui mettions un oreiller dans le dos, après quoi, elle se détendait à nouveau.

Je ne cessai de m'étonner de l'attitude de ce soldat vulnérable sur ce chariot de fer qui lui servait de lit.

Le livre de Job prit à mes yeux, et dans ces circonstances, une signification toute particulière. J'établis une relation entre ses souffrances et celles de Tante Corrie. Nous en discutons, Lotte et moi, au cours des soirées que nous passions assises sur le canapé lorsque l'infirmière de nuit avait pris la relève. Nous nous souvenions que Dieu lui-même avait permis à Satan d'éprouver Job, dans un premier temps, en le privant de toutes ses possessions. Et comme Job ne maudissait pas Dieu, Satan revint à la charge une deuxième fois.

Dieu lui dit : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'y a personne comme lui sur la terre ; c'est un homme intègre et droit, craignant Dieu, et se détournant du mal. Il demeure ferme dans son intégrité, et tu m'excites à le perdre sans motif.

« Et Satan répondit à l'Éternel : Peau pour peau. Tout ce que possède un homme, il le donne pour sa vie. Mais étends ta main, touche à ses os et à sa chair, et je suis sûr qu'il te maudit en face. »

« L'Éternel dit à Satan : Voici, je te le livre : seulement, épargne sa vie » (Job 2:3-6).

La Bible nous apprend que « Satan se retira de devant la présence de l'Éternel » et qu'il frappa Job d'une grande affliction physique (v. 7). Mais même après cela, Job ne pécha point. Il dit : « Nous recevons de Dieu le bien, et nous ne recevons pas aussi le mal ! » (Job 2:10).

Tout en réfléchissant beaucoup au cas de Job, nous nous sommes rappelé le prophète Ezéchiel qui, pour honorer sa vocation, dut se coucher 390 jours sur le côté gauche et 40 sur le côté droit, sur ordre de Dieu.

L'Éternel lui dit : « Je mettrai des cordes sur toi, afin que tu ne puisses pas te tourner d'un côté sur l'autre, jusqu'à ce que tu aies accompli les jours de ton siège » (Ezéchiel 4:8).

Quel appel extraordinaire ! Jamais auparavant, je n'avais réellement prêté attention à ces versets. Nous n'avons fait aucun rapprochement d'ordre esthétique entre Ezéchiel et Tante Corrie, mais avons constaté que la réponse du prophète et celle d'une servante de Dieu du vingtième siècle étaient identiques : l'obéissance, et pas le moindre signe de rébellion. Ezéchiel avait un message à délivrer et il le délivra. Nous étions convaincues que Tante Corrie, elle aussi, avait un message à proclamer et qu'elle le proclamait, mais en l'occurrence sans paroles. Son attitude même en témoignait : « Dans les pires circonstances, Jésus demeure le même. » Par sa vie, elle déclarait que si la joie et la paix étaient son partage dans l'état où elle se trouvait, à combien plus forte raison pouvait-il en être de même pour tous ceux dont la vie était moins difficile, à condition toutefois de vivre en communion avec le Seigneur Jésus.

L'état général de Tante Corrie ne cessa de se dégrader pendant l'été long et torride de 1979, trois mois après la deuxième attaque, de sorte que tous les détails du service funèbre et de l'inhumation furent mis au

point. Une concession et un cercueil furent achetés, et Lotte nota les morceaux d'orgue préférés de Tante Corrie, des œuvres de Bach, qui inaugurerait et clôtureraient le culte.

Au bout de ces trois mois, le médecin diagnostiqua une défaillance rénale, autre phase de la maladie qui devait conduire à l'issue fatale. Sharon estimait qu'elle ne pesait plus que quelque trente-six kilos. C'est alors, exactement trois mois plus tard, que, contre toute prévision médicale et contre toute logique apparente, Tante Corrie arriva à un tournant dans l'évolution de son état.

Fait ahurissant, son état connut une amélioration considérable. Elle se mit à manger et à boire, à reprendre du poids et fit de grand progrès dans les facultés de communication. Nous ne comprenions plus rien aux circonstances que nous vivions. Lorsque nous consultions la Bible, nous étions à nouveau persuadées que sa vie et celle de tout être humain sont dans les mains de Dieu, que lui et lui seul décide la durée de l'existence de chaque individu, que nous n'avions pas le droit de remettre en question Son heure car nous ignorions tout des détails du plan qu'Il avait arrêté pour Tante Corrie. Comme nous lisions dans la Bible : « ses jours sont fixés, [...] tu as compté ses mois, [...] tu en as marqué le terme qu'il ne saurait franchir » (Job 14:5).

Nous faisons le point de la situation. La première attaque de Tante Corrie l'avait privée de la parole, mais elle avait pu remarquer. Cette deuxième attaque avait été beaucoup plus néfaste pour le cerveau. En apparence, ses facultés de compréhension s'étaient amoindries, et elle était totalement incapable de faire le moindre mouvement sans aide. Et pourtant, Dieu l'avait permis, mais nous savions qu'Il la secourrait comme Il l'avait toujours fait. Comment ? Nous l'igno-

riions, mais nous nous efforcions de vivre une minute à la fois, de ne pas nous attarder sur l'avenir, mais de recevoir la grâce nécessaire à l'instant présent.

C'est alors que nous avons reçu un autre encouragement, à savoir qu'une personne ne mourrait pas avant le jour fixé par Dieu lui-même. La Bible elle-même nous l'apporta par une remarque sur le roi David : « ... après avoir en son temps servi au dessein de Dieu, est mort ... » (Actes 13:36).

Jusqu'à présent, j'avais, comme nombre de gens du monde occidental, attaché une grande importance à la force physique et aux performances de l'individu. Pour moi, un sentiment de satisfaction était tout à fait légitime lorsqu'on s'était fixé un but et que, pour atteindre ce but, tout était mis en œuvre : facultés intellectuelles, force et apports d'autrui. J'avais toujours cru que l'« image de soi », c'est-à-dire l'opinion que nous avons de nous-mêmes, avait des liens étroits avec nos réalisations. Or que se passe-t-il lorsqu'un être humain vieillit, devient plus fragile, est atteint dans son cerveau et qu'aux yeux de certains, il devient inutile en apparence ? Comment Dieu voit-Il cet individu ? Comment la société devrait-elle le considérer ? J'avais appris que notre véritable moi ne peut se découvrir qu'en Jésus-Christ le Seigneur. La Bible déclare qu'Il nous a tant aimés qu'Il est mort pour nous racheter de nos péchés, que pour lui, nous sommes de chers enfants, bien-aimés, saints, précieux, cachés dans le creux de Sa main. Et c'est encore cette main qui tient nos destinées.

Quatre mois après la deuxième attaque, des amis qui venaient de se rendre en Hollande vinrent voir Tante Corrie et lui apportèrent un cadeau. Ouvrir des paquets était une de ses occupations favorites. Elle défit le ruban, enleva le papier d'emballage de sa main gauche, et avec peu d'aide de notre part, elle en sortit

une magnifique assiette en porcelaine de Delft sur laquelle étaient inscrits, en hollandais, ces mots : *Mes destinées sont dans ta main.*

Nous ne savions pas si elle pouvait déchiffrer le texte ; nous le lui avons donc lu, elle hocha la tête et sourit, visiblement ravie de ce cadeau.

Je l'accrochai l'après-midi même au mur et je me souvins alors du jour où, trois ans et demi plus tôt, j'étais venue lui rendre visite pour m'entretenir avec elle, à Haarlem, et j'avais lu sur le mur de sa chambre exactement le même verset. Il me le rappelait souvent au cours des années. Et le voici encore, bien plus tard, dans un pays, une autre chambre et des circonstances fort différentes. Ces paroles étaient un commentaire muet de la vie quotidienne.

Au cours des mois qui suivirent, Tante Corrie reprit peu à peu des forces. Il lui était toujours impossible de marcher, mais elle pouvait faire quelques mouvements de la jambe et du bras droits. Les muscles de la gorge se fortifiaient, ce qui lui permettait de prendre de la nourriture plus solide. Tous les jours, nous la levions pour l'installer dans le fauteuil roulant, sauf lorsqu'elle était trop malade pour cela.

Malgré sa grande faiblesse, la maladie et la confusion, Tante Corrie ne perdait pas l'essentiel : sa paix intérieure, et jamais personne dans son entourage ne put détecter le moindre signe de rébellion contre Dieu. Ceci ne veut pas dire que nous ne l'ayons jamais vue pleurer ; cela lui arrivait, certes. Elle passait évidemment par des moments de frustration et de fragilité psychologique, si fréquents chez cette sorte de malades.

Il lui arrivait par exemple de se mettre à pleurer, sans raison apparente. Au début, j'en fus toute bouleversée, mais je finis par comprendre que c'était une réaction

inhérente à la maladie et qu'il me fallait la considérer comme telle.

« Tante Corrie, qu'est-ce qui se passe ? » Sa tête tremblait et ses frêles épaules frissonnaient.

« Souffrez-vous ?

— Non.

— Pleurez-vous parce que tout est si difficile ?

— Oui.

— Approchons-nous du Seigneur avec ce problème, Tante Corrie.

— Oui. Elle ferma les yeux.

— Père, tu sais ce qu'éprouve Tante Corrie et combien cette situation est difficile pour elle. Envoie ton Saint-Esprit, le consolateur, à cet instant précis, afin de la réconforter et de lui rendre sa joie. S'il est quelque chose que nous devons savoir pour lui venir en aide, montre-le-nous. Merci, Seigneur, au nom de Jésus, Amen. »

Nous avons ouvert les yeux. Elle s'était arrêtée de pleurer et tendit la main pour me faire comprendre qu'elle avait besoin d'un mouchoir. Elle se moucha avec énergie, comme pour dire : « c'est passé », puis retrouva sa paix et sa tranquillité. Elle n'échappait pas non plus à l'instabilité émotionnelle à laquelle sont confrontées toutes les victimes d'attaques, mais à l'heure de la détresse, sa profonde communion avec le Seigneur Jésus lui était d'un réel secours.

Je me posais souvent la question de savoir comment, dans son état, elle pouvait bien accomplir la volonté de Dieu, et, tout en me posant cette question, j'entrevois la réponse.

Son mode de vie avait subi un complet bouleversement qui aurait bien pu briser son esprit, mais tel n'avait pas été le cas. Elle vivait pour Dieu. Je ne voyais aucune différence entre l'attitude de cette Tante Corrie faible et muette et celle de la femme forte qui parlait

avec conviction et que j'avais rejointe il y avait environ trois ans. A cette époque, elle servait Dieu, elle continuait à Le servir encore à présent. Son comportement semblait dire : « Puisque la souffrance est venue croiser mon chemin, je la vivrai avec le Seigneur, avec la même détermination que celle dont j'avais besoin lorsque j'étais en bonne santé. »

Elle avait servi le Seigneur dans sa jeunesse ; à présent, elle Le servait dans sa vieillesse ; elle L'avait servi en pleine force physique, elle Le servait encore dans la faiblesse. Elle L'avait servi en pleine santé, elle Le servait encore dans la maladie. Elle L'avait servi dans sa vie, elle Le servait encore dans la mort. Nous voyions de quelle manière Dieu édifiait son esprit, jour après jour, ne l'abandonnait pas, lui donnait ce qui lui était nécessaire et la soutenait. Nous en sommes venues à éprouver un respect nouveau et profond pour la valeur de la vie humaine. Dieu a créé les hommes à Son image ; Il avait créé Corrie ten Boom à Son image. Jeune, âgée, forte, faible, bien-portante, malade, elle était tout aussi précieuse à Ses yeux. Elle était toujours la même pour lui, même si, du point de vue d'une société marquée par la notion de rendement, elle avait perdu toute valeur.

A l'automne, nous avons pris la décision de diminuer le côté « hôpital » de sa chambre. Nous ne pouvions rien faire pour cacher le grand lit en fer, mais nous avons utilisé des draps de couleur et une couverture beige assortie à la tapisserie. Nous avons rangé les médicaments et lorsqu'il n'y avait pas de bouquet de fleurs envoyés par des amis — ce qui était fort rare — nous cueillions des roses du jardin. La petite horloge brune aux chiffres romains trouva sa nouvelle place sur le haut de la bibliothèque. Tante Corrie la regardait car son intérêt pour les pendules n'avait pas

diminué et sa faculté de lire l'heure n'avait pas été atteinte.

Un jour, nous nous sommes aperçues que la petite horloge s'était arrêtée pendant la nuit. Tante Corrie était couchée sur le dos. J'allai la descendre de la bibliothèque et dis : « Je me demande ce qui ne va pas, Tante Corrie. »

Lotte et moi l'avons regardée de tous côtés, puis, après nous être assurées qu'elle était bien remontée, nous avons essayé de la remettre en marche. En vain.

Du bras gauche, Tante Corrie nous fit un signe et je la lui apportai. Tandis que je la tenais, Tante Corrie, de sa main gauche, en ouvrit l'arrière et de ses longs doigts régla quelque chose que ni Lotte ni moi ne pouvions voir. Elle se servait de sa main avec une telle assurance que ceci me fit penser à son travail chez l'horloger de la *Beje*. Après ce réglage, la pendule reprit son joyeux tic-tac sans s'arrêter.

La bougainvillée rouge à l'extérieur de la fenêtre de la chambre était en pleine floraison et jetait sur les murs de la pièce une lueur rose qui contribuait largement à la transformation du lieu. Elle couvrait à présent les barreaux de fer et les rendait moins visibles. Au-dessus de la bougainvillée, Tante Corrie pouvait voir le ciel et elle aimait le contempler. Nous avons placé l'une des mangeoires pour oiseaux derrière la maison près de la fenêtre et nous la remplissons constamment. A celle-ci vint s'ajouter une autre mangeoire pour oiseaux-mouches pour que Tante Corrie puisse observer ses oiseaux favoris.

Les journées s'écoulaient avec lenteur. Nous entendions le ronronnement familier du lit électrique lorsque nous l'abaissions pour changer notre malade de position, le cliquetis métallique des barrières quand nous les faisons monter ou descendre pour tourner Tante Corrie, le tic-tac de la pendule brune. Neuf mois pas-

sèrent ainsi. Ce ne fut facile ni pour elle ni pour nous, ce fut même parfois très difficile. Certains jours, la routine paraissait ne devoir jamais prendre fin et les heures semblaient être des jours.

Notre malade n'était jamais seule la nuit comme elle avait deux infirmières pour les gardes nocturnes : Ruth Jean venait passer les nuits de la semaine et Bernice Meyer celles du week-end.

Tante Corrie eut plusieurs petites attaques, précédées de certains symptômes. Nous avons par exemple remarqué une certaine agitation, une grande difficulté à trouver le sommeil la nuit, un certain abattement ou de l'angoisse, et puis, Tante Corrie fronçait les sourcils, et de profonds soupirs trahissaient son découragement. Nous avons appris à reconnaître ces signes avant-coureurs, mais nous ne pouvions rien faire pour prévenir l'attaque.

Notre tâche n'était pas facile. Lotte et moi étions souvent très fatiguées et tendues, comme cela est le cas dans tout foyer où il existe des désaccords. Un jour où nous avons eu une Tante Corrie agitée, plusieurs affaires à régler, un certain nombre de coups de fil et de visiteurs, la goutte d'eau qui fit déborder le vase au début de l'après-midi fut de savoir s'il fallait, oui ou non, donner à Tante Corrie un calmant prescrit par le médecin pour les jours où elle ne pouvait pas se détendre. J'étais d'avis qu'après tout, elle n'était pas agitée au point d'avoir besoin du médicament, mais Lotte pensait le contraire. Pour finir, Tante Corrie eut sa dose, ce qui s'avéra être la bonne solution, car elle put dormir quelques heures et s'en trouva ensuite bien mieux.

Lotte et moi ne nous sommes guère adressé la parole le reste de la journée. Tard ce même après-midi, nous venions de changer Tante Corrie de position lorsqu'elle nous regarda tour à tour avec des

yeux qui semblaient dire qu'elle avait remarqué un différend entre nous. Je demandai à Elisabeth de s'asseoir un instant auprès de Corrie, puis Lotte et moi nous nous sommes rendues au salon pour régler notre problème et nous demander pardon l'une à l'autre. Ce ne fut pas notre seul désaccord, mais nous avions un excellent maître qui nous enseignait à ne pas laisser le soleil se coucher sur notre colère.

Comme Tante Corrie avait toujours aimé faire des projets, et pour lui donner l'occasion de vivre dans l'attente de certains événements, nous nous efforcions dans la mesure du possible d'établir un déroulement régulier de nos activités. Après la lecture de la Bible et la prière, nous préparions Tante Corrie pour la journée. Ensuite, elle avait ses séances de physiothérapie, puis un temps de repos et une tasse de café. Elle aimait tenir elle-même sa tasse de la main gauche et n'acceptait de l'aide que lorsqu'elle était trop faible. D'ordinaire, à ce moment de la journée, elle manifestait le désir de s'asseoir dans le fauteuil roulant, d'aller dans le jardin pour y jouir du soleil et de l'air frais aussi longtemps que la situation assise le lui permettait. C'était un effort épuisant pour elle, et lorsqu'elle se retrouvait au lit, elle se reposait un moment.

Après quoi, Lotte lui faisait la lecture. Nous pouvions voir ses yeux bleus s'éclairer quand elle revivait l'histoire de sa famille telle qu'elle était racontée dans *In My Father's House* (Dans la maison de mon père), *Father ten Boom, God's Man* (Père ten Boom, homme de Dieu), et l'histoire de sa propre vie dans *Tramp for the Lord* (Vagabonde pour l'Éternel). Nous évitions de lui relire *The Hiding Place* (Victoire à Ravensbrück) et *A Prisoner and Yet...* (Prisonnière et pourtant) à cause des souvenirs du camp de concentration. Elle m'avait un jour dit que depuis qu'elle avait cessé de voyager, elle pensait davantage à la période

où elle avait été incarcérée. Nous ne voulions pas contribuer à lui faire revivre des scènes du passé sans qu'elle puisse s'exprimer à ce sujet.

Tante Corrie aimait que nous nous asseyions à ses côtés et que nous lui parlions le plus possible. Elle attendait avec grande expectative l'arrivée du courrier quotidien que nous lui lisions lorsqu'elle se sentait assez bien. Tous les jours nous parvenaient des récits de la manière dont Dieu s'était servi de ses livres et films pour intervenir dans la vie de nombreuses personnes, de la manière dont l'Évangile atteignait d'autres individus par le moyen de missionnaires qu'elle soutenait financièrement. Elle suivait tout ceci avec intérêt.

Chaque jour que son état le lui permettait, elle recevait des visiteurs. Nombre d'entre eux étaient frappés de l'atmosphère paisible qui régnait dans la « Maison Shalom » et du don de discernement spirituel inchangé de Tante Corrie, toujours le même malgré la maladie : « Ses regards pénétraient le fond de mon être. »

Ses amis étaient d'une extrême gentillesse, tant pour nous que pour elle. Ils apportaient des fleurs, des provisions, nous offraient leur aide à laquelle nous avions souvent recours. Lotte débordait d'idées pratiques, et c'est elle qui imagina de mettre de petits coussins plats et doux entre les chevilles de Tante Corrie, sous son bras paralysé et sous son oreiller pour lui relever la tête si nécessaire. Jane Klassen en confectionna plusieurs, d'environ quarante-cinq centimètres carrés, de quelque trois centimètres d'épaisseur, moelleux et pliables. Nous en utilisions jusqu'à six dans le lit et le fauteuil roulant.

Grady et Maurine Parrott, des voisins qui priaient régulièrement avec nous, venaient souvent lui rendre visite. Les réunions qui avaient débuté deux ans plus

tôt chez eux se poursuivaient toutes les semaines, et tandis qu'à l'origine, elles avaient eu pour seul sujet d'intercession les prisonniers, elles portaient à présent aussi sur les nombreux correspondants de Tante Corrie qui demandaient notre intercession et bien sûr Tante Corrie elle-même. Nous n'étions d'ordinaire que cinq participants mais par ce moyen, Dieu nous fortifiait et nous encourageait grandement.

Nous occupions une autre partie de nos journées à regarder les quelque sept mille diapositives que Tante Corrie avait prises au cours de ses nombreux périples à travers le monde. Nous installions le projecteur et l'écran, tirions les rideaux et partions en voyage en Afrique, en Russie, au Japon, en Corée, en Indonésie, en Angleterre, au Canada, en Hollande, en Nouvelle-Zélande, en Israël et dans de nombreux autres pays. Tante Corrie était très heureuse et avait donc un moyen de communiquer. Il arrivait qu'une diapositive d'un certain pays opère un dé clic dans ma mémoire et alors je me souvenais des soirées passées au salon, pendant ma première année vécue à la « Maison Shalom » au cours desquelles elle me racontait des tas d'histoires de ses aventures à travers le monde.

« Regardez, Tante Corrie, c'est une diapositive d'Éthiopie, les petits-enfants de Hailé Sélassié. Vous rappelez-vous votre visite chez l'empereur ? L'étiquette voulait que vous portiez un chapeau et des gants pour l'audience qu'il devait vous accorder, mais n'ayant ni l'un ni l'autre, vous aviez dû les emprunter à une missionnaire. Or le chapeau était trop grand et il vous fallait vous incliner trois fois devant l'empereur, une première fois en entrant dans la salle d'audience, une deuxième fois à mi-parcours dans ladite salle, et la troisième devant l'empereur. Vous lui avez parlé en anglais et un interprète lui traduisait votre conversation, et vous saviez pertinemment qu'il comprenait

cette langue. Vous lui avez parlé de la seconde venue du Seigneur. A la fin de cette audience, il vous avait fallu vous incliner à nouveau trois fois tout en marchant à reculons, une fois devant lui, une deuxième à mi-chemin de la porte et la dernière, sur le seuil de la porte. Vous craigniez que le chapeau ne tombe à chaque révérence et vous avez profité de la deuxième pour localiser la porte derrière vous. »

Tante Corrie rit de cette histoire et pria en faveur du peuple d'Éthiopie pour lequel elle avait un grand fardeau.

La petite horloge brune égrenait les heures. Une année s'était écoulée depuis la deuxième attaque très débilatante. Je faisais souvent une comparaison entre son activité des années précédentes et son inactivité actuelle. Ses lèvres ne pouvaient plus prononcer cette phrase : « Jésus est vainqueur », mais sa vie le pouvait et le faisait. Je me rappelais le rêve qu'elle avait eu plusieurs fois pendant notre première année de vie commune, alors que nous voyagions encore :

« J'ai encore fait le même rêve.
— Quel rêve, Tante Corrie ? »
— J'étais dans une pièce d'où il m'était impossible de sortir. J'y vivais en permanence, et elle ressemblait plutôt à une prison. Mais tandis que j'étais enfermée, mon message continuait à atteindre de nombreuses personnes par le moyen de films et de livres de la télévision. »

C'était réellement ce qu'elle vivait à présent. Les films et les livres achevés à la « Maison Shalom », le film tiré de *Victoire à Ravensbrück* et adapté pour la télévision, touchaient un vaste public. Ce qui me frappait le plus, c'était que son message était toujours délivré par Tante Corrie en personne. Elle éprouvait toujours un grand amour pour ses semblables. Dieu lui donnait la possibilité de donner la preuve de cet

amour qu'elle ne pouvait exprimer en paroles.

C'est ainsi qu'un jour, un agent de police se présenta à la « Maison Shalom » pour faire une enquête au sujet de bruits dans le voisinage. Il me parut plutôt dur et sa tâche devait être dans l'ensemble ingrate, à en juger par l'expression de son visage. Mais, en apprenant le nom de la personne chez qui il se trouvait, il fit preuve d'un certain intérêt, nous dit avoir vu le film de *Victoire à Ravensbrück* et demanda s'il pourrait voir Tante Corrie. Elle n'allait pas bien ce jour-là, mais sachant qu'elle pourrait être un encouragement pour cet homme, nous lui avons demandé si elle était prête à le recevoir. Avec enthousiasme, elle hocha la tête et nous l'avons tournée sur le côté gauche pour lui permettre de voir la porte quand il entrerait. L'expression du visage de Tante Corrie lorsqu'il franchit le seuil de sa chambre lui disait : « C'est précisément la personne que je désirais voir. » Il prit sa main maigre dans les siennes fortes, s'agenouilla et la lui baisa. En son nom, nous avons tenu la conversation :

« Comme je suis heureuse de faire votre connaissance.

— J'ai vu votre film.

— En avez-vous compris le message ? Il n'est pas de fosse, si profonde soit-elle, que l'amour de Dieu ne puisse surpasser en profondeur ?

— Eh bien, je l'ai vu deux fois, j'ai pu en comprendre quelque chose. »

Il s'ensuivit une courte « conversation », puis il partit, non sans que Tante Corrie ait prié pour lui et qu'elle nous ait fait comprendre qu'elle voulait lui offrir l'un de ses livres. Il se proposa de nous aider de quelque manière que ce soit et déclara qu'il resterait en contact avec nous. Nous étions convaincues que le Seigneur était intervenu dans la vie de cet homme à un moment bien précis et qu'il s'était servi de Tante Corrie pour

venir en aide aux innombrables visiteurs qui l'approchaient.

Il y eut un jour cet adolescent, Robert, qui déclara : « Lorsque je l'ai vue, sa personne dégageait un tel amour que j'ai immédiatement cessé de faire le mal que je commettais sous l'influence de mon frère. »

Karen, d'une vingtaine d'années, arriva à la maison un soir alors que nous étions toutes allées nous coucher. C'était l'ancienne employée du fleuriste qui avait apporté un bouquet à Tante Corrie un an auparavant. Elle avait envie de parler : elle avait remarqué dans le regard de Tante Corrie une vie et un amour tels le jour où elle avait apporté les fleurs qu'elle n'était pas près de les oublier.

Un an et demi s'était écoulé, Tante Corrie continuait à s'affaiblir physiquement, mais elle n'était ni trop malade ni trop âgée pour continuer à donner ou à recevoir des marques d'amour.

11

Prisonnière et pourtant...

A l'automne 1980, un an et demi après la dernière attaque, Tante Corrie en subit une troisième, très grave. Cette matinée d'octobre se déroulait comme toutes les autres, à cette exception que Tante Corrie ne voulait pas se lever pour aller dans son fauteuil. En réalité, elle ne devait jamais plus se lever.

Elisabeth prépara le déjeuner à l'heure habituelle et tandis que Lotte entrait dans la chambre avec un plateau chargé de nos trois repas, Tante Corrie s'affaissa brusquement et tomba sur le côté droit.

Je me précipitai au téléphone et appelai son médecin qui faisait sa tournée dans un hôpital voisin. Il dut certainement bondir dans sa voiture car, dans les minutes qui suivirent, il était à son chevet. Elle était couchée, paralysée et épuisée. Il nous apprit qu'une autre attaque était en cours, mais qu'il faudrait attendre le soir pour en avoir la certitude.

Lotte et moi avons passé tout l'après-midi aux côtés de Tante Corrie, incapables de faire quoi que ce soit, sinon de prier. Des gouttes de sueur coulaient à son

front ; elle avait les yeux fermés et le côté droit totalement inerte. Un instant, je pensai ne plus pouvoir supporter de la voir ainsi souffrir et priai : « Père, s'il te plaît, délivre Tante Corrie de cette longue et douloureuse maladie. Il y a plus de quatre-vingts ans qu'elle te sert. Ne pourrait-elle pas aller chez toi, Seigneur ? »

Je continuai à la veiller l'après-midi tout en attendant une réponse de la part du Seigneur, mais Il ne me répondait ni par « oui », ni par « non », ni même par « attends ». Une fois de plus, le silence semblait total.

À la fin de la journée, le médecin nous informa qu'elle avait bien subi une autre attaque. Comme son état général était bien pire que lors des précédentes crises, nous pensions qu'elle avait moins de chances de s'en sortir. Elle était la plupart du temps dans une semi-inconscience, endormie et incapable de réagir. Mais, comme les autres fois, dès qu'elle se réveillait, nous lui mettions une seringue dans la bouche et essayions de lui faire avaler un peu de liquide.

Deux semaines plus tard, sa peau commença à se dessécher et à être chaude et elle se mit à tousser. Après l'avoir examinée ce jour-là, le médecin me suivit dans le salon tandis que Lotte resta auprès de Tante Corrie. Que va-t-il suggérer ? Combien de temps une personne peut-elle encore vivre dans pareil état ? me demandai-je.

Du coin de l'œil, je regardai par les portes vitrées le jardin qu'elle aimait tant. Il y avait si longtemps, me semblait-il, que nous l'avions emmenée dehors.

— À mon avis, Corrie a une pneumonie, fit-il.

— C'est très grave, n'est-ce pas ? fut ma question.

— Oui, ça peut l'être. L'heure est venue de prendre une décision. Si nous la transférons à l'hôpital maintenant, elle aura à subir le traitement normal pour son cas, c'est-à-dire les antibiotiques, le masque respira-

toire, etc. Je pense qu'elle préférerait rester chez elle, dans sa chambre, et y être soignée par toutes celles qu'elle connaît bien.

— Cette pneumonie va-t-elle lui coûter la vie ? lui demandai-je.

— C'est possible. Sinon, j'aimerais qu'elle se rétablisse toute seule sans le traitement adéquat qu'elle subirait à l'hôpital. »

Il s'en alla et dès que possible, Lotte et moi avons discuté de cette nouvelle situation. Nous sommes toutes deux tombées d'accord avec le médecin sur le fait qu'il valait mieux la garder à la maison.

Combien de fois n'avions-nous pas demandé au Seigneur de nous montrer ce qu'il fallait faire, pensai-je tandis que nous changions Tante Corrie de position avant d'éteindre la lumière cette nuit-là, et voilà qu'au moment de prendre une décision de cette importance, le Seigneur nous accorde la paix nécessaire pour la garder à la maison.

Je décidai de rédiger des notes détaillées dans mon journal. Peut-être le jour viendrait-il où je pourrais aider des personnes qui vivraient des expériences semblables. Tout être humain se trouve un jour ou l'autre confronté aux problèmes de la vie et de la mort de bien-aimés, et il est important d'y avoir réfléchi de façon aussi profonde que possible. Alors, quand surgit un problème comparable à celui que nous avons connu, le Saint-Esprit pourra dispenser des conseils spécifiques à chaque cas.

Les deux mois qui suivirent me persuadèrent, plus n'importe quelle autre expérience vécue avec Tante Corrie, que nos destinées sont bien dans les mains de Dieu et qu'elles ne dépendent ni de la volonté ni des capacités d'hommes et de femmes.

Tante Corrie ne luttait pas pour vivre, elle ne luttait pas pour mourir. Elle était couchée dans son grand

lit en fer et acceptait les événements tels qu'ils se présentaient, sans regimber, en toute soumission. Nous pouvions nous en rendre compte à son attitude pendant ses instants de lucidité et à la manière dont elle nous regardait, une manière paisible qui nous communiquait la paix et nous rendait conscientes du fait que Dieu avait les choses en main.

Fait surprenant, Tante Corrie ne toussait plus et n'était plus fiévreuse. Elle s'était remise de sa pneumonie sans le moindre antibiotique. Plusieurs personnes me firent la remarque que c'était son stimulateur cardiaque qui la maintenait en vie. Mais je ne pouvais m'empêcher de combattre cette idée car son stimulateur ne fonctionnait que sur demande, c'est-à-dire qu'il ne fonctionnait que lorsque le rythme du cœur tombait en dessous d'un certain seuil. Je lui prenais le pouls plusieurs fois par jour et je constatais souvent, comme au cours des années précédentes, que son cœur battait de lui seul, à un rythme supérieur à celui du stimulateur. Des semaines durant, elle vécut entre la vie et la mort, ne réagissait que très peu, s'alimentait à peine et n'absorbait des liquides qu'aux moments de lucidité, et ce, grâce à la seringue.

La petite horloge brune continuait à égrener les heures. Dehors, le bougainvillier s'était paré de son vert d'automne, mais nous ne le voyions pas car les rideaux étaient toujours à demi tirés. Nous changions régulièrement Tante Corrie de position en nous demandant combien de temps pourrait durer cette situation. Comment se pouvait-il qu'elle soit si malade et continue à vivre ?

Sharon, notre voisine infirmière, ne pouvait, elle non plus, jeter de la lumière sur ce mystère. « Avec Corrie, on ne peut jamais savoir, dit-elle. Mais, à mon avis, si elle se remet, le problème de l'aphasie n'en sera que

plus aigu. Cette dernière attaque a probablement porté une grave atteinte au cerveau. »

Il était une chose dont j'étais sûre. Elle ne pourrait pas rester indéfiniment dans cet état d'inertie totale, toute Corrie ten Boom qu'elle ait été.

Et voilà qu'un matin, alors que j'entrai dans sa chambre, je vis, au lieu d'une silhouette sans réaction couchée dans le lit de fer, une Tante Corrie qui me fixait de tous ses yeux. Elle était revenue à elle ! Comment cela s'était-il produit, je n'aurais su le dire, mais soudain, elle se mit à réagir de toutes sortes de façons. Elle se remit à manger et à boire, souvent et par petites quantités, et sa peau reprit un peu de couleur.

C'est ainsi que, contre toute attente et contre toute prévision médicale, Tante Corrie fit une nouvelle entrée dans la vie. La déclaration de Sharon à propos de l'aphasie s'avéra juste. Tante Corrie éprouvait de plus grandes difficultés à nous comprendre et nous, à interpréter ce qu'elle voulait nous dire. Son degré de compréhension dépendait de l'irrigation du cerveau à un moment donné.

Non seulement avait-elle beaucoup maigri, mais encore était-elle devenue très raide. Nous essayions de l'asseoir en relevant la tête du lit électrique, mais il fallait le faire avec beaucoup de précautions, et par petites étapes, car si sa tête était brusquement passée de la position allongée à la position assise, Tante Corrie se serait évanouie. Avant cette dernière attaque, nous pouvions encore, à grand peine il est vrai, l'installer dans son fauteuil roulant. Ce n'était désormais plus possible, et pour moi, c'était l'une des choses les plus difficiles à vivre. Bien des jours où brillait le soleil et où les roses étaient en pleine floraison, je me suis prise à regretter de ne pas pouvoir l'emmener dans le jardin. Si seulement nous avions pu franchir le corridor

avec ce lit si large! Il me fallait accepter les circonstances telles qu'elles se présentaient. Une fois encore, je me rappelai son rêve : « Je me trouvais dans une pièce d'où il m'était impossible de sortir... » C'était bien la réalité!

Je tâchais de comprendre la tournure que prenaient les événements et dans ce but, je m'entretins avec le médecin environ un mois après que Tante Corrie avait repris des forces.

« A quoi devons-nous nous attendre maintenant ? lui demandai-je en le raccompagnant à la porte d'entrée. — C'est difficile à dire avec Corrie, fut sa réponse.

— Quelle peut être, à votre avis, son espérance de vie ?

— C'est impossible à savoir. Il se pourrait qu'elle meure, maintenant, tandis que nous sommes en conversation, ou qu'elle vive encore quelque temps. »

Comme le Seigneur est bon de ne pas nous révéler l'avenir ! Quelle grâce de Sa part de nous conduire un pas à la fois afin de nous apprendre à nous appuyer sur lui jour après jour ! Quelle grâce qu'aucun de nous n'ait pu savoir qu'à quatre-vingt-huit ans, Tante Corrie avait encore devant elle plus de deux ans à vivre dans un état d'incapacité physique totale.

Lotte et moi avions compris que la « Maison Shalom » était devenue un centre de soins permanent.

« Pourquoi n'envisagez-vous pas de placer Tante Corrie dans un établissement spécialisé ? » Cette question nous fut posée maintes et maintes fois. Le fait n'était pas que nous ne nous sommes jamais posé cette question, mais que nous étions à la tête d'une petite maison de retraite que nous gérons nous-mêmes. Nous nous rendions parfaitement compte que beaucoup de gens n'ont pas d'autre choix que de placer leurs bien-aimés dans de tels établissements lorsque ceux-ci sont trop malades pour être soignés

à domicile. Cependant la situation de Tante Corrie était différente ; elle avait une maison dont la disposition nous permettait de nous occuper d'elle à domicile ; elle avait du personnel et des aides, dont de nombreux bénévoles, capables de répondre à ses besoins.

La composition du personnel de la « Maison Shalom » subit quelques changements dans les mois qui suivirent la troisième attaque grave. Notre aide familiale quitta ses fonctions pour se marier et ainsi, Arlene Newberry vint remplacer Elisabeth. Arlene était jeune et de constitution apparemment fragile, tout comme Lotte, et elle se chargea de la bonne marche de la maison, s'occupant du linge, des courses, de la cuisine, du soin des plantes à l'intérieur et dans le jardin, des commandes d'équipement spécial et de l'exécution des ordonnances et donnait aussi un coup de main pour soigner Tante Corrie, si c'était nécessaire. Elle avait un point commun avec Lotte : la faculté d'inventer de petites choses très pratiques.

Barbara Wells vint aussi faire partie de notre vie. J'avais fait sa connaissance lors d'une visite dans un hôpital de la ville. Elle nous proposa ses services en nous disant de lui téléphoner dès que nous aurions besoin de son assistance. Elle était d'origine irlandaise, avait le sens de l'humour et des capacités toutes professionnelles. C'est ainsi qu'elle vint rejoindre l'équipe des deux infirmières de nuit, Bernice et Ruth.

Puisqu'il était désormais impossible que Tante Corrie quitte sa chambre, il était indispensable de rendre celle-ci aussi agréable que possible. Il arrivait souvent que Bernice réapparaisse sur le seuil de la porte pendant la journée, avec un vase de fleurs, parfois même avec deux ou trois. Suivant les indications de Corrie, Lotte disposait des centaines de photos sur les murs de la chambre. Elle lui montrait l'endroit exact où elle

voulait chacune d'elles ; les murs en furent bientôt tout couverts.

La routine pesante finissait par avoir un effet quasi paralysant. Cependant, nous n'étions qu'au début d'une situation qui devait faire passer la maladie de Tante Corrie dans un domaine d'une tout autre nature. En effet, nous avions parfois l'impression de nous trouver aux portes du ciel.

Un soir, alors que j'étais occupée dans le bureau, Lotte était assise à côté du lit de Tante Corrie et attendait l'arrivée de l'infirmière de nuit. Corrie aimait sentir sa main dans celles de Lotte qui était penchée en avant et lui tenait la main gauche. Les rideaux étaient tirés, la pièce plongée dans une obscurité totale, exception faite d'une petite veilleuse sur une petite table au pied du lit. Nous nous efforcions de maintenir dans la pièce une odeur aussi agréable que possible, mais il nous était parfois difficile de dissimuler celle des produits antiseptiques qui caractérise une chambre d'hôpital. Ainsi assise dans la pénombre, Lotte se sentit soudain, et pendant quelques secondes, enveloppée d'un parfum suave qu'elle décrivit comme « celui des fleurs d'oranger ».

Elle vint m'en parler et je pensai tout de suite aux citronniers du jardin. Mais le seul qui ait eu des fleurs à cette époque se trouvait bien trop loin de la maison pour que ce parfum ait pu embaumer la maison de Tante Corrie. Et moi, je n'avais rien senti dans le bureau situé plus près du jardin. Selon la description de Lotte, il ne s'agissait pas exactement du parfum des fleurs d'un oranger, mais d'un parfum très délicat, celui des fleurs d'oranger était le plus proche auquel elle ait pu le comparer.

Tante Corrie dormait et n'avait rien remarqué. Nous en avons déduit que le Seigneur avait dispensé à Lotte un avant-goût du ciel.

Ce ne fut pas la seule fois où nous avons eu le sentiment d'être à l'orée du ciel. Il aurait suffi que nous tirions à peine un rideau pour entrevoir la réalité de l'autre côté du voile, à ce qu'il nous semblait. Tante Corrie aimait que nous lui parlions de ce sujet : « Cependant, je suis toujours avec toi ; tu m'as saisi la main droite ; tu me conduiras par ton conseil, puis tu me recevras dans la gloire » (Psaume 73:24).

« Nous savons, en effet, que, si cette tente où nous habitons sur la terre est détruite, nous avons dans le ciel un édifice qui est l'ouvrage de Dieu, une demeure éternelle qui n'a pas été faite de main d'homme » (2 Corinthiens 5:1).

Même la musique à laquelle nous accordions une place régulière dans notre programme journalier, semblait jouer un rôle bien plus important. Tous les après-midi, vers quatre heures et demie, je sortais de la bibliothèque deux recueils de cantiques hollandais. Lotte et moi nous mettions alors à chanter les hymnes qui avaient accompagné l'enfance de Tante Corrie. Depuis la première attaque, elle n'avait cessé de chanter. Lorsqu'elle reconnaissait la mélodie, elle se joignait à nous et parfois même, prononçait les paroles, chaque fois qu'elle le pouvait. Il y avait surtout le cantique préféré de son père : « Sans toi, je ne puis vivre, Jésus mon Sauveur, je t'appartiens pour toujours ; que ton nom soit adoré », et tant d'autres. Nous chantions environ une demi-heure. Quelle joie c'était pour nous toutes !

Un jour, Lotte était assise près du lit de Tante Corrie couchée sur le côté droit et son visage tourné vers la fenêtre. Elles avaient parlé de Jésus qui est vainqueur même dans ces pénibles circonstances.

« Je n'arrive pas à trouver de cantique qui traite le thème de la victoire de Christ, dit Lotte à Corrie.

— Il doit pourtant en exister un. Peut-être le Seigneur

nous en indiquera-t-il un. » Tante Corrie se mit tout de suite à prier, les yeux fermés.

Quelques jours après, le Seigneur donna à Lotte un cantique hollandais à plusieurs strophes que nous avons chanté sur une mélodie hollandaise du dix-septième siècle. Comme Tante Corrie était heureuse ! Elle avait sans aucun doute joué un rôle dans sa composition car elle avait prié à ce sujet. Elle aimait que nous le lui chantions souvent :

« Jésus-Christ seul est vainqueur,
Dès maintenant et dans l'éternité !
Il règne en toute souveraineté,
Grand en force et en majesté. »

A mon avis, Tante Corrie se tenait aux portes du ciel et nos faibles voix humaines n'étaient que l'écho des hymnes angéliques.

Puis Noël revint ; une année s'était écoulée depuis la troisième attaque. Tante Corrie était très malade. Une grande paix régnait dans la « Maison Shalom », mais toute l'équipe était extrêmement fatiguée. Tout autour de nous, les gens faisaient de grands préparatifs de fête. Les maisons s'illuminaient de guirlandes colorées, il régnait une atmosphère d'activité fébrile qui contrastait étrangement avec ce qui se passait dans la chambre de Tante Corrie.

Ruth, toujours bienvenue le soir, me dit quelques jours avant la veille de Noël : « Vous connaissez ce verset de l'épître aux Hébreux : (les anges) ne sont-ils pas tous des esprits au service de Dieu, envoyés pour exercer un ministère en faveur de ceux qui doivent hériter du salut ?

— Oui, répondis-je en me demandant où elle voulait en venir.

— Eh bien, je pense qu'il y a des anges dans la chambre de Tante Corrie.

— Que voulez-vous dire par là ?

Il semblait que récemment, tous les soirs, Ruth ait vu une ombre se projeter sur le lit, comme si quelqu'un était passé devant la veilleuse au pied du lit. Or, il n'y avait personne d'autre qu'elle dans la chambre. Et en même temps, la pièce paraissait inondée d'une paix profonde et réconfortante. « Je crois que c'était un ange, conclut-elle.

— Vraiment ? repris-je. C'est très intéressant », mais je me gardais bien de lui dire ce que je pensais : Ruth a des visions. Pourtant, c'était une femme de bon sens ; elle avait été élevée dans une ferme et voyait les choses de façon très simple. D'une certaine manière, elle me rappelait Tante Corrie. Il n'était pas dans son genre de s'imaginer voir des anges. Elle doit être très fatiguée, pensai-je.

Mais le lendemain, Lotte raconta à son tour qu'elle avait vu une ombre dans la chambre de Tante Corrie. C'est l'ampoule de la veilleuse qui ne marche pas bien, pensai-je, et je la changeai.

« Avez-vous aperçu des ombres dans la chambre de Tante Corrie ? demandai-je à Bernice lorsqu'elle vint prendre son tour de garde le week-end.

— Pour dire la vérité, oui, répliqua-t-elle. J'ai d'abord pensé que c'était les phares des voitures dans la rue. Mais ce n'était pas cela, car il y a toujours eu des voitures dehors et leurs phares n'ont pas provoqué ce genre d'ombres. »

Le lendemain, ce fut mon tour de m'asseoir à côté du lit de Tante Corrie. Je me demandai si moi aussi j'apercevrais un ange dans l'obscurité. Il n'était pas possible qu'elles aient toutes imaginé ce phénomène. Pendant un long moment, je ne remarquai rien d'inhabituel.

Je cessai de scruter l'ombre et restai tranquillement assise près de Tante Corrie et c'est alors que je vis la

même chose que les autres. Il y avait bien une ombre dans la chambre, non pas une ombre effrayante qui aurait plané dans la pièce, mais si je puis m'exprimer ainsi, une ombre brillante. J'éprouvai aussitôt un sentiment de paix profonde et réconfortante, comme dans les moments où l'on n'a pas conscience d'être tendu, et après quoi, en poussant un soupir de détente, on se rend tout à coup compte de l'avoir été.

Nous en avons discuté un peu plus tard pour tomber d'accord sur le fait que Dieu voulait ainsi nous rappeler que nous n'étions pas seules à accompagner Tante Corrie dans cette très longue vallée de l'ombre de la mort — dans la mesure où cela nous était permis.

Après Noël, Tante Corrie reprit un peu de forces et la routine quotidienne se poursuivait. Certains jours, je souffrais du dos, j'étais fatiguée, découragée et n'avais pas du tout envie de continuer. Les six membres qui constituaient notre équipe se rapprochaient davantage les uns des autres parce que c'est dans la difficulté que se forment les relations profondes, bien plus qu'aux heures où tout est facile. C'était ce que j'étais en train de découvrir.

La tâche n'était pas toujours facile, mais Arlene faisait tourner la maison, et il était peu de choses qu'elle n'était pas capable d'accomplir. Son allure frêle était démentie par une certaine force et son sens pratique. Elle pouvait remplacer les fusibles, réparer les étagères cassées et les portes vitrées avec rapidité et sans faire d'efforts particuliers.

Il était, par contre, un travail qui ne pouvait pas se réaliser à la hâte, à savoir la préparation des purées de Tante Corrie. Arlene savait exactement ce que pouvait supporter la gorge délicate de Corrie, quelle consistance elle tolérait, et elle mettait beaucoup de temps à préparer les pommes de terre, les légumes et la viande qu'elle mixait tous les jours. Mais elle ré-

fléchissait à une méthode plus pratique qui lui permettrait d'avoir des repas tout prêts et qui éviterait d'avoir à les préparer tous les jours.

C'est alors qu'elle se souvint d'une suggestion qu'elle avait lue quelques années auparavant. Elle prit trois bacs à glaçons et versa dans l'un des pommes de terre mixées, dans l'autre des carottes mixées et dans le troisième du poulet mixé. Une fois ces ingrédients gelés, elle prit les cubes qu'elle disposa dans des boîtes spéciales pour congélateur qu'elle étiqueta. Bientôt le freezer du réfrigérateur fut rempli de purées toutes clairement étiquetées. Deux cubes de pommes de terre congelées, un cube de légumes et un cube de viande étaient tout ce que Tante Corrie pouvait prendre en une seule fois. À compter de ce jour, Lotte et moi avons eu moins de difficultés à préparer les repas de Corrie les jours de congé d'Arlene.

Lotte et moi, nous ne nous sentions pas du tout seules dans notre engagement au service de notre malade. Car elle et nous avions de merveilleux aides, de chers amis, des voisins et des volontaires qui intercédèrent régulièrement en notre faveur, portaient avec nous les fardeaux de manière spirituelle, nous conseillaient, faisaient toutes sortes de travaux tout autour de la maison, tapaient des textes à la machine nous apportaient des provisions, des fleurs, des cadeaux, faisaient des courses et des travaux de couture. Cette coopération était unique dans mon expérience. Jamais auparavant, je n'avais vécu une telle solidarité.

Les infirmières de nuit, la maîtresse de maison et l'infirmière qui venait rendre visite à Tante Corrie ne l'avaient pas connue au temps où elle était en bonne santé. Je me méfiais parfois de l'admiration que je lui portais, et ceci, à cause de ma position de compagne permanente et du fait que j'avais fait sa connaissance à l'époque où elle était engagée à fond dans le travail

et le ministère. Mais je pouvais voir le même respect à son égard chez des personnes qui ne la connaissaient que depuis peu.

Un après-midi, pendant que Bernice et Barbara se détendaient assises à la table ovale de la salle à manger, je me rendis à la cuisine pour préparer du thé et une assiette de biscuits et j'entendis leur conversation qui se résumait à ceci à peu près :

« Qu'est-ce qui vous a le plus frappée la première fois où vous avez vu Tante Corrie ? dit Barbara à Bernice.

— Ce dont je me souviens surtout, répondit cette dernière, c'est qu'elle m'accepta telle que j'étais et qu'elle me laissa la soigner dans un esprit très coopératif.

— Moi, j'ai été frappée par la spontanéité de ses prières, dit Barbara. Dès qu'elle avait connaissance d'une requête ou d'un problème, elle fermait les yeux, me prenait la main et se mettait à prier de façon très directe. Elle s'intéresse vraiment à nous tous. »

Je les rejoignis à table, heureuse d'avoir pu avoir une idée de ce que les autres membres de l'équipe pensaient de Tante Corrie. Je n'étais donc pas seule à être impressionnée par la communion qu'elle entretenait avec le Seigneur. Comme j'aurais souhaité faire largement connaître autour de nous cet amour de Dieu dont Tante Corrie était le canal dans les circonstances si pénibles qu'elle traversait !

Mais le rayonnement de son influence dépassait de loin le cadre de l'équipe qui l'entourait. Il y avait, par exemple, le jardinier, un Oriental, avec qui il était particulièrement difficile de parler. En certaines occasions, Arlene, Lotte et moi avions l'une après l'autre essayé de le suivre tandis qu'il s'affairait au jardin afin de lui demander de s'occuper plus spécialement de telle ou telle chose. Il semblait nous ignorer. Nous ne

l'en blâmions pas ; il connaissait son travail, tondait les pelouses et les arbustes.

Il y avait longtemps qu'il n'avait plus vu Tante Corrie. En effet, même aux jours où elle pouvait encore aller au jardin dans son fauteuil roulant, nous avions toujours fait en sorte de ne pas l'y emmener quand s'y trouvaient le jardinier et tout son équipement.

Un jour, je l'entendis à l'instant où je rapportai un plateau à la cuisine.

« Qu'est-ce que vous en dites ? s'écria Arlene. Si nous invitons le jardinier à venir saluer Tante Corrie ?

— Oui, fis-je avec peu d'empressement, nous ne réussissons guère à lui parler, je ne suis pas sûre que cela lui fasse plaisir. Mais demandez-le-lui si vous voulez, car je crois que Tante Corrie est en assez bonne forme pour le recevoir. »

Arlene sortit et avant que j'aie eu le temps de débarrasser le plateau et de retourner dans la chambre de Corrie, le jardinier était debout dans le couloir, s'essuyant les mains à son pantalon.

« Je ne suis pas très propre », dit-il pour s'excuser.

Je lui dis que ceci n'avait aucune importance et que j'allais annoncer sa visite à Tante Corrie. Elle me parut ravie de le voir. Nous l'avons tournée sur le côté gauche puis lui avons mis sur les épaules un joli châle bleu que Lotte avait crocheté. Elle semblait très frêle, adossée à ses oreillers, mais elle avait les yeux fixés sur la porte. L'expression de son visage disait à peu près ceci : « Il n'y a personne au monde que je désirais tant voir que vous. »

De la place que j'occupais dans la chambre, je pus voir le jardinier parcourir tout le couloir. Son visage était inexpressif. Dès qu'il eut franchi la porte de la chambre, il s'établit entre ces deux êtres un contact immédiat et dynamique. Jamais je ne l'avais vu si expressif. Sa figure s'éclaira du plus grand sourire que

j'ais jamais remarqué sur ses lèvres, et elle le lui rendit.
« Bonjour ! » dit-il très fort en se dirigeant d'un pas rapide vers le lit de Corrie et en lui prenant la main.

Lotte et moi, nous les avons aidés à communiquer quelques minutes et je le raccompagnai à la porte d'entrée.

« J'ai pu entendre son bonjour jusque dans la cuisine, dit Arlene, après tout, il a aussi du cœur ».

Même incapable de parler, elle atteint des gens que nous ne sommes pas capables d'atteindre, me dis-je. A partir de ce jour, le jardinier s'occupait tout spécialement de ce côté du jardin qui était dans le champ de vision de Corrie et tailla régulièrement le bougainvillier.

Comme tous les jours où ses forces le lui permettaient, Tante Corrie continuait à recevoir des visiteurs et à discerner chez eux des besoins dont ils ne parlaient pas. Un après-midi, Vuryl, le professeur/homme à tout faire de Tante Corrie, vint à la porte avec sa femme Jane, Kelly et ses deux jeunes frères. Je me rappelai leur première visite à l'époque où nous venions d'emménager dans la « Maison Shalom » il y avait de cela cinq ans.

A ce moment-là, le plus jeune marchait à peine. C'était maintenant un petit homme très sérieux qui tenait un chaton dans les bras, ainsi que son frère et sa sœur. Doucement et lentement, ils s'approchèrent du lit de Tante Corrie. Elle faisait face à la fenêtre et fut ravie de voir les enfants et leur chaton, car elle avait toujours aimé les chats. Je me demandai s'ils lui rappelaient sa chatte de la *Beje* qui, à juste titre, avait reçu l'interminable nom de Maher-Shalal-Hash-Baz (« prompt à piller, à se précipiter sur le butin », d'après Esaïe 8:1). Tante Corrie les regarda les uns et les autres avec beaucoup d'attention. Mais, pour une certaine raison, elle s'arrêta plus particulièrement sur

le chaton que tenait le plus jeune des enfants. Nous avons appris par la suite que le petit garçon en avait été très heureux parce qu'il avait voulu prendre un autre chaton, mais ses frère et sœur aînés ne lui avaient laissé que celui-là, ce qui lui avait fait verser quelques larmes. Tante Corrie semblait avoir connaissance du fait que ce petit chat avait reçu un ou deux coups. Elle avait discerné la tristesse de l'enfant.

Les jours passaient, porteurs de multiples encouragements de la part du Seigneur, comme par exemple le plus grand sentiment de satisfaction que j'aie jamais connu, que j'ai éprouvé un matin où je lavais les pieds de Tante Corrie. Il me fit monter une prière de reconnaissance au Seigneur, car Il avait transformé une personne incapable pour lui confier un ministère très pratique. Je me rappelai alors le matin du jour où Tante Corrie avait subi sa première attaque et où j'avais lu Jean 13:14 :

« Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. » Il avait fait en sorte que cette dernière partie du verset se réalise à la lettre dans ma propre vie et à l'instant où j'appréhendais cette réalité, je pris conscience du fait que le service est la plus noble des vocations. En réfléchissant bien, je compris que j'avais encore un long chemin à parcourir avant de devenir une véritable servante du Seigneur.

Je fus encore frappée par un autre aspect de cette vérité. Tante Corrie s'était en effet identifiée à beaucoup des êtres auxquels elle était venue en aide. Elle-même avait été prisonnière et pouvait donc s'adresser avec autorité à des détenus. Il semblait à présent que la situation se soit renversée. Elle avait, dans sa jeunesse, fondé des organisations pour personnes handicapées mentales sans savoir ce que pouvait signifier une altération des facultés mentales. A présent, elle se

trouvait dans le même état que ces handicapés, et donc s'identifiait à eux d'une façon toute nouvelle.

Mais c'était avec son Seigneur qu'elle connaissait la plus douce communion. Comme j'aurais voulu savoir ce qu'il lui disait ! Il arrivait parfois que son visage traduise un ardent désir, mais en même temps une paix profonde, et que son expression soit plutôt introspective et réfléchie. Songeait-elle à ses années de captivité ? Comparait-elle ses souffrances présentes à sa situation d'antan ?

Un jour où Lotte était assise près de son lit, Tante Corrie pointa un doigt en direction du mur.

« Voulez-vous que j'y mette des photos ?

— Non.

— Est-ce que quelque chose ne va pas sur le mur ?

— Non. »

Tante Corrie ferma les yeux et se mit à prier comme elle le pouvait, avec les sons qui lui venaient, puis après un clair « amen » regarda Lotte.

« Voulez-vous me dire quelque chose sur le Seigneur, Corrie ?

— Oui !

— Vous a-t-il parlé ?

— Oui !

— Vous a-t-il encouragée ? Vous a-t-il laissé entrevoir Sa gloire ?

— Oui, oui ! »

Nous aurions tant voulu en savoir davantage mais ce qu'elle avait vu ou entendu restait un secret entre son Seigneur et elle.

Au fil des deux années qui suivirent la deuxième attaque, Tante Corrie semblait nous être retirée un peu plus tous les jours pour pénétrer dans la présence du Seigneur. Il était de plus en plus difficile de l'atteindre. Lorsque parfois, elle avait les yeux fermés et que j'étais assise à ses côtés, sa main dans la mienne, j'inter-

cédais en silence pour elle. Il arrivait souvent que lorsque je priais en sa faveur, Tante Corrie ouvre les yeux et me regarde fixement. Je me demandais comment le Seigneur exauçait mes prières pour Son enfant. Elle n'avait pas pu les entendre, mais le Seigneur créait ainsi une sorte de communication entre elle et moi.

« Vous êtes encore des nôtres, Tante Corrie, pensai-je, et cependant vous êtes absente de notre cercle. Tout se passe comme si vous étiez déjà au ciel. »

Au cours de l'été 1982, presque deux ans après la dernière attaque, nous avons reçu un coup de fil de Loren Cunningham, un ami de Tante Corrie et responsable du mouvement « Jeunesse en mission », qui demandait à lui rendre visite. Il était de passage dans notre région où il participait au lancement d'un bateau missionnaire. Je le savais très occupé et s'il désirait passer à la « Maison Shalom », c'est qu'il avait une bonne raison de le faire. Nous nous sommes mis d'accord sur le jour et l'heure.

Loren et son épouse Darlene arrivèrent quelques jours après et je les fis entrer dans le salon. C'était une magnifique journée ensoleillée et la brise chaude venait nous caresser par les portes-fenêtres ouvertes. Les rosiers étaient en pleine floraison, les moineaux gazouillaient autour des mangeoires. Lotte se trouvait auprès de Tante Corrie et Arlene s'affairait dans la cuisine.

Loren, Darlene et moi, nous sommes assis sous le portrait de Papa ten Boom et je leur parlai de l'état général de Tante Corrie. Comme il faisait bon leur parler ! Je connaissais Loren et savais que c'était un homme sensible aux choses spirituelles.

« Je désirais m'entretenir avec vous, dit Loren, à propos d'une tâche que je crois avoir reçue du Seigneur. Il se pencha en avant. Quelle belle expression

que celle de son visage, pensai-je. Sa photographie était venue décorer les murs de Tante Corrie, plusieurs fois au cours des années écoulées. Mais d'abord, il me faut vous parler de l'arrière-plan. Tante Corrie vous a-t-elle jamais dit qu'elle m'avait demandé de prier pour elle, il y a environ dix ans, le jour de son anniversaire, pour que Dieu donne une nouvelle direction à son ministère ?

— Oui, répondis-je, je m'en souviens.

— J'ai prié comme elle me l'avait demandé, poursuivit Loren, mais je me suis aussi senti poussé à prier à propos d'un autre sujet, j'ai demandé à Dieu d'ajouter encore dix années à sa vie. Ce délai est arrivé à son terme lors de son dernier anniversaire. Je crois qu'au nom de l'Eglise, Dieu me demande de prier pour sa pleine délivrance, dans la gloire.

— Comment le savez-vous, Loren ? »

Il me répondit par une autre question : « Lui avez-vous jamais demandé de reprendre Tante Corrie ?

— Oui, repris-je en me rappelant mon intercession pressante au début de la dernière attaque. Mais il ne l'a pas fait et n'a pas semblé m'accorder de réponse.

— Vous savez, dit Loren, il est très difficile de demander au Seigneur de reprendre une personne que vous aimez, et les gens qui vivent dans l'entourage immédiat de ceux qui souffrent sont souvent les derniers à qui il faut demander pareille chose. Il leur est pénible de savoir quel est le moment favorable à une telle prière, mais c'est chose plus aisée pour quiconque a le recul de ceux qui vivent en dehors de cette situation. Je crois que l'heure est venue de demander à Dieu de la reprendre à lui », dit-il très doucement.

Il se fit un silence dans le salon. J'étais sûre que Darlene priait de toute la force de son âme.

« Ne devrions-nous pas d'abord demander à Tante

Corrie pour savoir si nous avons le droit de prier dans ce sens ? » demandai-je.

Je sortis du salon et parcourus le couloir qui menait à sa chambre. Je lui expliquai très lentement que Loren était venu lui rendre visite et qu'il désirait, au nom de l'Eglise, demander au Seigneur de la prendre auprès de lui. Elle hocha la tête. Lotte et moi étions persuadées qu'elle avait compris.

Tante Corrie reposait face à la fenêtre, et c'est dans cette position qu'elle recevait ses visiteurs. Elle sourit et tendit la main à Loren au moment où il entra dans la chambre. Il la salua et prit sa main frêle dans les siennes, bien robustes, et la lui tint un moment, puis il prit sa bible et lut un court passage dans Luc 13 où il est question de la femme infirme, guérie un jour de sabbat :

« Lorsqu'il la vit, Jésus lui adressa la parole, et lui dit : Femme, tu es délivrée de ton infirmité. Et il lui imposa les mains. A l'instant elle se redressa, et glorifia Dieu. »

Puis Loren prononça une prière courte et simple, au nom de toute l'Eglise, demandant à Dieu de délivrer Tante Corrie de son infirmité et de lui faire connaître une guérison parfaite dans la gloire. Tante Corrie sourit, fit de la tête un signe d'assentiment, et Loren prit congé d'elle.

Je le suivis dans le couloir. Sa courte prière avait été celle d'une autorité sereine. Je réfléchissais au commentaire de Loren sur ma situation de personne toute proche de la malade. Etait-ce pour cette raison que le Seigneur semblait ne pas avoir exaucé ma requête ? Peut-être l'heure n'était-elle pas venue ? Etait-ce à présent l'instant favorable ?

Je accompagnai jusqu'à la porte d'entrée Loren et Darlene. Avant de nous séparer, Loren déclara : « J'ignore le jour où le Seigneur la reprendra, mais je

suis sûr que ce sera cette année. »

En réfléchissant et en priant ce soir-là, Lotte et moi étions convaincues que Dieu nous parlait de manière très précise par l'intermédiaire de Loren. Le Seigneur reprendrait Corrie le jour de son prochain anniversaire ou avant.

La longue attente touchait-elle à sa fin ? Il y avait au moins une chose dont j'étais certaine. Tante Corrie avait attendu très longtemps et avait vécu cette longue période de la manière la plus créatrice que j'aie jamais pu imaginer.

12

Un temps pour mourir

Tante Corrie ne cessa de s'affaiblir tout au long des mois qui suivirent et surtout aux premiers jours de 1983. Six années s'étaient écoulées depuis son installation dans sa maison à elle et deux ans et demi depuis la dernière attaque.

Un matin, pendant que Lotte préparait le petit déjeuner à la cuisine, j'étais assise près du lit de Tante Corrie. Elle était couchée sur le côté droit, vêtue d'une chemise de nuit bleue à dentelle blanche. Elle était très maigre, n'ayant que la peau sur les os. Il lui était impossible de faire quoi que ce soit sans l'aide d'une tierce personne. Je lui tenais la main et ensemble, nous regardions les oiseaux rivaliser entre eux sur le perchoir de la mangeoire. Je me tournai vers Tante Corrie et vit qu'elle ne regardait pas les oiseaux mais moi-même. Le seul terme qui me vienne à l'esprit pour décrire l'expression de son regard est celui d'amour. Comme je recevais ce regard d'amour, mon cœur se remplissait également de cet amour, je sentis mon cœur se remplir lui aussi de cet amour. Je m'émerveillai de cette façon de communiquer malgré le silence auquel nous étions condamnées.

Tout à coup, j'eus la surprise de l'entendre prononcer un mot en hollandais *blij* (« heureux », et plus littéralement « plein de joie »).

« Etes-vous heureuse, Tante Corrie ?

— Oui. »

Elle fit un certain mouvement des lèvres que j'avais appris à interpréter comme un désir de chanter. Je me mis à chanter l'un des cantiques hollandais qu'elle préférait. Elle se joignit à moi au rythme que lui permettait son cœur âgé :

« Louez Dieu avec des cris de joie.

Sois reconnaissante, ô mon âme, pour tant de bienfaits.

Tant que je vivrai, je consacrerai des psaumes à Sa louange.

Tant que je verrai la lumière, j'exalterai Dieu par mes cantiques. »

Son état général subit une aggravation considérable. Elle prenait lentement congé de nous, telle une bougie qui s'éteint. La lumière lui blessait les yeux, elle ne mangeait presque plus rien. Lotte continuait à lui lire la Bible, même si en apparence, Tante Corrie n'entendait pas. L'équipe de la « Maison Shalom » s'efforçait de lui rendre la vie aussi douce que possible. Les infirmières de nuit faisaient des heures supplémentaires et Barbara venait tous les jours après son travail à l'hôpital.

Le 15 avril arriva, mais Tante Corrie ne se rendit pas compte que c'était le jour de son quatre-vingt-onzième anniversaire. Elle passa la journée entière dans un état semi-comateux. Elle reçut des quantités de fleurs magnifiques, de messages écrits et téléphonés. Vers deux heures et demie, cet après-midi, quelqu'un frappa à la porte : c'étaient Grady et Maurine qui apportaient un bouquet de boutons de roses jaunes.

« Nous savons que Tante Corrie a beaucoup de fleurs, dit Grady, mais nous ne pouvions venir la voir les mains vides le jour de son anniversaire ».

Ils entrèrent à pas feutrés dans la chambre. Notre malade était inconsciente et nous nous demandions si elle avait compris le nom de ses visiteurs venus lui apporter un cadeau. Une heure plus tard, nous lui avons chanté deux cantiques hollandais, l'un sur le doux nom de Jésus, l'autre « Louez Dieu avec des cris de joie ». Nous lui avons redit notre affection, puis une réalité bien plus importante encore : que rien ne pouvait la séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ. Elle ouvrit les yeux et nous avons su ainsi qu'elle nous avait comprises.

Au début de la soirée, Bernice arriva qui venait assurer sa garde de nuit. L'état de Tante Corrie ne cessa d'empirer tout au long de la soirée. Elle était à présent complètement inconsciente et avait les membres très froids. Malgré tous nos efforts, nous n'avons pas réussi à les réchauffer.

Bernice se tenait debout près d'elle au moment où Lotte et moi avons quitté la chambre tard dans la nuit. Une lampe était allumée dans un coin de la chambre et Tante Corrie était couchée sur son dos. Je fermai la porte.

Lotte et moi avons regagné chacune notre chambre, mais je laissai ma porte entrouverte. Connaissant la gravité de son état, j'écoutais tous les bruits qui me paraissaient inhabituels.

Il était dix heures et demie ; je décidai alors de lire Esaïe 53 avant de m'endormir. Je me mis au lit, plusieurs oreillers dans le dos, et pris ma bible. Tandis que je lisais, bien calée dans mes oreillers, je me rendis compte qu'au cours de ces dernières années, Tante Corrie s'était identifiée aux souffrances du Seigneur Jésus.

« Il n'avait ni beauté, ni éclat pour attirer nos regards. » Il en était de même pour Tante Corrie. Physiquement, elle était réduite à néant.

Semblable à un agneau qu'on mène à la boucherie, à une brebis devant ceux qui la tondent ; il n'a point ouvert la bouche. Il avait gardé le silence pour elle et pour moi. Elle aussi était silencieuse ; silencieuse parce qu'il ne pouvait en être autrement, mais aussi silencieuse dans l'attitude de sa volonté. Elle n'avait pas regimbé.

Je méditais sur ces points lorsque j'entendis du bruit dans la chambre de Tante Corrie : Bernice venait d'ouvrir la porte.

J'attrapai ma robe de chambre, sautai du lit et ouvris toute grande ma porte, puis me précipitai dans le couloir en direction de sa chambre. La lampe était toujours allumée dans l'angle de la pièce éclairant faiblement Bernice et ce soldat vulnérable couché sur son char de fer. Je compris que le rythme respiratoire de Corrie s'était modifié. Je me hâtai de frapper à la cloison qui séparait la chambre de Corrie de celle de Lotte, puis revins vers le lit. Lotte se joignit à nous quelques secondes plus tard.

Nous étions toutes trois debout près de Tante Corrie lorsqu'elle rendit le dernier soupir et s'en alla dans la paix auprès du Seigneur Jésus.

Il n'y eut aucune manifestation particulière. La pièce était inondée de paix et de sérénité avant comme après son départ.

Je me retournai pour regarder la petite horloge brune. Il était onze heures moins cinq, le 15 avril 1983, quatre-vingt-onze ans, pas un jour de plus, s'étaient écoulés depuis sa naissance.

EPILOGUE

Deux ans après le départ de Tante Corrie pour la patrie céleste, je me rendis sur sa tombe, à peu près à l'époque de son anniversaire. Il me fallut quelques minutes pour la découvrir car, vue de loin, rien ne la différenciait des autres. La dernière fois où je l'avais vue, le carré de gazon était tout frais, d'une couleur différente de l'herbe qui l'entourait. A présent, il se confondait avec elle. Seule l'inscription évoquait ce qu'avaient été la vie et la joie de Tante Corrie :

Corrie ten Boom
1892 — 1983
Jésus est vainqueur

Le cimetière était parfaitement tranquille. Une brise légère passait dans les arbres. Je pensais à la situation présente de Tante Corrie, plus heureuse et plus vivante qu'elle ne l'avait jamais été, dans la présence du Seigneur. Lui seul connaissait le nombre des vies sur lesquelles elle avait, par amour pour lui, exercé une influence bénéfique, y compris la mienne.

En esprit, je vécus à nouveau les jours où, après avoir aidé à débarrasser la « Maison Shalom », j'avais pris le chemin du retour dans ma patrie. Certes, des membres de ma famille étaient venus me rendre visite aux Etats-Unis, mais il y avait près de six ans que je n'avais pas revu mon Angleterre natale. J'espérais jouir de quelques mois de vacances avant de m'engager

dans une nouvelle tâche, quelle qu'elle soit.

Tandis que l'avion s'apprêtait à atterrir, il perdait de l'altitude et décrivait des cercles au-dessus de la campagne britannique si verte, je sentais grandir en moi la hâte de revoir ma famille. Mes parents m'avaient toujours encouragée dans mon travail, et ils étaient souvent venus me voir lorsque j'étais de passage à l'aéroport de Londres. J'éprouvais un sentiment de profond soulagement à la pensée de la mission accomplie. Je passai la douane, allai chercher mes valises et me dirigeai vers la sortie où je savais que ma famille m'attendait.

Ils étaient bien tous là, mais je me rendis immédiatement compte que quelque chose n'était pas normal. En effet, ma mère était dans un fauteuil roulant. Je savais qu'elle avait des difficultés à marcher et qu'un spécialiste avait diagnostiqué une maladie osseuse, mais j'éprouvai un véritable choc en la voyant tellement handicapée. Elle avait toujours été très active dans le personnel infirmier de l'hôpital de la ville où elle était très aimée. Elle venait de prendre sa retraite.

Quelques jours après mon retour, Maman dut s'aliter. Et pour la soigner, je mis en pratique un certain nombre de principes acquis auprès de Tante Corrie. Au fil des semaines, son état général s'aggrava assez rapidement et nous avons fini par découvrir qu'elle avait en réalité un cancer généralisé. Je ne pouvais qu'être émerveillée et reconnaissante du fait que sa maladie coïncidait avec mon retour. Six années durant, il m'avait été impossible de revenir en Angleterre. A présent, je me trouvais aux côtés de Maman au moment précis où elle avait le plus grand besoin de mon assistance.

Je repassais dans ma mémoire à plusieurs reprises ces mois étranges et difficiles, me rappelant la belle assiette en porcelaine bleue de Delft, dans la « Maison

Shalom », où étaient inscrites ces paroles : « Mes destinées sont dans ta main. » Elles étaient bien vraies, j'en avais une autre preuve : Dieu était souverain et contrôlait la situation.

J'eus l'occasion de me rappeler cette vérité lorsque je m'appliquais à mettre en pratique, dans les soins apportés à Maman, les leçons apprises aux côtés de Tante Corrie, tant dans le domaine physique que spirituel. Maman était si contente de ma présence auprès d'elle. Pour moi, ce fut un sujet de grande joie que de voir sa surprise : sa fille si maladroite pouvait soigner une malade ! Mais fait bien plus important encore : elle pouvait déceler un changement dans mon attitude. Elle avait beaucoup aimé Tante Corrie dont nous parlions très souvent. Maman se rendait bien compte que la fille qui lui était revenue était bien différente de celle qui était allée vivre auprès de Tante Corrie, il y avait de cela sept ans et demi.

« Tante Corrie t'a transformée, me dit-elle un jour, avec une fierté non dissimulée. Elle a réussi. »

Maman mourut huit mois après Tante Corrie. Ce fut le moment le plus sombre de mon existence. Une fois de plus, le Seigneur me rappela Esaïe 53, comme à l'heure du décès de Tante Corrie : « Cependant, ce sont nos souffrances qu'il a portées, c'est de nos douleurs qu'il s'est chargé. » Le Seigneur Jésus-Christ était habitué aux souffrances profondes. Il les avait portées à ma place et Il compatissait aux miennes. J'entrai ainsi dans une communion toute nouvelle avec lui, une communion plus intime aussi. Il était passé par là avant moi ; Il avait donné Sa vie pour cela et par conséquent, cette souffrance ne m'écraserait pas.

Et elle ne m'a pas écrasée. Mon esprit retourna jusque dans le cimetière paisible. J'eus l'impression d'être très riche. Le Seigneur Jésus m'avait prouvé Sa

puissance en maintes circonstances particulièrement pénibles de ma vie.

« Ce ne sont pas tellement les événements de l'existence qui importent, mais la façon dont nous les assumons. » Tante Corrie m'avait souvent répété cette phrase. Le Seigneur s'était servi des dernières années particulièrement difficiles de sa vie pour m'enseigner un paradoxe : ce n'est pas en regimbant contre la souffrance qui nous frappe, mais en la vivant avec lui et avec courage que nous pouvons jouir d'une profonde communion avec le Christ.

Table des matières

1. Un temps pour planter	5
2. Problème de soumission	19
3. Un temps pour décider	31
4. Un temps pour jouir de son propre foyer	51
5. « Ma force dans ta faiblesse »	71
6. Un temps pour se hâter	87
7. « Si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt... »	107
8. Un temps pour pleurer	127
9. Un temps pour garder le silence	143
10. Encouragements divins	163
11. Prisonnière et pourtant... ..	189
12. Un temps pour mourir	211
Epilogue.	215